

Futur intérieur

Priest, Christopher

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Christopher
Priest

Futur intérieur



SECTION 77

folio
SF

Christopher Priest

Futur intérieur

*Traduit de l'anglais
par Bernard Eisenschitz*



Gallimard

Titre original :
A DREAM OF WESSEX

À Marlin Walker

Puissiez-vous vivre des temps intéressants.

Malédiction chinoise

Après avoir fait un grand détour pour éviter l'aéroport d'Heathrow, où l'Armée Républicaine Écossaise avait placé une bombe, et les encombrements habituels des voies d'accès à la M 3, Julia Stretton avait été retenue pendant deux heures par les contrôles de la police et de l'armée. Au moment où elle rejoignit l'autoroute, elle avait accumulé un tel retard qu'elle en avait oublié Paul Mason à force de se concentrer sur sa conduite. Elle roula pendant une heure au-dessus de la vitesse autorisée, sans trop se soucier des hélicoptères de la police.

Elle quitta l'autoroute aux environs de Basingstoke et arpenta la nationale en direction de Salisbury à une allure plus modérée. Des nuages bas noyaient les contours des collines les plus élevées, qui surplombaient la plaine grise et brumeuse. On lui avait dit qu'un été froid et humide s'était abattu sur la Grande-Bretagne. Le mois de juillet promettait maintenant des rafales de neige sur la côte du Yorkshire et des inondations en Cornouailles. Tout cela semblait très loin de sa propre vie ; elle n'avait été qu'à peine surprise quelques jours plus tôt, alors qu'elle se plaignait du froid, lorsqu'on lui avait rappelé la saison.

Quelques kilomètres après Salisbury, Julia s'arrêta dans un bar au bord de la route de Blandford Forum pour boire une tasse de café. Devant la table coiffée de plastique, elle prit enfin le temps de réfléchir.

Plus que toute autre chose, ç'avait été la surprise de voir Paul Mason qui l'avait bouleversée ; cela, et la manière dont c'était arrivé, ainsi que l'endroit.

Elle ne s'était rendue à Wessex House, à High Holborn, un endroit sombre et sinistre le week-end, que parce qu'elle en avait reçu l'ordre. L'un des administrateurs de la Fondation Wessex, un avocat sec et acerbe nommé Bonner, l'avait convoquée avant qu'elle ne s'en retourne de vacances à Dorchester. Cette convocation urgente ne concernait en fait qu'un problème mineur et irritant, et c'est alors qu'elle quittait le bureau de l'avocat, réprimant sa colère, et se dirigeait vers le parking, qu'elle avait rencontré Paul Mason.

Paul à Wessex House. C'était comme le viol d'un sanctuaire. Paul, une intrusion de son passé ; Paul, qui autrefois avait failli la détruire ;

Paul, qu'elle avait abandonné derrière elle six ans auparavant.

Assise dans ce café au bord de la route, Julia remuait le contenu de sa tasse avec sa cuillère en plastique, répandant quelques gouttes du pâle liquide brun dans la soucoupe. Sa colère ne l'avait pas quittée. N'ayant jamais voulu revoir Paul, elle réagissait comme s'il l'avait délibérément suivie et attirée dans un guet-apens. Il avait paru aussi surpris de la voir qu'elle de le retrouver ; si c'était une comédie, il la jouait à la perfection. « Julia ! Que fais-tu ici ! Tu as l'air d'aller bien. »

Plutôt bien, Paul. C'était toujours le même Paul, aux traits durs mais enjôleur, peut-être plus débonnaire aujourd'hui que l'étudiant égocentrique dont elle était tombée amoureuse au cours de leur dernière année à Durham. Après, ils avaient vécu ensemble à Londres ; Paul avait fait carrière tandis qu'elle gaspillait ses trois ans d'études supérieures dans une succession d'emplois de secrétaire. Puis enfin la rupture, la libération, dont il ne restait qu'une dépendance paradoxale persistante. Tout cela appartenait au passé, jusqu'à hier.

Elle regarda sa montre ; cela n'avait servi à rien de forcer la vitesse sur la route car elle était toujours autant en retard. Avant le week-end, elle avait promis au Dr Eliot à Maiden Castle qu'elle serait rentrée à Dorchester pour l'heure du déjeuner. Mais sa montre affichait déjà 14 h 30 passées. Julia se demanda si elle devait appeler de nouveau pour prévenir Eliot et son équipe, mais elle ne repéra aucun téléphone dans le bar. Tant pis, ils devraient attendre. Quelqu'un finirait bien par joindre Wessex House, et saurait qu'elle était en route. Une telle indifférence à la bonne marche du projet Wessex ne lui ressemblait pas. Tout cela à cause de Paul. Elle s'étonnait encore de sa capacité prodigieuse à envahir sa vie. Il l'avait toujours fait, bien sûr ; lorsqu'ils vivaient ensemble, il la traitait comme si elle était un de ses bras, une part de lui-même aveuglément obéissante mais sans autre intérêt que d'être utile.

Mais maintenant, six ans après leur dernière rencontre, elle s'en voulait de lui avoir permis de recommencer.

C'était cette colère contre elle-même qui avait déclenché la dispute de la veille. Elle regardait fixement la nappe en plastique, revoyant le visage de Paul, les pupilles contractées, d'une froide indifférence à l'égard de son indépendance ; elle entendait à nouveau ses mots calmes mais provocants, insinuant subtilement qu'elle dépendait toujours de lui. Le jeu de la vérité, comme elle disait autrefois, durant les jours destructeurs de cette déchirante dernière année passée avec lui. Il avait le don de jouer avec les secrets qu'elle lui avait confiés par le passé, puis de les retourner contre elle pour mettre à nu ses faiblesses et imposer sa volonté. Hier il y était encore parvenu : les vieilles vérités tenaient toujours ; les anciens secrets

continuaient de la trahir. Cela dit, il ne lui avait pas imposé toutes ses volontés : elle avait immédiatement rejeté l'inévitable avance sexuelle, le corps aussi froid que les yeux de Paul. Ce seul moment de triomphe lui laissait pourtant une impression sordide ; encore un point pour Paul.

Le café, comme le souvenir, déposait un goût amer dans sa bouche. Elle avait encore soif, mais elle décida de ne pas prendre de seconde tasse. Elle se rendit aux toilettes, puis regagna la voiture.

La pluie s'était mise à tomber pendant qu'elle buvait son café. Julia mit le contact et brancha le chauffage. Cette rencontre avec Paul tenait toujours la première place dans son esprit. Son irritation illogiquement transférée sur son travail, une soudaine volonté de rébellion lui donna envie de rebrousser chemin. Elle resta dans la voiture, à regarder les larges rigoles de pluie couler le long du pare-brise.

Elle n'avait pas encore découvert ce que Paul faisait à Wessex House, surtout un dimanche. Qu'il eût été engagé par le conseil d'administration lui semblait la seule explication possible. Cette éventualité la laissa en proie à une panique muette ; quand elle avait commencé à travailler pour la Fondation, des années auparavant, elle n'avait pas pu se départir de l'idée qu'elle fuyait Paul, et même maintenant, aussi profondément impliquée dans son travail fût-elle, elle n'arrivait pas à se débarrasser complètement des reliquats de cette motivation. Mais Paul l'avait trouvée là, par hasard ou volontairement. Elle pouvait demander au Dr Eliot s'il était au courant de quelque chose... Il n'aurait pas besoin de savoir pourquoi cela l'intéressait.

Retourner à Dorchester était un soulagement. Même s'il travaillait pour la Fondation, Paul ne pouvait l'y suivre, ni lui ni personne. Véritable sanctuaire, l'endroit était imprenable et intemporel. Alors elle se remit en route, contrariée d'avoir laissé Paul bouleverser sa vie encore une fois.

Cinq kilomètres avant d'arriver à Blandford Forum, un contrôle de l'Armée contraignit Julia à ralentir, et elle se rangea derrière trois voitures. Passer ces contrôles relevait en temps normal de la routine – elle possédait un laissez-passer gouvernemental, et sa voiture figurait sur la liste des usagers réguliers de la route – mais, même dans ces conditions, elle perdit dix minutes.

Cette zone reculée du Dorset ne semblait pas un lieu favorable aux actes de terrorisme, bien que la plaine de Salisbury fût couverte de bases de l'Armée, et que le camp de Blandford même ne se trouvât qu'à un kilomètre. Julia, appuyée contre sa voiture, sous les branches dégoulinantes de pluie, songea que la violence du terrorisme était désormais une composante habituelle, presque attendue, de la vie

quotidienne des grandes agglomérations, mais la campagne donnait encore l'impression d'être à l'abri de ces désordres. Quel que fût le nombre d'objectifs possibles, l'explosion d'une bombe dans le Dorset serait un événement extraordinaire.

Elle avait froid, elle s'impatientait. Deux soldats vinrent contrôler ses papiers et sa voiture, examinèrent l'intérieur et le coffre. Un officier les surveillait, la surveillait. Comme ils avaient tous l'air jeune, se dit Julia.

Plus tard, quand elle eut reçu le feu vert, en continuant sa route vers Dorchester, elle pensa à David Harkman. Certains des participants du Wessex le croyaient devenu soldat, théorie qui en valait bien une autre. Personne ne savait où il se trouvait, ni ce qu'il faisait, ce que Julia allait devoir déterminer dans les semaines à venir. Pendant ses huit jours de vacances, elle avait passé quelque temps à Londres en compagnie de l'ex-femme de Harkman, espérant obtenir un nouveau point de vue sur sa personnalité ; mais la rencontre avait été décevante car la femme, sept ans après le divorce, continuait de cultiver ses rancœurs.

Le profil de personnalité constituait le seul espoir de le retrouver. David Harkman avait enseigné l'histoire sociale à la London School of Economies avant de prendre part au projet Wessex. Ses collègues de la L. S. E. le décrivaient comme un homme assuré, équilibré et érudit, mais dépourvu d'ambition. Pour ce qui était de l'« assurance », Julia voulait bien en convenir ; dans la période de mise en route du projet Wessex, Harkman s'était souvent montré entêté, cherchant à imposer aux autres ses propres idées et opinions. Elle ne l'avait pas trouvé très sympathique, et il lui semblait paradoxal maintenant – après ses désastreuses retrouvailles avec Paul – d'avoir été désignée pour le chercher. Elle fuyait un homme qu'elle détestait en quête d'un autre qui ne l'intéressait pas.

Cela dit, elle n'était pas mécontente de se remettre au travail.

Elle traversa Blandford Forum et prit la route de Dorchester. La pluie cessa au moment où la voiture s'engagea dans la première côte après le fleuve. Le ciel devant elle s'était éclairci, mais des nuages bas se déplaçaient rapidement vers le sud-ouest. Le temps venteux, humide et changeant du Dorset.

Après ce voyage long et fatigant, elle n'était pas dans la meilleure forme pour reprendre le travail. Son état d'esprit s'y prêtait peut-être encore moins ; elle avait besoin d'être calme, résolue, réceptive, au lieu de quoi elle était irritée par Paul. En traversant rapidement Dorchester et en s'engageant sur la route du Sud, Julia se demanda de nouveau ce qu'il voulait. Elle sentait en lui un besoin de détruire – après tout, c'est ce qu'il avait toujours fait depuis leur première rencontre – et aurait voulu en savoir davantage sur ce qui se passait.

Pourquoi ne pas le lui avoir demandé alors qu'elle en avait la possibilité ?

Devant la grille close du parking de Maiden Castle, elle klaxonna jusqu'à l'apparition de M. Wentworth. Il sortit de sa case en bois et sourit en reconnaissant le véhicule. Une fois garée, Julia descendit de la voiture et laissa l'employé venir jusqu'à elle.

« Rien qu'une semaine de vacances, cette fois, mademoiselle Stretton ?

— C'est tout ce qu'il me fallait, dit-elle. Monsieur Wentworth, je n'ai pas pris le temps d'aller à Bincombe House. Est-ce que vous pourriez faire porter ces affaires dans ma chambre ? »

Elle lui donna une valise de vêtements et un sac contenant des livres. C'était la quatrième fois qu'elle partait en vacances depuis le début du projet, et, comme elle l'avait remarqué les trois précédentes, retourner à Londres minait sa concentration. Elle comptait passer ses prochains congés dans le Dorset ; Bincombe House était confortable, et assez vaste pour qu'elle y eût sa propre chambre. Là, on pouvait toujours voir d'autres membres du projet, et aider ainsi à maintenir une continuité d'objectifs entre les passages à l'intérieur du projecteur. « La voiture sera bien, ici ? » Elle regarda le long alignement de voitures, garées sur trois rangées, serrées les unes contre les autres. Plusieurs étaient sales ; entre autres tâches, M. Wentworth devait les laver de temps en temps, mais il ne le faisait qu'à contrecœur.

« Laissez-la ici, mademoiselle. Je la déplacerai si quelqu'un veut sortir. »

Elle lui donna les clés, auxquelles il attacha une étiquette sortie de sa poche. Julia se pencha et regarda vers l'autre bout du parking. La Rover 2000 jaune de David Harkman n'avait pas bougé depuis deux ans, non réclamée par son propriétaire. « Est-ce qu'on m'a demandée ? dit Julia.

— Le Dr Trowbridge a appelé il y a un moment. Il a dit de vous envoyer voir le Dr Eliot dès votre arrivée. »

Julia se détourna, baissant les yeux vers le sol. Selon une superstition, héritée de son enfance, si en regardant quelqu'un elle pensait que c'était la dernière fois qu'elle le voyait, en en prenant ainsi une photographie mentale, cela se vérifiait. Le sentiment irrévocable du danger de ne jamais revenir ne la lâcha pas lorsqu'elle retourna au château. En abordant la côte herbeuse du rempart le plus bas et le plus proche du Château, Julia se retourna en direction de M. Wentworth, essayant de l'inclure dans sa vision panoramique, pour ne pas pouvoir se souvenir clairement de son aspect la dernière fois qu'elle l'avait vu. Elle était parfaitement consciente de ce regard oblique qu'elle lançait aux gens en les quittant. Paul, la dernière personne à qui elle aurait jamais essayé de l'expliquer, l'appelait son regard sournois.

Elle arriva au sommet du premier des remparts de terre qui ceignaient l'ancien château fort. Il y en avait trois sur le versant nord de Maiden Castle, chacun plus haut et plus raide que le précédent ; on ne pouvait accéder au château qu'en les escaladant. Un chemin érodé traçait l'itinéraire le plus facile, celui qu'elle suivit, les cheveux plaqués sur la figure par la violence du vent. Elle avait froid maintenant, ses légers vêtements de ville collés contre son corps, sa jupe claquant dans le vent. Le vent l'abandonna alors qu'elle s'enfonçait dans le fossé séparant les deux premiers talus de terre. Julia rejeta ses cheveux en arrière en riant. Ceux qui se rendaient au château, aussi bien les visiteurs occasionnels – qui avaient toujours accès à certaines parties – que l'équipe du projet Wessex, étaient bien souvent gagnés par une indifférence radicale. L'édifice ancien et massif était l'image même de la solidité ; ses pentes couvertes d'herbe avaient repoussé le délabrement pendant cinq mille ans, et continueraient de le faire pendant les cinq prochains millénaires. Julia éprouvait ce sentiment d'abandon chaque fois qu'elle arrivait de Londres au Château. Elle courait lorsqu'elle arriva au sommet du second talus, haletant dans le vent froid ; elle quitta alors le chemin et sautilla dans l'herbe touffue. D'ici, son regard plongeait dans le fossé séparant le second et le troisième rempart où se trouvait l'entrée des locaux souterrains. Bien que M. Wentworth eût sans doute téléphoné la nouvelle de son arrivée à Trowbridge ou Eliot, il lui restait quand même quelques minutes libres.

Elle posa son porte-documents et balaya les alentours du regard. Le ciel, le vent, l'herbe. Deux ou trois mouettes planaient au-dessus d'elle dans les rafales de vent refoulées par les remblais du Château ; la mer était loin, mais de nos jours les mouettes avaient plus fréquemment tendance à vivre dans les terres.

Plus bas, vers la gauche, s'étendait la ville de Dorchester, irrégulièrement étalée à flanc de colline. Elle aperçut la station radio sur la lande au-delà, et la circulation sur les routes tout autour de la ville. Un train était arrêté à un signal, juste avant la gare. Plus loin, les douces ondulations des collines du Dorset, vers Cerne Abbas, Charminster, Tolpuddle. Elle contempla cette vue quelques instants, attirée par les images et les souvenirs d'une autre époque, d'un autre été...

Le paysage à l'est n'allait pas très loin, aussi Julia ramassa son porte-documents et parcourut la crête du talus, les yeux fixés droit devant elle. Elle atteignit bientôt l'endroit où les remparts obliquaient vers le sud ; de là, la vue s'étendait sans obstacle à travers la vallée de la Frome. Les vents parcouraient sa platitude et la rivière y coulait lentement ses méandres vers les plages de vase de Wareham et Poole Harbour, encore plus loin. C'était le pays de Thomas Hardy, Edgon

Heath et Anglebury, Casterbridge et Budmouth... Elle n'avait pas lu de livres depuis l'école. De sa position il était difficile de comprendre pourquoi le paysage du Dorset plaisait à tant de gens, car il semblait gris, plat et ennuyeux. Seul un coteau vert s'étendait à sa droite ; les dunes allant jusqu'aux collines de Purbeck, vers l'est, cachaient la mer.

Le temps pressait ; elle s'était déjà trop attardée. Le vent l'avait glacée. Des nuages s'accumulaient au sud-ouest, gros d'une autre averse.

Julia revint sur ses pas, dévalant le fossé sous le vent du troisième talus, en direction de l'entrée des sous-sols.

2

Au III^e siècle avant J.-C., les habitants de Maiden Castle avaient fortifié leur campement au sommet de la colline en construisant des remparts de bois et de terre autour des deux tertres sur lesquels se dressait la colonie. Ces remparts, qui n'avaient jamais enclos un château à proprement parler, protégeaient des terres arables et un village où se réfugiaient la plupart des habitants de l'ancien Wessex quand des tribus hostiles envahissaient la région. Au XX^e siècle, l'érosion avait transformé ces remparts en pentes rondes et herbeuses ; si aujourd'hui le promeneur pouvait franchir ces bien maigres défenses, alors, dans la Bretagne d'avant la conquête romaine, remparts et portails fermement défendus offraient une protection efficace contre les frondes et les javelots.

Le site avait fait l'objet de fouilles approfondies dans les années 1930. On y avait trouvé des vestiges semblables à ceux des forts de toute l'Angleterre du Sud et exposé les fragments les plus intéressants au musée de Dorchester. On avait notamment fait la singulière découverte d'un cimetière primitif contenant des milliers de corps, probablement lié au massacre des villageois par les légions de Vespasien en 43 après J.-C. Les excavations archéologiques avaient été comblées avant la Deuxième Guerre mondiale. Jusqu'au début des années 1980, Maiden Castle était redevenu la terre de culture et d'élevage qu'il avait toujours été, traversé par les visiteurs de passage et les moutons.

Maiden Castle avait été choisi comme base du projet Wessex pour diverses raisons. Sa situation géographique – proximité de Dorchester, Londres accessible par la route et par le train –, son altitude – 132 mètres au-dessus du niveau de la mer – et son point de vue panoramique sur la vallée de la Frome en faisaient un lieu idéal. Mais c'est surtout le Château, la construction humaine qui, parmi toutes les autres de la région promettait la plus longue durée de vie, qui avait présidé au choix.

Julia Stretton ne l'avait pas visité pendant le forage et l'installation des laboratoires souterrains ; elle n'en conservait qu'un vague souvenir d'enfance d'une visite avec ses parents, mais supposait qu'une fois les équipes de construction parties et la surface dégagée, l'aspect extérieur du Château n'avait guère été modifié. On avait

agrandi le parking mais, dans la mesure du possible, l'extérieur était resté intact. La famille ducal de Cornouailles, qui en était propriétaire, avait insisté sur ce point.

Dans l'entrée du laboratoire – la seule partie ouverte au public –, plusieurs vitrines contenaient une sélection de fragments déterrés pendant les travaux. En plus de l'inévitable série macabre d'ossements, on avait retrouvé de nombreux bibelots, pots et coupes, car les anciens habitants du Wessex enterraient des offrandes avec leurs morts. Un squelette presque complet était affublé d'une étiquette sur les os du cou indiquant précisément l'endroit où une flèche romaine les avait transpercés. Un gardien, assis à un bureau à côté de la vitrine renfermant le squelette, salua Julia de la tête lorsque celle-ci passa en lui montrant sa carte d'identité.

Bien que l'ascenseur dédié aux équipes médicales fonctionnât, Julia emprunta l'escalier aux marches de béton qui descendait en spirale autour de lui. En bas, elle parcourut le couloir principal, passant devant les rangées de casiers métalliques blancs et les nombreuses portes numérotées.

Elle s'arrêta devant l'une d'entre elles, frappa, et ouvrit. Comme elle l'avait espéré, Marilyn James, l'une des physiothérapeutes du projet, se trouvait là.

« Bonjour, Marilyn. Je cherche John Eliot.

— Il te cherchait aussi. Je crois qu'il est en salle de réunion.

— Je suis en retard. J'ai été bloquée dans les embouteillages.

— Ça ne doit pas être grave, dit Marilyn. Nous craignons que tu n'aies eu un accident. Tu as passé de bonnes vacances ?

— Comme ci comme ça, dit Julia en pensant à Paul, à l'amertume de la nuit précédente. Ça n'a pas duré assez pour faire une vraie coupure. »

Paul occupait encore ses pensées quand Julia regagna le tunnel, froid malgré le chauffage.

Elle se rendit tout droit dans la salle de réunion, au bout du couloir principal. Assis au fond d'un fauteuil, le Dr Eliot consultait un rapport tapé à la machine. Tout à l'autre bout de la pièce, près de la machine à café, un groupe de cinq techniciens jouait aux cartes autour d'une table.

« Je vous ai fait attendre ? dit-elle au Dr Eliot.

— Venez vous asseoir, Julia. Vous avez mangé aujourd'hui ?

— Un toast au petit déjeuner. Et j'ai pris une tasse de café en route.

— C'est tout ? Bon. »

Depuis la mort de Cari Ridpath, dix-huit mois plus tôt, John Eliot était responsable du déroulement des projections au Château. Ridpath et lui avaient travaillé pendant des années dans des domaines voisins

de la recherche neurhypnologique. Ridpath avait mis au point son matériel en partie grâce à un article sur la conduction nerveuse publié par Eliot une quinzaine d'années plus tôt. Le fait que le projecteur neurhypnologique portât le nom de Ridpath ne rendait pas compte de la dette de celui-ci envers Eliot – dette qu'il ne manquait jamais de souligner de son vivant ; pourtant, l'appareil était maintenant connu sous le nom de « projecteur de Ridpath », non seulement par le microcosme médiatique qui s'intéressait à ces sujets, mais également par les participants eux-mêmes.

Pendant la maladie fatale de Ridpath, Eliot avait repris la direction du projet comme si ç'avait été le sien dès le début. À la différence de Ridpath, dont la santé avait été excellente jusqu'à l'apparition du cancer, Eliot souffrait d'un souffle cardiaque chronique qui lui interdisait l'accès aux projections, même dans un but expérimental. Il mentionnait parfois le fait aux participants, sans envie, mais avec regret.

Tandis qu'elle s'asseyait près de lui, le Dr Eliot tendit à Julia une liasse de rapports, y compris celui qu'elle-même avait rédigé la semaine précédente.

Elle s'installa et se concentra sur les feuillets afin de chasser de son esprit toute pensée d'ordre privé. Prendre connaissance de ces rapports était une tâche aussi ingrate que nécessaire. Après avoir demandé, et obtenu, la permission de s'isoler, elle se rendit dans une des cabines privées pour étudier le dossier sur David Harkman qu'elle avait réuni. La conversation avec son ex-femme n'avait pas semblé apporter grand-chose sur le moment, mais elle reprit ses notes, à la recherche de la moindre information supplémentaire sur sa personnalité.

Eliot la rejoignit. « C'est arrivé samedi de Bincombe », dit-il en lui donnant une enveloppe.

Julia regarda l'écriture.

« Dois-je lire maintenant ? »

— À vous de décider, bien sûr. Vous savez qui en est l'auteur ?

— Je ne crois pas » Mais il y avait une vieille familiarité, une association désagréable. « Laissez-le ici. Je le lirai plus tard. »

Une fois Eliot parti, elle ramassa l'enveloppe et l'ouvrit vivement. Elle avait reconnu l'écriture de Paul Mason.

Une seule feuille de papier pliée en deux se trouvait à l'intérieur. Elle la tint sans l'ouvrir, partagée entre la raison et la curiosité.

La concentration dont elle allait devoir faire preuve dans l'heure à venir ne pouvait souffrir aucune distraction. Lire une lettre personnelle, quelle qu'elle soit, peu avant d'entrer en projection n'était pas raisonnable. Lire une lettre de Paul – qui possédait le don infaillible de perturber ses émotions, était particulièrement risqué.

Cela dit, la scène pénible de la veille ne lui avait pas appris le rapport qu'il entretenait avec le projet Wessex, et elle avait hâte de le savoir. La lettre, de toute évidence écrite avant le week-end, pouvait apporter la réponse.

Elle se décida enfin « à la lire, comprenant que sa curiosité persistante la distrairait tout autant que le contenu de la lettre. En compensation, elle se promit d'exécuter ensuite un exercice mnémotechnique, comme une nonne fautive s'inflige douze Ave Maria.

La lettre était brève et d'apparence innocente pour tout autre qu'elle-même. À peine en eut-elle pris connaissance que Julia posa ses dossiers et alla prendre une douche.

Chère Julia,

J'imagine que tu seras aussi étonnée de lire ces lignes que je l'ai été de découvrir que nos chemins se croisaient de nouveau. Je me demandais ce que tu faisais ces derniers temps, comment ça allait pour toi. Eh bien, maintenant je le sais. J'espère venir te voir bientôt à Maiden Castle ; peut-être pourras-tu me réserver un dîner. J'ai toujours beaucoup d'affection pour toi, et j'aimerais te revoir. Je suis sûr que nous aurons beaucoup de choses à nous dire.

PAUL

Julia se savonnait rageusement sous la douche. Le don de Paul pour rouvrir les vieilles blessures la stupéfiait. « Maintenant je sais... » Que savait-il ? Pourquoi voulait-il savoir ? Sous la plume de Paul, cette aimable platitude réveillait une vieille paranoïa. « Je suis sûr que nous aurons beaucoup de choses à nous dire. » Il avait écrit cela avant le week-end, avant que tous deux ne se rendent compte que ces choses-là ressemblaient aux restes d'un repas refroidi depuis six ans, épicé de plus d'une arrière-pensée.

Et il avait toujours eu « beaucoup d'affection pour elle », comme un enfant cruel affectionne la poupée qu'il tourmente ; pas une seule fois il n'avait employé le mot amour. Pas même au moment de leur plus grande intimité. Pas même pour signer une lettre.

Idéalement, l'esprit des participants devait être aussi dégagé de pensées personnelles qu'il était humainement possible. Naturellement l'identité personnelle persistait à un niveau inconscient, mais on ne pouvait atteindre l'effet projectif maximum qu'une fois la conscience focalisée sur un point précis. Cette fois, Julia avait pour tâche de prendre contact avec David Harkman, et plus elle se concentrait là-dessus maintenant, plus elle avait de chances d'y parvenir.

Elle parcourut encore une fois le dossier Harkman, puis enfila la

simple blouse chirurgicale qui l'attendait dans la cabine. Elle plia le reste de ses vêtements et griffonna un mot demandant à un membre de l'équipe de le porter dans sa chambre à Bincombe House.

Le Dr Eliot l'attendait dans la salle de réunion.

« N'oubliez pas de signer la décharge », dit-il en lui faisant passer un formulaire par-dessus la table.

Julia le signa machinalement, sachant qu'il s'agissait de l'autorisation standard qui permettait à Eliot de l'hypnotiser et de placer son corps dans le Ridpath.

« J'aimerais voir Harkman, dit-elle.

— Nous nous en doutions. Il est prêt. » Elle suivit Eliot dans la vaste salle violemment éclairée que les participants appelaient non sans ironie la morgue. Sa désignation officielle était salle de projection, puisqu'elle abritait les trente-neuf cabines du projecteur de Ridpath. Malgré les nombreuses lampes braquées sur les cabines – que l'attention médicale constante dont bénéficiaient les participants rendait nécessaire – le hall demeurait froid, à cause du système de climatisation ; aussi le travail auprès des cabines s'apparentait-il à un bain de soleil pris dans le vent arctique. Le Dr Eliot et l'un des techniciens sortirent le tiroir de la cabine, faisant glisser le corps de Harkman. Julia, frissonnante, serrait les bras contre son corps.

Harkman gisait, comme mort. On avait étendu son corps sur la surface du tiroir, la tête vers l'intérieur. Il était couché sur le dos, la tête et les épaules reposant sur des supports moulés assurant le contact du cou et de la nuque avec les connecteurs neuraux implantés dans le tiroir. À cette vue, Julia ressentit une piqure dans sa propre nuque, caractéristique de la sensation brûlante survenant chaque fois qu'on la tirait du projecteur.

Le corps de Harkman, qui se trouvait dans l'appareil depuis près de deux ans sans interruption, était devenu mou et flasque, malgré les soins physiothérapeutiques constants. Son visage pâle et cireux surmonté de longs cheveux semblait avoir été embaumé.

Impassible, Julia le contemplait, observant la contraction occasionnelle des muscles faciaux et le tremblement des mains repliées sur la poitrine, comme si elles s'apprêtaient à saisir quelque chose.

Les yeux remuaient sous les paupières, comme ceux d'un rêveur.

En un sens, il rêvait ; songe d'une époque éloignée et d'une société étrange vieux de près de deux ans.

Le Dr Trowbridge, premier assistant d'Eliot, traversa le hall à leur rencontre.

« Quelque chose ne va pas, docteur Eliot ?

— Non... Mlle Stretton se familiarise avec l'aspect de Harkman. »

Trowbridge baissa les yeux vers le visage de l'homme dans le

tiroir.

« Des photos ne donneraient-elles pas une impression plus exacte ? Harkman a tellement grossi.

— J'imagine qu'il pourrait avoir délibérément changé son aspect », dit Julia, les yeux toujours fixés sur l'homme inconscient.

« Quelqu'un d'autre l'a déjà fait ? demanda Eliot.

— Pas que je sache.

— Ça ne correspond pas à sa personnalité, reprit Eliot. Tout ce que nous savons de lui indique une stabilité foncière. La personnalité sans faille de Harkman est idéale pour la projection.

— Peut-être trop », dit Julia en se remémorant les arguments autoritaires de Harkman.

Le regard rivé au pâle visage, elle tenta de l'imprimer dans sa mémoire, l'associant à sa voix et à ses gestes avant le début de la projection. Mais ce corps ressemblait trop à un mannequin pour pouvoir l'imaginer doué de vie et de pensée.

« Je me demande s'il nourrissait de l'aversion pour les autres, interrogea-t-elle. Peut-être s'est-il mis à ressentir notre présence comme intrusive, et qu'en cours de projection il s'est volontairement détaché de nous.

— Ça reste improbable, dit Eliot. Ses notes préprojection ne dénotent rien de semblable. Je pencherais plutôt pour un cas de programmation inconsciente, dont nous avons déjà eu plusieurs exemples bénins.

— Peut-être un cas grave », dit Julia.

Elle fit signe de la tête à Trowbridge et au technicien.

« C'est bon. Je crois que je suis prête. »

Ils firent glisser le tiroir, qui se referma avec un lourd cliquetis métallique assourdi.

« Je pense qu'il faudrait réduire son alimentation intraveineuse, dit Eliot à Trowbridge. Je vous en parlerai plus tard. »

Il prit Julia par le bras et la conduisit au département chirurgical. Alors qu'il fermait la porte derrière elle, Julia pensa un instant à Paul. Elle se rappela la dispute et la lettre, mais se contraignit à les considérer comme des incidents désagréables, et non des intrusions dans sa vie. Elle éprouva une certaine satisfaction à l'idée d'avoir enfin réussi à le cloisonner dans un compartiment de sa conscience.

Elle s'installa sur la grande chaise en face du bureau d'Eliot jonché de paperasses, prête à accepter sa volonté.

Plus tard, en entendant Eliot lui parler de la projection Wessex, elle voulut détourner les yeux, l'englober dans sa vision panoramique, mais elle ne le put. Assis en face d'elle, Eliot répétait inlassablement les mêmes paroles avec calme et douceur. Julia entra bientôt en transe.

Cette fin d'après-midi à Dorchester voyait les terrasses des cafés de Marine Boulevard encombrées de touristes de retour de la plage. Dans le port, qu'on embrassait du regard depuis la Promenade, les yachts privés échoués sur les galets boueux de la marée basse étaient maintenus à la verticale par des cordes et des pontons. On pouvait voir quelques membres des équipages, hommes et femmes, sur le pont de certains navires, mais la plupart des propriétaires et de leurs hôtes se trouvaient à terre. À marée haute, le secteur privé du port devenait le théâtre d'un va-et-vient de yachts, de visiteurs assis sur le pont à profiter de la vue et du soleil ; mais, pour l'instant, ceux qui s'attardaient à bord de leur bateau restaient cachés aux yeux du public sous des auvents et des rideaux aux couleurs gaies.

Au large du port, une flottille de bateaux de pêche attendait la marée.

Le long des digues et des quais qui enclavaient le port, et sur toute la promenade de Marine Boulevard, des centaines de personnes flânaient dans une atmosphère d'aimable langueur. Des musiciens ambulants évoluaient au milieu de la foule, sébiles pendues au manche de leurs guitares. La partie de la Promenade qui dominait le port abritait les commerces et les distractions autorisées, les kiosques à livres et à journaux, le café Chez Sekker, et la boutique qui louait et vendait des aquaplanes, lieu de rendez-vous à la mode. Les visiteurs s'agglutinaient toujours dans cette partie de la ville, à cette heure de la journée.

L'immeuble de la Commission régionale anglaise se trouvait dans l'une des rues perpendiculaires à Marine Boulevard, d'où émergèrent Donald Mander et Frederick Cro. Ils traversèrent lentement la foule en direction du port, Cro portant toujours sa veste, Mander tenant la sienne sur le bras.

Ils allèrent jusqu'au bout du quai, où ils s'arrêtèrent pour acheter deux citrons pressés à une buvette.

De là, il était possible d'apercevoir sous la coque d'un des yachts deux jeunes gens et une femme – invisibles depuis tout autre point des quais. Les hommes portaient un short de plage et une chemise, et la jeune femme, assise nue sur une chaise de toile, feuilletait tranquillement un magazine.

Les hommes de la Commission la repérèrent tous deux au même moment, mais ni l'un ni l'autre ne fit de remarque. D'ordinaire mesurés dans leurs propos, ils conservaient la même discrétion dans leurs réactions. Bien que les deux hommes, tous deux célibataires et âgés d'une cinquantaine d'années, eussent travaillé dans des bureaux adjacents à la Commission régionale pendant plus de vingt ans, ils n'étaient pas encore passés au tutoiement.

Une fois leur boisson terminée, ils retournèrent lentement vers le quai.

Mander désigna les bateaux de pêche qui patientaient en eaux profondes à près de cinquante mètres de l'entrée du port. Certains étaient au mouillage, et les équipages se prélassaient au soleil sur le pont.

« La pêche a été bonne », déclara Mander.

Cro acquiesça, et Mander sourit à part soi. Il savait que l'autre, détestant le poisson, mangeait rarement dans les restaurants locaux. L'une des rares choses que Mander savait de Cro était qu'il vivait de paquets de provisions expédiés par ses parents, toujours en vie et habitant, dans un certain confort, sur le continent anglais.

À l'autre bout du port, où se trouvaient les docks, une grue à vapeur siffla bruyamment dans un grand nuage blanc, puis avança lentement sur ses rails vers le mouillage habituel du service d'hydroglisseurs du continent. Le bateau devait avoir du retard ce soir-là, car on pouvait voir que plusieurs commerçants de la ville avaient déjà empilé leurs caisses.

Au-delà s'étendait la baie calme et bleue.

Les deux hommes s'éloignèrent du quai et se mêlèrent à la foule de Marine Boulevard, en direction de Chez Sekker. Ils paraissaient davantage déplacés dans ce quartier aisé par leurs manières vigilantes qu'à cause de leurs vêtements. Les touristes, qui flânaient dans la chaleur en bayant aux corneilles, semblaient n'avoir pour seul souci que de se faire remarquer ; alors que Mander et Cro jetaient des coups d'œil gênés, petits fonctionnaires constamment à l'affût de détails mineurs.

En arrivant au niveau des parasols bigarrés de Sekker, Cro indiqua l'un des stands.

« Ceux de Maiden Castle, dit-il. Ils sont toujours là. Je croyais que vous deviez vérifier leur licence.

— C'est fait. Il n'y a rien d'irrégulier.

— Alors il faut la leur retirer. Comment l'ont-ils obtenue ?

— Par la voie normale, dit Mander. Ils l'ont achetée au Bureau.

— Nous pourrions trouver une objection idéologique...»

Mander secoua la tête sans que l'autre le remarque.

« Ce n'est pas aussi simple. »

Le stand incriminé, de mêmes dimensions et disposition que ses congénères, aurait semblé plutôt anodin à des yeux moins immédiatement hostiles. Même les produits mis en vente étaient à première vue comparables à ceux qu'offraient tous les stands de la Promenade. On avait recouvert le bois du comptoir d'une nappe de laine verte, sur laquelle s'étalait un choix de produits fabriqués à la main : coupes de bois, bougeoirs, échiquiers décorés, broches et bracelets incrustés de pierres semi-précieuses polies, poteries non vernissées ; chaque pièce paraissait bien faite et solide, mais avec une séduisante rugosité dans le fini qui n'avait d'autre but que d'en souligner le caractère foncièrement artisanal.

C'est ce qui différenciait ces produits de ceux que proposaient les autres stands, qui vendaient des marchandises bon marché mais uniformes, créées en série dans les coopératives du continent. Ce caractère individuel n'échappait pas aux touristes, et le stand attirait plus de clients que la plupart de ses concurrents.

Cro jeta un regard de mépris sur les objets et sur ceux qui les vendaient.

Un homme et deux femmes se trouvaient derrière l'étal rudimentaire. L'une d'elles se tenait assise sur un tabouret en retrait, droite mais détendue, les yeux clos. Elle portait les vêtements reconnaissables au premier regard, les habits d'un brun neutre, tissés à la main, que portaient tous les membres de la communauté de Maiden Castle. L'homme et l'autre femme étaient tous deux plus jeunes, même si l'homme – mince et pâle, avec une calvitie précoce – se déplaçait lentement, comme fatigué.

Mander et Cro traînèrent quelques instants près du stand. La jeune femme qui servait les vit approcher, mais ne manifesta aucun signe de reconnaissance. Mander, qui avait souvent remarqué la joliesse de son visage, espérait qu'elle regarderait à nouveau dans sa direction, pour pouvoir lui adresser un sourire de connivence, mais elle semblait déterminée à les ignorer.

Enfin, ils continuèrent leur chemin, et montèrent les marches de la terrasse de Chez Sekker.

Au moment où ils s'asseyaient à une table libre, une explosion retentit au loin, de l'autre côté de la baie, renvoyant des échos depuis Purbeck Island, dans le Sud. Il s'agissait du canon surplombant Blandford Passage, qui tirait deux fois par jour pour avertir les navires et les nageurs de la marée montante. À cette heure-ci, il ne restait que peu de baigneurs et guère plus d'un ou deux yachts privés en vue, en dehors des bateaux de pêche à l'entrée du port. Comme d'habitude, les gens s'avancèrent vers la jetée au son du canon pour voir le mascaret, mais celui-ci n'allait pas apparaître avant plusieurs minutes.

« Qu'est-ce que vous savez du nouveau ? demanda Cro.

— Harkman ? Autant que vous.

— Je croyais qu'il était nommé dans votre département. »

Mander secoua la tête, mais vaguement ; une échappatoire, pas une dénégation.

« Il conduit une espèce de travail de recherche.

— Il est anglais ?

— Non, britannique. Sa mère était une réfugiée d'Écosse. »

Mander regarda de l'autre côté de la Promenade, en direction de la mer.

« Je crois qu'il a visité les États-Unis. »

Cro acquiesça, comme s'il était au courant.

« De l'Ouest ou de l'Est ? demanda-t-il néanmoins.

— Les deux, à ma connaissance. Regardez, je crois que c'est Nadia Morovine. »

Un homme et une jeune femme passaient devant Chez Sekker, bras dessus bras dessous. Un chapeau à large bord obombrait le visage de la femme qu'avait désignée Mander, mais ses manches étaient relevées et sa jupe courte révélait de manière provocante la pâleur de ses cuisses charnues. Le couple séduisant affectait de ne pas se rendre compte que la femme était immédiatement reconnue et qu'à leur approche, comme ils traversaient lentement la foule, on s'écartait de leur chemin. Ceux qu'ils croisaient les suivaient ouvertement du regard. À quelque distance un jeune homme – apparemment un touriste américain – les mitraillait à l'aide d'un puissant téléobjectif.

Quelques instants plus tard, ils entraient dans la boutique d'aquaplanes et disparaissaient à la vue de Mander et de Cro.

« N'est-ce pas l'hydroglisseur ? » dit Mander.

Cro se tourna vers la mer, puis se redressa pour mieux voir, bien que la terrasse de Sekker offrît un des meilleurs panoramas de la ville. Plusieurs centaines de personnes se tenaient maintenant sur la jetée, attendant de voir le mascaret s'engouffrer dans Blandford Passage. À cette distance – plus de trente kilomètres – seule la crête blanche de la vague était visible à l'œil nu, mais les récentes marées étaient hautes et les loueurs de longues-vues du bord de mer avaient illégalement augmenté leurs prix.

Mander fit un geste vers le sud du Passage, d'où arrivait l'hydroglisseur devant Lawrence Island, seul mouvement sur le bleu profond des eaux encore calmes de la baie.

« La marée sera sur lui d'un moment à l'autre, dit Cro. Vous pensez que le pilote s'en rend compte ?

— Bien sûr », répondit Mander.

Quelques secondes plus tard, ceux qui avaient loué des longues-vues se penchèrent sur leurs instruments : la vague faisait son apparition. Plusieurs touristes tendirent le bras vers la mer, tout

excités. Les parents hissaient les enfants sur leurs épaules.

Cro s'assit alors que le garçon venait prendre leur commande.

« Ce... Mr. Harkman fait-il partie des passagers de l'hydroglisseur ? demanda-t-il quand leurs deux bières furent arrivées.

— Je ne vois pas quelle autre raison aurait pu motiver son retard, fit Mander, guettant la réaction de l'autre.

— J'ai entendu dire que son indice n'était pas supérieur à celui d'un conseiller régional. Est-ce qu'on retarderait le bateau pour vous ou moi ?

— Tout dépend des circonstances. »

Satisfait de la réaction de Cro, Mander but sa bière à petits traits. Un peu plus tôt il avait entendu dire que le mouillage de marée basse de Poundbury serait occupé toute la journée, obligeant l'hydroglisseur à attendre la marée. Il pensait que Cro n'était pas au courant, mais décida de ne pas lui en faire part, parce qu'il aimait bien garder quelques mystères pour Cro.

Celui-ci but une gorgée de bière, s'essuya les lèvres avec son mouchoir, puis se leva.

Dans la baie, l'hydroglisseur avait ralenti, retombant sur l'eau. Le bateau avait viré pour faire face au mascaret. Cro quitta la terrasse de Sekker ; il traversait la Promenade vers la jetée au moment où le premier remous rattrapa le bateau, qui fit une embardée et piqua dramatiquement du nez. Néanmoins, dès que les premières grandes vagues l'eurent dépassé, le naviplane se retourna vers Dorchester et accéléra dans l'eau agitée, dans le sillage de la barre.

Mander, toujours attablé, regardait Cro avec agacement. L'arrivée de tout envoyé haut placé provoquait d'inévitables conflits à l'intérieur du bureau, dans la mesure où la hiérarchie accueillait le nouveau venu à contrecœur. De surcroît, la nomination de Harkman à Dorchester menaçait le retour au calme des manœuvres de politique interne du bureau aussi sûrement que la marée biquotidienne troublait les eaux placides de la baie.

L'imprécision de la position de Harkman au sein de la Commission régionale posait le problème majeur. On avait seulement dit à Mander que Harkman devait avoir libre accès à tous les actes ou dossiers qu'il demanderait, et que l'autorisation du commissaire Borovitine serait relayée par son propre bureau. C'était logique, puisque les responsabilités de Mander concernaient l'administration, mais la nature du projet de recherche de Harkman lui demeurait inconnue. Cro manifestait un intérêt anormal pour le nouveau, aussi Mander le soupçonnait-il d'être mieux renseigné qu'il le laissait croire. S'il interrogeait Mander, c'était probablement moins pour sa propre information que pour essayer de découvrir l'étendue des connaissances de son collègue.

Cro, passé maître dans la stratégie de bureau, serait enchanté d'avoir dans son département quelqu'un qui bénéficiait d'une relative liberté de mouvement ; il trouverait certainement un moyen ou un autre d'en tirer profit.

« Une autre bière ? » proposa Mander quand son compagnon revint à la table.

Cro regarda sa montre.

« Je crois que nous avons le temps. Le bateau ne sera pas là avant dix minutes. »

Mander l'entendit comme une approbation et fit signe au garçon. Dans la baie, après avoir déferlé depuis le nord, les premiers remous du mascaret se calmaient, s'étalant et s'aplatissant en demi-cercle. La marée montante envahissait toujours Blandford Passage, et continuerait encore pendant une heure, mais la violence initiale était passée. Dans le port de Dorchester, le niveau de l'eau montait rapidement, alors qu'il ne s'était guère élevé de plus de un ou deux mètres pendant tout l'après-midi. La coque des yachts de plaisance à l'amarre heurtait les pontons au rythme des vagues. Les bateaux de pêche à l'extérieur de la rade mirent leur moteur en marche et virèrent de bord un par un pour entrer dans le port. Le temps que le dernier d'entre eux se fût amarré auprès des viviers, l'hydroglisseur était arrivé, et virait lentement vers son poste de mouillage. Le secteur touristique du port restait inchangé en dehors du fait que les flâneurs sur les ponts étaient maintenant parfaitement exposés au regard des badauds. Le quartier commerçant en revanche se remplissait d'animation et de bruit. Plusieurs bateaux s'étaient mis à décharger leur cargaison de poisson tandis que les commerçants avançaient qui son chariot, qui sa voiture pour enlever le ravitaillement rapporté du continent par l'hydroglisseur.

Tiré par un cheval, le fourgon postal fendait bruyamment la foule de Marine Boulevard avant de tourner vers la rampe descendant au mouillage de l'hydroglisseur. Alors Cro joua une carte forte ; peut-être un atout.

« Un historien, à ce qu'il paraît. C'est vrai ?

— Possible. »

L'acquisition bureaucratique la plus récente de Cro était la supervision des archives de la Commission ; ç'avait été son triomphe de l'année précédente. Par conséquent, si Harkman avait pour spécialité l'histoire, il aurait certainement affaire à Cro.

Mander finit sa bière et se leva avec une pensée pour les conflits de pouvoir mesquins qui l'attendaient dans les semaines à venir.

Cro et lui traversèrent lentement la Promenade en direction de la zone marchande du port.

Au moment où les deux premiers passagers de l'hydroglisseur – un

couple d'Américains âgés – mettaient pied à terre, Mander et Cro avaient atteint les viviers, auprès desquels ils pouvaient patienter sans quitter le débarcadère des yeux.

Les stewards du bord aidaient d'autres touristes à descendre du bateau, sous l'œil de Mander, curieux de l'aspect de Harkman. Il s'en voulait d'être impressionné par l'avantage politique de Cro.

Une silhouette habillée d'un simple vêtement brun passa lentement devant les deux hommes de la Commission ; elle appartenait à la jeune femme qui, quelques minutes plus tôt, tenait le stand de Maiden Castle. Elle s'arrêta un peu avant Cro et Mander, face à l'hydroglisseur.

Sa présence distrayait Mander, comme chaque fois qu'il l'apercevait à son étal. De l'endroit où il se trouvait, il voyait son visage de trois quarts. Il comprenait à la fois pourquoi des gens tels que Cro la considéraient, elle et sa communauté, comme une vague menace contre l'existence du Wessex soviétique, et pourquoi ces mêmes gens se trompaient. Au premier coup d'œil, elle donnait l'impression d'une fille dégénérée, aux mœurs légères ; il se dégageait d'elle une impression d'anarchie, d'irresponsabilité : elle avait les cheveux longs et emmêlés, ses habits flottaient sans pudeur, et ses pieds, chaussés de minces sandales de corde, étaient couverts de poussière. Mais en même temps elle se tenait avec prestance et une certaine élégance ; ses yeux, qui surmontaient un visage aux traits réguliers, reflétaient une profonde intelligence. D'ailleurs tous les occupants du Château, que l'on voyait parfois en ville, se comportaient avec une dignité et une discrétion qui s'accordait mal à leur apparence primitive. Et les produits qu'ils vendaient ne manquaient ni d'originalité ni de qualité.

Cro désigna tout à coup quelqu'un qui venait de débarquer.

« C'est notre homme. C'est Harkman.

— Vous êtes sûr ? » interrogea Mander en clignant les yeux, bien qu'il sût que Cro avait raison.

L'homme ne ressemblait en rien au reste du groupe sur le quai, constitué de toute évidence de touristes et d'hommes d'affaires. Les premiers jetaient des coups d'œil incertains autour d'eux à la recherche de moyens de transport pour la ville ou d'aide pour leurs bagages, tandis que les seconds se fondaient immédiatement dans l'animation environnante.

Harkman, lui, se tenait au bord du quai et appréciait du regard la ville au-delà du port. Une main en visière, il semblait véritablement intéressé par ce qu'il voyait. Puis, détachant son regard du port, il se tourna vers le sud, où Maiden Castle dominait la baie du haut de son promontoire. Mander lui donna une quarantaine d'années. Il avait des cheveux sombres, une silhouette mince ; il affichait l'attitude détendue

d'un athlète, pas du tout celle du rat de bibliothèque que Mander s'était représenté à partir du peu qu'il avait entendu sur l'homme. À la différence des touristes, Harkman n'était pas surchargé de bagages ; il n'avait avec lui qu'un petit sac négligemment passé à son épaule.

« Il n'est pas aussi jeune que je le croyais, dit enfin Cro. La photo des archives doit être ancienne.

— Quelle photo ? » demanda Mander. Cro ne répondit pas.

La fille de Maiden Castle observait Harkman, elle aussi. Elle se tenait tout près de lui, sans faire le moindre effort pour dissimuler son intérêt. Lorsqu'il se retourna pour suivre le quai en direction de la ville il passa devant elle et leurs regards se croisèrent un instant. Elle s'écarta vers les dockers qui déchargeaient des caisses de bière et s'assit sur une bitte d'amarrage en pierre, le regard perdu vers la baie.

Quand Harkman passa devant les deux hommes de la Commission, il sembla reconnaître en eux des collègues, car il les salua brièvement de la tête, mais ne se présenta pas.

Cro et Mander attendirent quelques minutes sur le quai, jusqu'à ce que Harkman se fût fondu dans la foule de Marine Boulevard. En haut du minaret de la mosquée que l'on avait construite pour les visiteurs, le muezzin appelait les fidèles à la prière.

David Harkman prit son petit déjeuner seul dans le réfectoire de la Maison d'accueil de la Commission. Il supposa que les autres personnes qu'il voyait là travaillaient également pour la Commission, mais ne fit aucune tentative pour engager la conversation. Il supporta au contraire leur inspection curieuse avec une indifférence affectée. À Londres, des amis l'avaient initié au protocole des Commissions régionales, et à l'ordre de préséance bien établi selon lequel il serait présenté à ses nouveaux collègues. Il n'avait pas l'intention de bouleverser l'équilibre des prétentions territoriales à l'intérieur du bureau ; les années passées au Bureau de la culture anglaise lui avaient enseigné les us et coutumes des fonctionnaires.

Il mit un terme à son malaise et à la curiosité des autres en achevant rapidement son repas. Adressant de brefs saluts de tête à la cantonade, il sortit du bâtiment et partit à la découverte de la ville.

Arpenter enfin les rues de Dorchester après ces deux années passées à attendre sa mutation était un soulagement. Il en était parfois venu à se dire que l'île de Wessex était une partie du monde tout aussi inaccessible depuis Londres que le palais présidentiel de Ryad. Son quotient de sécurité irrécusable n'était vraisemblablement pas en cause : après tout, on lui avait confié un poste temporaire à Baltimore, dans les États des Émirats occidentaux, et il avait été, le temps d'une semaine fertile en surprises, conseiller de l'attaché culturel à Rome, quelques années plus tôt. On pouvait incriminer avec beaucoup plus de probabilité l'inévitable lenteur grinçante de la machine administrative du Parti.

On ne transférait pas librement les fonctionnaires du Parti dans un endroit comme le Wessex. Avec ses mosquées et ses casinos, ses milliers de riches touristes oisifs venus de tous les États-Unis, l'île de Wessex plongeait les théoriciens du Parti dans un certain embarras idéologique.

Cette gêne se focalisait sur Dorchester, à la fois la grande ville la plus proche du continent anglais, et le lieu où se rendaient la plupart des touristes.

Seule sa situation insulaire rendait le Wessex acceptable aux yeux du Parti ; aussi longtemps que les voyages seraient soumis à des restrictions en Angleterre, et que les autorisations de visite des zones

touristiques internationales de l'île resteraient limitées aux ressortissants étrangers et à des employés du Parti triés sur le volet, il serait difficile aux indigènes de dénoncer les maux du capitalisme à la face de la population anglaise. Tels étaient du moins les sophismes du Parti ; Harkman, comme toute personne disposant d'une once d'intelligence ou d'information, savait pertinemment que l'afflux de dollars des Émirats contribuait largement au budget de Westminster.

En fait, la venue de Harkman en Wessex avait été motivée par un intérêt particulier pour sa population locale.

Depuis les tremblements de terre catastrophiques et les affaissements de terrain du siècle précédent, l'ancienne Angleterre du Sud-ouest était séparée du reste de l'île par un chenal étroit mais profond, nommé Blandford Passage. Les habitants du Wessex avaient été abandonnés à leur sort pendant plusieurs décennies, jusqu'à ce que le gouvernement de Westminster découvre le potentiel touristique de l'île ; depuis, elle était administrée, gérée et imposée de la même manière que les autres régions d'Angleterre.

Harkman, en tant que socio-historien, s'intéressait à la période d'isolement du Wessex. Certains témoins de cette époque étaient encore en vie sur l'île, et des archives éparses – principalement à Dorchester, Plymouth et Turo – traitaient des conditions d'alors.

Il avait l'intention de rassembler une documentation exhaustive et définitive sur le sujet. Cela lui prendrait sans doute des années, mais il était prêt à s'y attaquer comme au travail de sa vie.

C'était la raison mise en avant pour venir s'installer à Dorchester, et celle qui lui avait valu l'autorisation. Mais en son for intérieur, il savait que ce n'était pas la seule.

Le Wessex lui-même l'attirait. Depuis le jour où il avait conçu le projet de s'y rendre, Harkman éprouvait le sentiment d'un indicible manque dans sa vie. Il ne s'agissait pas uniquement de l'insatisfaction née de son travail au Bureau de la culture anglaise – bien qu'elle fût réelle par bien des aspects – ni d'un sentiment d'inadaptation à la vie londonienne ; il ne pouvait se départir de la conviction instinctive que le Wessex était sa patrie spirituelle et émotionnelle.

Tout avait commencé par la lecture d'un texte intéressant sur la communauté de Maiden Castle. En essayant d'en découvrir davantage, il s'était senti de plus en plus concerné par le Château et l'île qui l'abritait. Simplement, il n'avait pas compris pourquoi, et le besoin de saisir ses propres motivations l'avait davantage stimulé que les perspectives intellectuelles de sa recherche sociale.

Ainsi, le jour de son arrivée à Dorchester avait marqué non seulement le début du travail de sa vie, mais aussi la première fois qu'il s'éveillait avec le sentiment de n'être plus séparé du lieu qui dominait ses pensées et ses actes depuis deux ans.

Et puis, accessoirement, il y avait le mascaret de Blandford Passage.

Des années auparavant, jeune encore, il avait eu l'occasion de goûter aux terreurs grisantes du surf. Il n'avait disposé que de trois semaines pour se familiariser avec la violence élémentaire de la vague, mais une fois qu'on en avait fait l'expérience, on ne pouvait plus s'en passer.

Le surf était indubitablement un sport de jeunes et de riches, mais Harkman avait entretenu une bonne forme physique et mis son salaire de côté tout au long de ces années. Il avait désormais l'occasion, l'argent et la volonté de chevaucher de nouveau la vague de Blandford, et il était déterminé à ne pas les laisser passer.

Dans la belle lumière matinale qui brillait sur Dorchester, Harkman goûtait la pureté et la légèreté de l'air, la décadence de l'architecture, l'étroitesse des rues. La ville connaissait une gueule de bois ensoleillée : les night-clubs et bars de Dorchester satisfaisaient les désirs des clients jusque tard dans la nuit, et les persiennes closes des villas et des immeubles repoussaient la fraîcheur du matin. Malgré cela, beaucoup de vacanciers avaient déjà investi les rues pour faire quelques achats avant de partir pour l'une des plages hors de la ville.

Impossible de se dire que Londres se trouvait à moins de deux cents kilomètres !

En arrivant à hauteur de la rue où se trouvait l'immeuble de la Commission, Harkman, sur un coup de tête, passa son chemin. Il lui restait quelques minutes avant son rendez-vous avec le commissaire Borovitine. Or, il se souvenait d'avoir vu une boutique d'aquaplanes dans le port, la veille au soir, et il décida de s'y rendre.

Des étroites rues de traverse, il déboucha dans le vif soleil de la Promenade et descendit vers le port. Beaucoup de yachts entraient et sortaient, car la marée baissait et rendrait toute navigation impossible d'ici une heure ou deux. Dépasant les cafés et les étals de la promenade, Harkman arriva à la boutique d'aquaplanes, où étaient exposées les différentes pièces bariolées de l'équipement nécessaire à la pratique de ce sport.

Harkman regarda d'abord les douzaines d'aquaplanes proprement dits empilés sous l'auvent. La taille, le modèle et le prix variaient fortement d'un appareil à l'autre. Harkman en prit un et le soupesa. Il avait oublié que les aquaplanes, même à vide, pesaient aussi lourd. Celui-ci semblait assez solide, et le vernis de la surface polie offrait aux décorations – grands éclairs rouges et jaunes sur fond blanc – un rendu magnifique... Mais son instinct lui disait qu'il y avait quelque chose de suspect, d'imparfait dans l'équilibre.

Il le reposa sur la pile et en choisit un autre.

Un peu plus tard, il pénétra dans la boutique et regarda autour de

lui. Les murs étaient ornés de posters figurant diverses scènes de surf. L'un d'eux en particulier attira l'attention de Harkman : trente ou quarante sportifs se tenant debout sur leurs planches dans le calme de Blandford Passage, tandis que le mascaret, haut de cinquante mètres ou plus, déferlait dans leur dos. Cette photo magnifique captait en un instant figé toute l'essence de ce sport : la pure violence de la course de la marée et la beauté élémentaire de l'homme face aux forces de la nature.

La plupart du matériel affichait un prix élevé : on trouvait des combinaisons étanches pour à peine moins de dix mille dollars, alors que les appareils respiratoires commençaient à quinze mille environ. Même les divers livres et manuels d'instruction semblaient au-dessus du tarif qu'on aurait attendu à Londres.

Aucun des trois vendeurs – des garçons au teint pâle, comme le voulait la mode, vêtus de sweaters et de shorts bouffants – peu désireux de mettre fin à leur conversation, ne se dérangea pour le servir. Harkman ressortit et regarda de nouveau les aquaplanes exposés.

L'engin idéal associait force, équilibre et vitesse ; les plans inférieurs devaient être polis, le supérieur suffisamment rugueux pour permettre à son propriétaire d'y planter fermement les pieds même en cas d'immersion du bois. Le logement du moteur devait être plat et aérodynamique, et les réservoirs répartis de manière que la combustion du carburant ne déséquilibre pas l'appareil. L'ensemble, une fois le plein fait et le moteur installé, devait être assez léger pour être porté par un homme fort, mais assez lourd pour assurer la stabilité du même homme en eau agitée. Il n'existait pas d'aquaplane parfait ; ce qu'un surfeur exigeait de l'engin idéal était aussi personnel que ce qui déterminait le choix d'une épouse.

Harkman examina plusieurs autres planches, les extrayant de la pile et les soupesant de son mieux. Il regarda à l'intérieur, mais les vendeurs ne lui manifestaient toujours aucun intérêt. Il aurait souhaité pouvoir en essayer un ou deux sur l'eau, pour en éprouver la maniabilité. Un coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il devait retourner à la Commission. Il sortit un dernier aquaplane et des deux mains l'éleva au-dessus de sa tête, mais il ne parvenait plus à établir une différence.

« Vous voulez acheter un aquaplane ? »

Harkman se retourna, croyant avoir enfin affaire à un vendeur, mais son interlocuteur était une jeune femme qui se tenait à l'ombre de l'auvent.

« Je vous observais, dit-elle. Vous ne ressemblez pas aux clients habituels. Nos aquaplanes sont bien meilleur marché.

— Vous vendez des aquaplanes, vous aussi ?

— Nous les fabriquons, à la main, et pouvons donc offrir une finition sur mesure.

— Le problème est que je ne sais pas vraiment ce que je veux. Il y a longtemps que je n'ai plus surfé.

— Alors il faudra en essayer quelques-uns. Nous avons beaucoup de modèles.

— Ils sont ici ? »

À ce moment, deux des vendeurs de la boutique se dirigèrent rapidement vers eux.

« Vous ! dit l'un d'eux en donnant un coup sec sur l'épaule de la fille. Foutez le camp d'ici ! On vous a déjà assez prévenue. »

Elle recula dans le soleil. Harkman fit face à l'homme.

« Nous ne faisons que parler...

— Nous savons ce qu'elle veut. Vous désirez, monsieur ?

— Rien », dit Harkman.

Il leur tourna le dos et suivit la fille, qui souriait.

« Il vous a fait mal ?

— J'ai l'habitude. Alors, nos aquaplanes ? Ça vous intéresse ?

— J'aimerais les voir, mais je suis en retard pour un rendez-vous. Vous serez ici demain ?

— Possible. Voilà notre boutique, là-bas, dit-elle en indiquant le stand d'artisanat qui dominait le port. Mais, à défaut de patente, nous ne vendons pas d'aquaplanes en ville. Venez donc au Château. Vous pourrez voir tout ce que nous avons là-bas.

— Vous voulez dire Maiden Castle ? » dit Harkman, qui regarda aussitôt le promontoire de l'autre côté de la baie.

« Oui. »

Elle était jolie, dans les vingt-sept ans, pensa Harkman. Il regarda sa blouse simple, peu flatteuse, ses cheveux emmêlés, ses pieds pas très propres.

« Je viendrai demain au Château, dit-il. Comment vous trouverai-je ?

— Demandez à n'importe qui. Je suis Julia.

Un nommé Peter Borovitine exerçait les fonctions de commissaire de Dorchester. Malgré ce nom russe, son sang anglais remontait à trois générations. Avant de quitter Londres, Harkman s'était renseigné sur l'homme, mais n'avait pas appris grand-chose. Selon ce qu'il avait lu, Borovitine devait son ascension au sein du Service régional davantage à son nom de famille qu'à ses compétences propres. Cela arrangeait les Soviétiques de faire administrer les régions par des Anglais de naissance, mais Harkman avait entendu dire que la moitié au moins des commissaires en activité restaient des Slaves, soit de nom, soit d'origine.

En tant que commissaire, Borovitine jouissait d'une bonne réputation. Il administrait la zone de Dorchester de façon équitable et compétente, sinon imaginative.

L'entretien dans son bureau – une pièce ensoleillée et dénudée située au dernier étage du bâtiment de la Commission, sous le regard d'une grande photo du Président suprême accrochée au mur – fut bref. Soit Borovitine ne nourrissait aucune sympathie pour Harkman, soit celui-ci ne l'intéressait pas, car il semblait pressé d'en finir.

Après avoir lu la lettre d'introduction du chef du bureau, Borovitine posa un regard lourd sur Harkman pendant une interminable minute.

« Quel genre de recherches avez-vous l'intention d'effectuer, monsieur Harkman ? demanda-t-il enfin.

— En premier lieu, j'ai l'intention de lire énormément. Des journaux, les dossiers du gouvernement local, etc. Cela me donnera une idée de la manière dont l'île est administrée. Dans un deuxième temps, je souhaite parler avec des habitants. Cela impliquera un certain nombre de déplacements. (Borovitine le fixait toujours, aussi Harkman ajouta :) Dois-je craindre une restriction de mes mouvements ?

— Pas si vous obtenez mon autorisation d'abord. Où comptez-vous aller ? »

Harkman savait que pour envisager le projet de manière réaliste, il lui faudrait en fin de compte visiter tout le Wessex, mais s'il ne se contentait pas d'abord de demandes modestes, il verrait ses déplacements strictement observés ou contrôlés par le régime.

— Je resterai à Dorchester au moins pour quelques mois, dit-il. Peut-être aurai-je besoin l'an prochain de me rendre à Plymouth. »

Borovitine acquiesça, donnant à Harkman l'impression qu'il avait répondu correctement.

« Je ne sais pas ce que vous espérez trouver à Dorchester, ajouta néanmoins le commissaire.

— Les archives de la Commission seront une de mes sources principales. Et j'aimerais visiter Maiden Castle.

— Pourquoi ? »

Borovitine avait réagi avec une telle vivacité que Harkman fut pris au dépourvu.

« Y a-t-il une raison pour que je n'y aille pas ? demanda-t-il.

— Non. »

Borovitine parcourait à nouveau la lettre d'introduction, comme si quelque chose d'essentiel lui avait échappé à la première lecture.

« Je ne vois pas pourquoi vous avez besoin d'aller là-bas.

— D'un point de vue historique, Maiden Castle ne manque pas d'intérêt. »

Borovitine le dévisageait à nouveau : soupçon ou indifférence ? Harkman continua :

« Très respectueusement, je me permets de souligner que vous n'avez aucune formation de sociologue. Dans un passé reculé, Maiden Castle avait plus d'importance que Dorchester. Je crois que pendant les années d'isolement du Wessex, Maiden Castle a pu retrouver un rôle sociologique et stratégique primordial.

— Vous n'avez pas besoin de mon autorisation pour aller là-bas », dit Borovitine sur un ton neutre.

Cette fois Harkman lui rendit son regard. Les longs silences ne semblaient pas déconcerter le commissaire autant que lui. Quoique improvisée, la raison qu'il avait avancée pour se rendre au Château ne manquait pas de crédibilité. Son besoin de visiter le Château avait quelque chose de plus profond, d'imprécis ; à cela il ne pouvait fournir d'explication. Et il avait désormais une autre raison : revoir la jeune femme et lui acheter un aquaplane.

« En ce qui concerne les archives, dit-il enfin, supportant maintenant l'inspection narquoise du commissaire et impatient de mettre fin à l'entretien, pourrais-je avoir votre autorisation afin d'examiner les dossiers de la Commission ?

— Il vous faudra faire une demande officielle. Voyez Mander.

— Mais j'avais cru comprendre que les archives étaient sous la juridiction de M. Cro. C'est lui qui a écrit pour confirmer ma nomination.

— Toutes les fonctions administratives passent par l'intermédiaire de M. Cro. »

Un instant plus tard, Harkman découvrit le bureau qu'on lui avait assigné. Bien qu'assez grande et soigneusement débarrassée par son prédécesseur, la pièce lui déplut immédiatement. Une seule fenêtre perçait le mur, placée trop haut pour voir au dehors autrement qu'en grimpant sur une chaise. Harkman constata qu'il pourrait passer la journée assis sous l'éclat stérile des rampes au néon, tout en sentant l'odeur des fleurs, en entendant le bourdonnement des insectes et en écoutant les vacanciers déambuler dans l'étroite rue ensoleillée.

Harkman eut de Donald Mander, lorsque celui-ci vint le voir, une première impression favorable. C'était un homme mûr, au visage rubicond, à la tête rose et luisante garnie de quelques rares touffes de cheveux. Il riait beaucoup – même si Harkman se rendait compte que c'était destiné à le mettre à l'aise – et décrivait les habitudes et le personnel du bureau avec une apparence de réserve et de cynisme.

« Le commissaire Borovitine m'a dit que c'est par vous que je devais passer pour une demande de consultation des archives.

— C'est exact.

— Alors, pourriez-vous considérer que j'ai fait la demande ? J'aimerais commencer aussi vite que possible.

— Il vous faudra remplir un formulaire, Harkman. Je vais vous en sortir un et vous le faire transmettre. »

Mander avait apporté avec lui une chaise du bureau voisin, dont le pivot grinçait quand il changeait de position.

« Ne suffirait-il pas que je fasse taper une note ? demanda Harkman.

— Il faut utiliser le bon formulaire », fit Mander en riant.

Harkman se fit la réflexion que, pour trouver l'idée drôle, il fallait avoir travaillé trop longtemps au même endroit.

« Je crois que c'est M. Cro qui est responsable des archives, dit-il.

— Je vous le présenterai plus tard. Oui, c'est bien lui. »

De la mosquée, de l'autre côté de la rue, le muezzin lança son appel sur les toits. La voix étrange qui s'élevait rappela à Harkman son bref séjour à l'ambassade des États-Unis occidentaux. La culture musulmane en Amérique du Nord lui avait semblé la plus étrange des choses vues au cours du voyage. Cinq fois par jour, la nation entière, tournée vers l'est, s'agenouillait pour prier. On aurait dit que l'Amérique autrefois indépendante devait rendre un hommage quotidien à un pouvoir plus grand qu'Allah, celui des pétrodollars, le pouvoir qui avait fini par absorber une culture.

Cette mosquée à Dorchester, comme les autres dans les principaux centres touristiques du Wessex, n'était qu'un geste diplomatique envers ce pouvoir. Mais aux yeux des Anglais et des habitants du Wessex, elle symbolisait les solutions de substitution au socialisme.

« Je pourrais peut-être rencontrer M. Cro ? » interrogea Harkman

tout en souhaitant pouvoir y échapper.

Mander fit à nouveau pivoter sa chaise.

« Bien sûr. Et nous allons faire le tour de la maison par la même occasion. »

Cette longue journée laissa Harkman fatigué et irritable. Seul résultat positif à mettre au compte de ses efforts, Cro lui avait prêté une partie de l'index des archives. Comme il ne s'agissait guère que d'une liste de numéros, cela valait à peine mieux que rien.

Ce soir-là, après avoir décliné une invitation à prendre un verre avec Mander et certains collègues, Harkman entreprit une longue promenade solitaire dans la ville.

Il trouvait curieux que l'atmosphère détendue de la station n'imprègne pas les bureaux de la Commission. On aurait dit l'un de ces petits bureaux londoniens de l'administration gouvernementale auquel il s'était parfois frotté, où l'on vous rappelait sans cesse la forme et les priorités, comme si le Président suprême des Soviets était attendu d'un instant à l'autre.

Il n'y avait guère que dans le bureau de l'entrée, avec ses guichets ouverts au public, qu'on pouvait deviner que Dorchester abritait l'une des stations touristiques les plus en vogue du pays ; là, les grandes baies vitrées ouvraient sur une place plantée d'arbres, bordée de deux cafés où travaillaient plusieurs peintres. Deux zones soigneusement séparées accueillait toute la journée des files d'attente, éclairées le matin par le soleil... Dans l'une, les ressortissants anglais – fonctionnaires du Parti, résidents locaux et travailleurs immigrés – entraient et sortaient pour prendre leur courrier, s'inscrire à des fonds d'emploi de l'État, acheter des patentes commerciales, et se soumettre aux diverses autres exigences qui requéraient leur temps et leur attention ; à l'autre guichet, des touristes étasuniens pouvaient déposer des demandes de visa pour visiter le continent anglais ; leurs costumes colorés et leurs manières détendues opposaient un contraste frappant.

Harkman s'était arrêté plusieurs minutes derrière les guichets pour observer cette activité ordinaire de la Commission, mais l'atmosphère ludique contagieuse derrière la vitrine avait rapidement détourné son attention.

Il s'éloigna du centre-ville en direction du camp de Poundbury, au nord, s'arrêtant longuement pour regarder les petits yachts de Charminster de l'autre côté du bras de mer. À la différence de son cosmopolite voisin, Charminster vivait de ses hôtels contrôlés par l'État et de ses villas pour familles anglaises ; celles-ci arrivaient dans le Wessex par la côte nord de l'île, évitant ainsi Dorchester.

Harkman jeta de nouveau un regard vers Dorchester en la comparant mentalement aux images de la ville qui s'élevait autrefois

sur le même site. Tous les bâtiments du vieux Dorchester avaient disparu, et avec eux tout ce qu'ils évoquaient. Ceux qui avaient résisté aux tremblements de terre avaient été submergés lors du glissement de terrain. Le nouveau Dorchester était un compromis heureux de rigueur et d'aménité, de fonctionnalisme et d'esthétique. Bien que la région n'eût connu aucune secousse depuis plus de quarante ans, la loi exigeait de chaque édifice une capacité de résistance à un séisme d'amplitude six sur l'échelle de Richter ; en outre, chaque nouvel immeuble devait s'insérer dans la planification des concepteurs du centre de vacances. En conséquence, on recouvrait les carcasses des maisons, en acier renforcé et en béton, de plâtre, de stuc, de badigeonnages. Ainsi les balcons et terrasses décorés de fer forgé, de panneaux de pin et de plantes grimpantes surplombant la mer faisaient partie intégrante de la structure. Sous les toits préfabriqués d'un seul tenant pour imiter les tuiles, des fenêtres laminées perçaient les murs. Enfin les rues, malgré leur charmante étroitesse et leurs pavés, étaient assez régulières et larges pour permettre aux véhicules des services de sécurité l'accès à n'importe quelle partie de la ville.

Même la mosquée, dont le dôme et les minarets dominaient la ville, ne subirait que des fissures superficielles en cas de séisme.

Harkman s'assit dans l'herbe sèche au son du canon de Blandford pour attendre que la marée s'engouffre dans le détroit. Ici, où la profondeur de l'eau dépassait celle du port de Dorchester, la vague parvenait vingt minutes plus tard et ne mesurait guère plus de cinquante centimètres de haut, rendant possible la navigation des petits yachts. De l'autre côté de l'eau, Harkman entendait les cris stridents des enfants excités.

En fait, il ne s'agissait pas du tout de la vague, mais de la première onde provoquée par l'impétueuse arrivée du mascaret de Blandford Passage. C'était cependant assez pour rappeler à Harkman son intention d'acheter un aquaplane le lendemain, et, tandis que bien d'autres vagues venaient mourir lentement dans le détroit, il se demanda s'il aurait le courage de tenter sa première chevauchée de la vague de Blandford le lendemain.

Ce soir-là, pourtant, étendu dans sa chambre à la Maison d'accueil de la Commission, Harkman pensa à Maiden Castle, et à une certaine jolie fille ébouriffée aux yeux fuyants.

Julia fut réveillée par les mains de Greg glissant sur son corps. Couchée sur le côté, lui tournant le dos, elle le sentit se serrer contre elle. Le même rituel avait lieu tous les matins : Greg s'éveillait le premier, excité, et voulait faire l'amour alors qu'elle reprenait à peine conscience. Chaque nuit, à l'heure de s'endormir, l'inéluctabilité des exigences de Greg lui faisait redouter le matin.

Dans les dernières brumes du sommeil et des rêves, elle essaya de s'écarter, comme si cela eût suffi à le repousser loin d'elle.

Greg tendit une main au-dessus d'elle, la posa sur son menton et tourna son visage vers le sien. Il l'embrassa, lui imposa sa respiration chaude, ses lèvres humides et sa barbe rêche. Elle restait molle, sans réaction ; elle n'arrivait même pas à ouvrir les yeux.

« Julia... embrasse-moi », dit-il d'une voix rauque.

Sa bouche était une intrusion soufflante et sifflante. Il introduisit par-derrière une main entre ses jambes, la colla à son sexe. Elle se retourna alors vers lui, l'obligeant à retirer sa main, mais il en profita pour l'entourer de ses bras et l'embrasser goulûment. Elle resta immobile, sans résister. L'instant d'après il la pénétrait. Elle, sèche et indifférente, eut un sursaut haletant qu'il prit pour de la passion ; ses mouvements devinrent pressants et possessifs. Elle remua avec lui par habitude, mais ne ressentait rien de plus qu'un vague malaise.

Lui seul éprouvait du plaisir ; elle ne se souvenait pas de la dernière fois où elle avait joui en faisant l'amour avec lui. Quand il parvint à un orgasme soufflant et bruyant, elle supportait son poids, complètement réveillée, tendue et très consciente de sa propre sexualité. Elle le sentait en elle, rétrécissant, humide. Elle contracta ses muscles contre les siens, cherchant le contact... Mais Greg, sans rien remarquer, se retira sans un mot et retomba à plat ventre à côté d'elle, respirant profondément.

La chose se répétait chaque jour ! Elle réagissait trop tard à ses attentions ; quand elle était prête, il en avait fini. Elle étendit la main, et se sentit humide et chaude ; ses muscles se contractèrent involontairement sous la pression.

Elle regarda Greg auprès d'elle ; il ne s'était pas rendormi, mais tout désir l'avait quitté. Elle n'essaierait même pas de le réactiver. Greg faisait l'amour à sa façon.

Julia attendit encore quelques minutes, mais Greg ne bougea pas. Elle se glissa hors des draps rugueux et gagna la porte de la cabane, qu'elle ouvrit, s'éblouissant de soleil. Une serviette autour de la taille, elle se rendit aux douches communales toutes proches. L'eau tiède et salée la rafraîchit néanmoins, et emporta les derniers reliquats de son désir inassouvi. En revenant, elle trouva la cabane vide, dont elle parcourut du regard l'intérieur sale et désordonné, en souhaitant avoir plus de volonté pour faire le ménage.

Après avoir avalé quelque chose, elle partit à la recherche de Tom Benedict, l'un des membres les plus âgés de la communauté du Château, qu'elle trouva auprès de l'un des fours, à racler les cendres du foyer. « Je peux te parler, Tom ? » Il tourna vers elle un visage aux yeux rouges et humides. Il tenait le tire-braise à deux mains, une épaule étrangement voûtée. Il lâcha le racloir et lui tendit une main. « Julia. Aide-moi à me lever, s'il te plaît.

— Tu n'es pas bien, Tom ? » En lui prenant la main, elle sentit les grosses jointures osseuses qui saillaient sous la peau parcheminée. Il avait les doigts calleux et sales. « Je vais bien, Julia. J'ai mal dormi, voilà tout. » Même debout, il ne lui lâchait pas la main. Elle le mena au banc près du four et ils s'assirent. Il respirait péniblement.

Comme la saison touristique battait son plein, Julia avait été occupée au stand pendant les deux ou trois dernières semaines, et elle n'avait pas beaucoup vu Tom, sinon tard le soir. De tous les habitants du Château, elle était probablement celle qui en savait le plus sur lui, qui s'était pris d'amitié pour elle dès son arrivée. Les deux ans passés au Château l'avaient vu s'écarter peu à peu de la communauté. Julia savait qu'il venait du continent, qu'il avait connu un mariage long et heureux, et que la fille née de cette union travaillait à Nottingham et qu'elle était la mère de deux enfants. Il n'avait jamais directement expliqué les raisons de son adhésion à la communauté du Château, mais plusieurs remarques avaient permis à Julia de déduire qu'après la mort de sa femme, il avait dû vivre chez sa fille, où il ne s'était pas bien entendu avec son gendre. Comme il était plus âgé que la plupart de ceux du Château, il lui avait fallu longtemps pour s'intégrer, mais tout le monde avait fini par l'accepter. Plusieurs membres de la communauté, Julia en particulier, faisaient appel à ses avis et conseils.

« Tu ne devrais pas travailler, dit Julia. Qu'est-il arrivé à ton bras ?

— J'ai dû dormir dans un courant d'air, répondit-il, ses yeux faibles baissés vers ses genoux.

— Ça te fait mal depuis quelque temps, non ?

— Rien qu'un jour ou deux.

— Tu as vu Allen ? »

Allen, le médecin de la communauté. Un homme difficile et

distant.

« Oui.

— Ce n'est pas vrai, Tom. Je te connais trop.

— J'y vais aujourd'hui.

— Tu devrais aller à Dorchester. À l'hôpital. »

Julia resta une demi-heure avec Tom, en essayant de le persuader de se faire examiner par un médecin. Il lui semblait cependant plus effrayé qu'obstiné. Julia décida de s'adresser elle-même à Allen si Tom ne le faisait pas.

Quant à son propre problème, elle l'avait écarté de son esprit. Elle était allée voir Tom à moitié résolue à lui parler de Greg, de la misère d'un partenaire sans amour ni passion et des troubles de son corps.

Elle ne pouvait aborder cette dernière question directement, bien sûr, mais il lui aurait suffi de parler de frustrations, sans préciser. Plus tard, elle se rendit à l'extrémité est du village, tout près des remparts, où l'école dominait la mer. La communauté comptait une trentaine d'enfants, et quand Julia n'était pas au stand à Dorchester, elle donnait un coup de main à l'école.

L'éducation à Maiden Castle n'était qu'en apparence sans méthode ; la classe avait lieu en plein air quand le temps le permettait ; la tenue des professeurs aussi bien que celle des élèves était dénuée de formalisme, mais, depuis que la Commission avait envoyé des inspecteurs au Château, trois ans plus tôt, le contenu des leçons suivait la doctrine d'État. Les enfants suivaient les cours au Château jusqu'à dix ans ; après quoi on les envoyait à l'école d'État de Dorchester.

L'aide de Julia se limitait généralement aux activités récréatives. Ce matin-là, on lui confia un groupe d'enfants de neuf ans, qu'elle répartit en deux équipes de football. Bientôt elle se mêla activement au jeu, et se déchaîna, shootant chaque fois que le ballon passait à sa portée, au grand amusement des enfants, plus ambitieux. On prenait le football très au sérieux à Maiden Castle, et Julia fit à plusieurs reprises la preuve de sa maladresse en laissant des gamins haletants lui souffler le ballon au moment où elle allait tirer.

Au bout d'une heure, elle s'aperçut que la partie improvisée avait gagné un spectateur. Un homme se tenait à l'écart et la regardait.

Elle quitta aussitôt la partie pour le rejoindre. Il se tenait dans la même position qu'au sortir de l'hydroglisseur : détendu et attentif, la veste jetée sur les épaules. Tandis qu'elle trottait vers lui, il souriait et lui jetait un regard franc qui la rendit consciente de son aspect. Elle avait chaud, se sentait sale d'avoir couru, ses cheveux auraient eu besoin d'un bon coup de brosse.

« Je peux attendre, dit-il. Ça m'amusait de vous regarder.

— Non, je donnais juste un coup de main. Vous venez pour

l'aquaplane.

— Je ne pensais pas que vous vous en souviendriez. »

Elle avait voulu oublier. Aussitôt qu'elle lui avait parlé, devant la boutique, elle l'avait regretté ; Greg était possessif, pas seulement du point de vue sexuel. Dès qu'elle avait posé le regard sur cet homme, elle s'était sentie réagir, tout comme lui.

« Vous êtes... David Harkman, dit-elle hésitant sur le nom comme si le fait de le prononcer allait avertir son possesseur du sens profond qu'il revêtait déjà pour elle.

— Oui, et vous êtes Julia. »

Il semblait très à l'aise. Bien que le vent continuât de souffler au sommet de Maiden Castle, elle se sentait toujours aussi rouge et en sueur auprès de lui. Elle écarta quelques mèches de son visage.

« Vous êtes venu en bateau ? demanda-t-elle.

— Non, je suis passé par la côte. Je voulais échapper un peu à mon bureau.

— Vous travaillez pour la Commission.

— Je travaille dans la maison, mais je ne fais pas vraiment partie du personnel. »

Elle observait sa figure, y sentait quelque chose de connu, une familiarité. Il était impensable qu'ils se soient rencontrés auparavant ; aucune possibilité de contact. Et pourtant, le soir de son arrivée sur le quai, hier devant la boutique d'aquaplanes, aujourd'hui cette impression persistante de le connaître. Même son nom ne lui causait aucune surprise. Harkman, Harkman... Cela faisait partie d'elle-même.

« Voulez-vous voir des aquaplanes ? demanda-t-elle pour tenir l'incertitude à distance.

— J'aimerais en essayer un ou deux, si possible. »

Elle regarda ses vêtements.

« C'est votre costume habituel pour le surf ? »

Il rit en la suivant le long du terrain de sport.

« J'ai apporté une tenue de bain.

— D'habitude, ici, on ne se donne pas cette peine.

— Je vois. »

Les gens du Château s'habillaient d'ordinaire très peu durant les mois d'été. La plupart des enfants allaient entièrement nus, de même que plusieurs adultes. Dans les ateliers, on portait des habits de protection, mais ceux qui travaillaient aux champs n'étaient généralement vêtus que d'une seule pièce. Julia portait sa blouse brune par habitude, mais seulement parce qu'elle aimait avoir des poches. En marchant à côté de David Harkman, elle observait ses vêtements cousus à la machine, le pantalon aux plis bien repassés, les chaussures cirées, la chemise bleu pâle. Malgré son aspect insolite dans le décor du Château, les gens qu'ils croisaient lui accordaient à

peine un coup d'œil. Ils se dirigèrent vers le versant sud du Château, où les remparts affectaient une disposition plus complexe. Julia passa devant dans la première pente, qu'ils descendirent sur une courte distance avant de parvenir à une brèche dans le mur suivant. Là se trouvait une des portes de l'ancien Wessex, qui facilitait le passage dans la prochaine déclivité.

Ils arrivèrent enfin à une construction récente, un grand bâtiment de bois ouvert qui donnait, par une autre faille des remparts, sur une crique de la baie qu'ils surplombaient.

Julia entra. Ils furent aussitôt assaillis par les odeurs caractéristiques de l'atelier : la peinture cellulosique, pénétrante et acide, la sciure, la colle à bois. L'atelier de peinture se trouvait dans une autre partie du bâtiment, à l'abri de la sciure de bois en suspens dans l'air, mais son odeur envahissait chaque recoin.

« Greg est là ? » cria Julia au groupe d'hommes et de femmes qui s'activaient dans l'atelier, à couper et raboter le bois, le scier, le poncer, le marteler.

« Dans l'atelier de peinture. »

À cet instant Greg sortit de la partie protégée par des rideaux, un masque blanc sur le nez et la bouche. À la vue de Julia et Harkman, il enleva le masque et salua l'homme de la tête.

« Greg, voici David Harkman. Il voudrait voir des aquaplanes.

— Vous cherchez quel genre de chose, Harkman ?

— Je ne sais pas. J'aimerais en essayer quelques-uns.

— Lourd ? Léger ? Moteur de quelle puissance ?

— Je ne suis pas sûr. Il y a longtemps que je n'ai pas fait de surf.
Qu'en pensez-vous ? »

Greg le toisa.

« Vous pesez combien ? Dans les quatre-vingts kilos ?

— À peu près.

— Il vous faudra un appareil assez grand. Cela dit, si vous vous y remettez juste, je ne choisirais pas un gros moteur.

— Vous avez quelque chose qui m'irait ?

— On va voir. »

Greg sortit de l'atelier et se dirigea vers une bâtisse adjacente plus petite. Julia et Harkman le suivirent. Deux douzaines d'engins terminés s'y trouvaient entassés les uns sur les autres.

« Aucun de ceux-là n'a de moteur, dit Greg. Mais si vous en choisissez un, je peux le faire adapter. »

Harkman et Greg passèrent plusieurs minutes à tirer des aquaplanes de la pile et à les porter à l'extérieur. Les conseils de Greg étaient secs, jetés d'un ton condescendant que Julia lui avait rarement entendu. Aussi insatisfaisantes que soient ses étreintes sexuelles, Greg se comportait d'habitude avec calme et générosité. Qu'il ait détecté

l'attention que portait Julia à la présence de Harkman semblait être la seule explication possible à son attitude.

Elle regarda Harkman choisir cinq aquaplanes. Tandis qu'il les soulevait l'un après l'autre pour juger de leur équilibre, elle remarqua le regard critique de Greg. Il semblait prêt à tenir pour acquis que Harkman était complètement novice.

« Combien demandez-vous pour un de ceux-là ?

— Ça dépend... », commença Greg, mais Julia l'interrompit.

« Trouvez-en d'abord un qui vous plaise. Tous les prix sont différents.

— Je peux essayer ces deux-là ? dit Harkman en indiquant ses choix.

— Je vais chercher des moteurs », acquiesça Greg, qui retourna à l'atelier.

Il lui fallut une demi-heure, avec l'aide d'un autre homme, pour placer les moteurs et expliquer les contrôles. Les appareils furent portés jusqu'à une petite plage proche des remparts. Harkman les posait sur le sable quand Julia prit Greg à part.

« Je peux m'occuper de lui maintenant, dit-elle.

— Je crois que je vais rester, dit Greg.

— C'est mon client. C'est moi qui l'ai amené ici.

— Rien qu'un client, hein ? Je n'aime pas sa manière de te regarder.

— Greg, c'est un homme de la Commission. Je veux conclure la vente moi-même. »

Le jeune homme jeta encore un regard critique à Harkman, et Julia vit dans ses yeux l'expression qu'il avait quand quelque chose éveillait sa jalousie. Elle fut contente d'apprendre que Harkman la regardait d'une manière particulière.

« Alors, obtiens le meilleur prix possible. S'il est de la Commission, il peut se permettre les mêmes qu'à la boutique du gouvernement.

— Je tiens le stand, Greg. Je sais vendre. »

Le jeune homme ne faisait toujours pas mine de retourner à l'atelier. Elle ajouta :

« Je te parlerai tout à l'heure. »

Greg hésita encore un instant, puis, avec un dernier regard méfiant à l'adresse de Harkman, il escalada la colline du rempart le plus proche et disparut bientôt derrière la crête.

David Harkman se pencha en avant pour trouver son équilibre. Il lança le moteur et sentit l'accélération sous ses pieds. Il ralentit aussitôt, alerté par la réaction instantanée de la machine. Dirigeant la planche vers la sortie de la crique, il décrivit un ample virage. Face à l'horizon, il accéléra de nouveau, laissant cette fois le moteur porter l'appareil à pleine vitesse. La crique, abritée par la masse du château d'un côté et de l'autre par une colline boisée, était aussi lisse que du verre. Seule son inexpérience pourrait le désarçonner.

En passant devant la petite plage où il avait lancé l'aquaplane, il chercha Julia des yeux pour lui faire signe, mais ne la trouva pas. Il arriva au goulet de la crique et fit à nouveau demi-tour, essayant cette fois le virage classique en aquaplane : basculer la planche de son poids, la faire tourner à cent quatre-vingts degrés sur à peine plus de sa propre longueur.

Il repartit avec une nouvelle confiance, et c'est alors qu'il vit Julia, qui nageait. Elle leva un bras hors de l'eau en guise de salut.

Harkman se débrouillait bien. Il fit parcourir à son engin l'étroite crique trois fois encore, prenant confiance et retrouvant à chaque tour son ancienne dextérité. Enfin il amena l'aquaplane au niveau de Julia et ralentit, laissant le moteur tourner.

Elle nagea jusqu'à lui. L'eau avait repoussé les cheveux de son visage, qui collaient à sa tête comme la fourrure d'un animal. Quand elle posa les mains sur le bord de la planche, il vit qu'elle était nue.

« Vous êtes aussi pâle que les touristes ! dit-elle en riant et en lui éclaboussant les jambes.

— J'ai travaillé entre les quatre murs d'un bureau toute ma vie, rétorqua-t-il, essayant de garder son équilibre tandis qu'elle secouait la planche.

— Venez nager.

— Non, je veux essayer l'autre planche.

— Je vais vous faire tomber ! »

Il fit rugir le moteur et s'écarta brusquement. À quelque distance, il fit demi-tour et se dirigea droit sur elle, freinant à quelques mètres pour lui envoyer une nappe d'eau. Julia disparut sous la surface et ressortit en crachant de l'eau.

En riant, Harkman accéléra pour s'éloigner de la crique. Cinq

minutes plus tard, alors que Julia nageait toujours, il retourna à la plage et traîna le second aquaplane jusqu'à l'eau. Il ne lui fallut pas plus d'un tour de crique pour découvrir que celui-ci semblait plus lent et plus lourd que le premier.

Julia se tenait debout, l'eau lui arrivait jusqu'à la ceinture. Il revint à son niveau.

« Je vais prendre le premier, dit-il, la regardant du haut de la planche. Combien ? »

Elle lui adressa un sourire aimable, puis fit basculer l'aquaplane des deux mains. Harkman battit l'air de ses bras en tombant à la renverse. Dès qu'il y vit à nouveau clair, il se lança à la poursuite de Julia, essayant de lui faire boire la tasse à grande eau... mais elle esquiva.

« Vous ne voulez pas nager ? dit-il en se redressant, les mains sur les hanches.

— Ça me suffit. Je commençais à avoir froid. J'attends ici. »

Elle ramassa sa blouse et entreprit de s'essuyer avec. Harkman se retourna et plongea, il nagea jusqu'aux eaux plus profondes et plus vertes de la crique, sans pouvoir se débarrasser de l'idée que le bain eût été beaucoup plus intéressant au côté d'une fille nue. Faisant la planche, il s'aperçut que Julia s'était étendue sur le sable à côté de sa blouse ; elle l'attendait. Cinq minutes plus tard il remontait sur la plage et attrapa la blouse que Julia lui lança.

« Tenez... vous pouvez utiliser ça. »

Il s'essuya le visage et le cou avant de s'asseoir à côté d'elle.

« Je crois que je vais laisser le soleil me sécher. »

Il s'étendit sur le dos, conscient de sa proximité, conscient de sa nudité.

« Ce sont de bons aquaplanes », dit-il, tentant de concentrer son esprit sur d'autres sujets.

La nudité était courante dans cette partie du Wessex ; la conduite désinvolte de Julia n'impliquait aucune avance.

« Je crois, dit Julia.

— Qui les dessine ?

— Quelques hommes à l'atelier. »

Il se demanda si elle se rendait compte de la tension qu'il éprouvait. Ils devisaient d'une manière détachée, indifférente, comme réticents à s'affronter à travers des propos plus directs. Ou bien était-il seul à ressentir cette impression ? Elle était étendue sur le dos, appuyée sur les coudes, le regard perdu sur la crique. Harkman essayait de rester discret dans la contemplation admirative de son corps, intégralement couvert d'un hâle doux.

Dans un effort pour se persuader qu'elle partageait son trouble, Harkman se demanda pourquoi Julia traînait sur la plage avec lui. Si

la vente de l'aquaplane seule la motivait, l'affaire pouvait se conclure immédiatement.

Il fouilla les poches de sa veste dans le tas de ses vêtements et en sortit des cigarettes.

« Vous fumez ?

— Non, merci. »

Il se laissa aller en arrière en avalant la fumée. Derrière lui se dressait la masse du Château, qui semblait lancer des feux dans le soleil, et d'où émanait une chaleur antique, une vie intérieure. Était-ce la seule chose qui l'affectait ? Il avait enfin obéi à la pulsion qui l'avait saisi à Londres, et s'était rendu au Château. Pourtant rien ne s'était passé, tout comme maintenant, alors qu'il était couché sous ses remparts en pente douce, rien ne se passait.

— C'était votre ami ? demanda enfin Harkman pour briser un silence qui durait depuis plusieurs minutes. L'homme de l'atelier de peinture ?

— Greg ? Ce n'est personne de spécial.

— Je crois que vous attendiez son retour.

— Non... c'est juste... (Elle s'assit, lui fit face.) Je ne devrais pas être ici avec vous.

— Vous préférez vous rhabiller ?

— Ce n'est pas ça. Si Greg – ou n'importe qui – revenait, il se demanderait pourquoi je suis encore là.

— Eh bien ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Voulez-vous conclure la vente ? dit Harkman. J'ai l'argent sur moi.

— Non. (Elle lui toucha la main.) Non, s'il vous plaît. Restez et parlez-moi. »

Voilà. Cela confirmait l'impression de Harkman. Rien de spécifique, rien qu'il pût mettre en mots. Pas de raisons précises, mais un besoin de rester avec elle, un besoin de parler et de garder un contact quelconque.

« Quand je suis arrivé à Dorchester, dit-il, il y a deux jours, j'ai eu l'impression de vous reconnaître. Vous comprenez ? »

Elle acquiesça.

« Je connaissais votre nom. David Harkman... c'était comme si vous le portiez sur vous en grosses lettres.

— Sérieusement ? sourit-il.

— Non... Mais je le connaissais. Est-ce que nous nous sommes déjà rencontrés auparavant.

— Je ne crois pas. Je ne suis jamais venu dans le Wessex de ma vie.

— Cela fait seulement trois ans que je suis ici. »

Alors elle parla de son passé, tenta d'établir une succession d'événements où leurs vies auraient pu se croiser. Harkman écoutait, mais il savait qu'il n'existait pas de telle coïncidence : elle avait été élevée dans une ferme coopérative près de Hereford, et y avait vécu jusqu'à ces trois dernières années. Elle n'avait jamais été à Londres, n'avait même jamais voyagé plus à l'est que Malvern, où elle allait à l'école.

Harkman pensa à sa propre vie, mais n'en parla pas. Il ressentait le poids de son âge, se rendait compte qu'il devait avoir près de quinze ans de plus qu'elle... et que ces quinze années seraient plus longues à raconter que toute l'histoire de Julia. Et pourtant, si l'on s'en tenait aux événements, il ne s'était pas passé grand-chose : études, carrière, mariage, carrière, divorce, carrière... des bureaux, des secteurs gouvernementaux, des rapports écrits et publiés. Pas grand-chose, pour plus de quarante ans de vie, mais plus qu'il n'avait envie d'en dire.

« Comment cela se fait-il que je vous connaisse, alors ? dit-elle.

— Vous en êtes vraiment persuadée... »

Elle le regardait en face avec une gravité qui démentait la façon dont ses yeux s'étaient dérobés lorsqu'ils parlaient devant la boutique.

« Je suis contente que vous ayez parlé de ça, fit Julia. Je croyais être la seule dans ce cas.

— Je vais le dire carrément : je suis attiré par vous. »

Une grosse mouche bourdonna autour de la tête de Julia, qui l'éloigna de la main. L'insecte entêté se posa alors sur sa jambe et remonta le long de la cuisse d'un mouvement rapide et saccadé. Elle le chassa d'une pichenette.

« Pendant un instant, dit-elle, j'ai pensé que je... C'est difficile à dire. Hier à la boutique. Enfin, j'ai pensé que c'était sexuel. Vous savez, quand on ne peut pas contrôler.

— Vous êtes très séduisante, Julia.

— Mais ce n'est pas ça, n'est-ce pas ? Pas seulement ça.

— Je suis tenté de dire que si. Je voudrais que ce ne soit que cela, parce que ce serait plus simple. Pour moi, il y a ça... mais ce n'est pas tout.

— Je voudrais ma blouse, s'il vous plaît. »

Il la lui passa sans un mot, et la regarda enfiler le vêtement. Elle se leva pour le faire descendre sur les jambes, puis se rassit auprès de lui.

« Vous vous êtes habillée parce que nous parlions de sexe ? dit-il.

— Oui.

— Alors, je crois que nous nous comprenons. »

Il eut soudain envie de la toucher, et tendit le bras pour lui prendre la main, mais elle l'écarta. Il poursuivit :

« J'ai l'impression que d'une certaine manière nous nous possédons l'un l'autre, Julia. Que nous sommes liés l'un à l'autre, et que notre rencontre était inévitable. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je crois.

— J'aimerais une réponse directe.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir vous en donner une. »

D'une chiquenaude, Harkman envoya son mégot rouler dans l'eau avec un sifflement. Il alluma aussitôt une autre cigarette.

« Ça vous blesse que je vous parle comme ça ?

— Non, mais c'est très difficile. Je sais ce que vous voulez dire, parce que je le ressens aussi. Dès que je vous ai vu, je l'ai ressenti.

— Julia, il y a deux ans je travaillais à mon bureau de Londres, quand j'ai soudain éprouvé un besoin terrible de venir vivre et de travailler ici, dans le Wessex. C'est devenu une obsession, je ne pouvais pas cesser d'y penser. En fin de compte, j'ai déposé une demande de transfert à Dorchester. Il a fallu deux ans pour que l'autorisation fasse son chemin, mais j'ai fini par l'avoir. Maintenant je suis ici, et je ne sais toujours pas pourquoi. Là, pendant que je vous parle, j'ai le sentiment que c'était pour vous rencontrer, vous ou quelqu'un comme vous. Mais rationnellement, je sais que c'est absurde. »

Il s'arrêta au souvenir de la pénible attente, à Londres, de voir confirmer sa mutation.

« Continuez.

— C'est à peu près tout. Sauf que maintenant que je vous ai rencontrée, c'est comme si la raison de ma venue n'avait été qu'un prétexte. »

À sa surprise, Julia dit :

« Je crois que je comprends. Quand je suis arrivée à Maiden Castle, tout ce qui s'était produit auparavant m'est apparu comme irréel. »

Harkman la regarda, stupéfait.

« Vous êtes en train d'inventer ça ?

— Pas du tout. Je me souviens de mon père et de ma mère, de la ferme, de l'école... de tout ça... Mais je suis incapable de confirmer la réalité de la chose.

— Vous voyez vos parents ?

— De temps en temps. Je crois que je les ai vus... récemment. Je ne suis pas sûre.

— Et vous ne rentreriez jamais à la ferme ? »

Elle secoua la tête.

« Ce serait impossible.

— Vous savez pourquoi ?

— Parce que j'ai des engagements envers le Château. » Son regard

se perdait dans le lointain. « Non, ce n'est pas vraiment ça. Ma place est ici. Je ne peux pas dire pourquoi.

— Ma place est avec vous, dit Harkman. Je ne sais pas non plus pourquoi. Je ne quitterai jamais le Wessex.

— Que voulez-vous, David ?

— Je vous veux, vous, Julia... et je veux savoir pourquoi. »

Elle le dévisagea :

« Si vous aviez à faire un choix, que décideriez-vous ? »

Et elle détourna les yeux, exactement comme devant la boutique d'aquaplanes.

Harkman se retourna, alerté par un bruit au-dessus d'eux. Greg était apparu au sommet du rempart le plus proche et descendait vers eux. Julia aussi l'avait vu.

« Voulez-vous venir dans ma chambre cette nuit, à Dorchester ? demanda-t-il.

— Non, je ne peux pas. C'est impossible.

— Demain, alors. »

Elle secoua la tête, tournée vers Greg qui avançait.

« Je ne sais pas où c'est », dit-elle néanmoins.

Elle se leva, lissant sa blouse d'une main coupable.

« La Maison d'accueil de la Commission. Chambre 14. »

Greg déboula sur le sable et vint à leur rencontre. Harkman se tourna vers lui.

« Je voudrais celui-ci.

— Deux mille dollars, dit Greg. Sept mille de supplément pour le moteur.

— Greg, ce n'est pas le prix habituel », dit Julia.

Harkman la regarda, conscient du double sens.

« Alors ? »

Julia époussetait le sable de sa blouse, le visage toujours caché.

« Normalement nous demandons six mille pour l'ensemble. »

Greg ne réagit pas.

« Ça paraît un bon prix. »

Harkman se pencha et ramassa sa veste.

« Je le livrerai moi-même, ajouta Julia. Demain soir. »

Harkman compta l'argent dans la main de Greg, tandis que Julia se tenait à l'orée des vagues, laissant dériver son regard vers l'étroit bras de mer.

En milieu d'après-midi, il devint clair que Tom Benedict était très malade. Julia interrompit ses rêveries intriguées sur David Harkman pour faire emmener Tom à l'infirmerie du village du Château. Comme Hannah et Mark, qui tenaient avec elle le stand à Dorchester, attendaient là-bas qu'elle vienne prendre la relève, elle dut trouver le temps d'y envoyer quelqu'un porter le message.

Quand elle retourna à l'infirmerie, Allen avait fini d'examiner Tom. Le vieil homme était couché aussi confortablement que possible dans la salle fraîche aux murs blancs. Il reconnut Julia quand elle entra, mais ne tarda pas à s'endormir.

L'infirmerie du Château, qui ne comptait pas d'installations médicales à proprement parler, fonctionnait entièrement sur la base du bénévolat. La grande cabane basse, qu'on gardait propre et aérée, contenait seize lits, où l'on pouvait soigner les maladies bénignes. Quelques médicaments étaient stockés dans une petite pièce adjacente, mais on envoyait tous les malades sérieux à l'hôpital de Dorchester.

Julia arrêta l'une des femmes qui travaillaient à temps partiel comme infirmière.

« Où se trouve Allen ? Qu'est-ce qu'il fait pour Tom ? »

— Il a dit qu'il lui fallait du repos. Il a été appelé à Dorchester, mais quelqu'un va venir ce soir.

— Ce soir. Ce sera peut-être trop tard. Il a dit ce qui n'allait pas ?

— Non, Julia. Tom est vieux... Ça pourrait être n'importe quoi. »

Exaspérée, Julia retourna au chevet et prit la main parcheminée de Tom dans la sienne. Au froid et à la raideur de ses doigts, elle crut un instant qu'il était mort pendant qu'elle s'était éloignée du lit. Puis elle perçut un lent et faible mouvement de la poitrine. Elle glissa la main de Tom sous la couverture sans cesser de la tenir, s'efforçant de le réchauffer.

Les fenêtres ouvertes laissaient entrer le froid, et bien qu'il n'y eût qu'un vent doux, le soleil semblait ne jamais réchauffer l'infirmerie. Julia écarta les rares cheveux blancs des sourcils du vieillard. Là aussi elle sentait la peau froide et sèche sous ses doigts.

Julia n'aurait su exprimer l'affection qu'elle éprouvait pour Tom, qui dépassait sans doute celle qu'elle ressentait pour ses parents ou

pour Greg lui-même... Et pourtant, le lien qui les unissait n'avait rien à voir ni avec le sang ni avec le sexe. Il s'agissait d'une affinité, d'une compréhension inexprimée.

La communauté du Château comptait environ deux cents personnes, enfants compris, mais peu d'entre eux avaient la moindre influence sur sa vie ou ses pensées. Elle voyait les autres comme de pâles silhouettes sans personnalité, soumis à ceux qui les menaient.

Allen, le docteur, en faisait partie. C'était indubitablement un médecin qualifié, excellent dans le traitement des troubles mineurs, et le diagnostic des maladies, mais il semblait ne jamais agir. Il dirigeait immédiatement tous les malades qu'il ne pouvait traiter avec les médicaments à sa disposition sur l'hôpital de Dorchester. Peut-être n'avait-il pas le choix... Mais la personnalité d'Allen était à l'avenant : négative et incapable d'initiative.

Greg en fournissait un autre exemple. Bien qu'elle couchât avec lui depuis des mois, et qu'il y ait eu au début un certain intérêt de part et d'autre, Julia n'était jamais vraiment parvenue à connaître le jeune homme. Pour elle, il se résumait toujours à l'artisan distant et efficace qui travaillait dans l'atelier d'aquaplanes, ou l'homme sans égards, égoïste et sans amour, qui se servait de son corps. Greg semblait jouir d'une certaine popularité parmi les hommes de la communauté ; quand Julia ne souffrait pas de ses attentions physiques, elle le trouvait divertissant et d'une compagnie agréable. Mais la fadeur de sa personnalité la frustrait. Parfois, quand elle se trouvait seule avec lui, Julia avait envie de lui hurler à la figure, de crier, d'agiter les bras... n'importe quoi pour obtenir la moindre réaction.

Mais il y avait les autres, ici même au Château, à Dorchester et dans la campagne environnante.

Nathan Williams, qui avait joué un grand rôle dans l'organisation et le bon fonctionnement de la communauté, dont il avait, disait-on, connu les débuts. Mary, la potière. Rod, qui travaillait sur le bateau de pêche du Château. Alicia, l'une des enseignantes. Tom Benedict.

Parfois, lorsqu'elle travaillait au stand à Dorchester, Julia devinait dans certains des habitants la même affinité.

Pendant longtemps elle avait cru à un don de clairvoyance incontrôlable. Elle s'était demandé si elle possédait des pouvoirs télépathiques, ou quelque chose de semblable, mais il n'y avait jamais de manifestations d'un autre ordre. Rien qu'une compréhension indicible, une reconnaissance.

Elle avait tenté de ne pas en tenir compte pendant quelque temps ; cela avait progressivement pris moins d'importance, mais la rencontre avec David Harkman lui avait rappelé qu'il s'agissait d'un fait réel et inexplicable de sa vie. Même si, avec David, il s'y ajoutait autre chose, une charge sexuelle, un désir physique, une tension

émotionnelle.

« C'est toi, Julia ? »

Tom parlait très faiblement. Ses yeux restaient clos. Elle lui serra doucement la main sous la couverture.

« Je suis là, Tom. Ne t'inquiète pas. Un docteur va venir de Dorchester.

— Ne lâche pas...»

Elle regarda autour d'elle et trouva l'infirmierie vide. L'été, les villageois tenaient la maladie à distance. Julia aurait été rassurée de voir une infirmière qualifiée... ou Allen.

Par l'une des fenêtres, elle entendait des enfants qui couraient, jouaient et s'appelaient de leurs voix criardes. L'école s'achevait, le soleil se coucherait bientôt.

Bien que les professeurs de l'école fussent toujours satisfaits de son aide, elle n'avait jamais détecté la moindre affinité avec aucun des enfants, même si elle avait de l'affection pour eux. Elle ressentait l'existence des enfants comme une présence grouillante et minuscule : bruyants, remuants, exigeant du temps et de l'énergie. Mais, comme David Harkman l'avait dit à propos de sa carrière, et de la même manière qu'elle voyait son propre passé, les enfants étaient un fait, pas quelque chose qui lui inspirait des sentiments. Quelques semaines plus tôt, Julia avait vu une femme du village et l'enfant qu'elle venait de mettre au monde. On aurait dit un portrait classique de la saine maternité : la mère assise dans son lit d'infirmierie, les cheveux défaits, ses grands yeux las, un cardigan épinglé sur les épaules, le drap tiré sur ses jambes. L'enfant pleurait dans ses bras, rose, humide et tout petit. Rien ne s'était passé de travers, pas de soucis : mère et enfant allaient bien. Julia n'avait jamais connu de crise chez aucun des habitants du village ; on dénombrait quelques épidémies de grippe, et les enfants se passaient la rougeole et les oreillons... Mais elle n'avait jamais vu personne se casser une jambe en tombant, aucune grossesse ayant mal tourné, ni aucune mort violente. Il y avait un cimetière à l'extrémité occidentale de l'enceinte du Château, mais les rares décès se produisaient en toute tranquillité et discrétion.

Dans cet endroit privilégié, sans danger, tout se passait comme si les rudes réalités de la vie étaient remises à plus tard.

Comme pour contredire ses pensées, Tom gémit et tourna la tête, agité.

Pour Tom, c'était autre chose ; Tom reconnaissait l'affinité. Pour elle, il avait toujours occupé le devant de la scène ; un des acteurs principaux, pas un membre du chœur. Cette analogie s'était souvent imposée à Julia, comme si elle pouvait tout expliquer, mais cela ne faisait jamais que renforcer son sentiment.

Avant d'en parler à David Harkman, elle n'avait jamais

directement confié ce sentiment à personne. Ni à Nathan ni à Mary... pas même à Tom. Mais c'était l'homme de la Commission lui-même qui avait abordé le sujet, qui avait défini cette impression.

Nous sommes différents, vous et moi, avait-il dit. Nous sommes différents, parce que nous sommes semblables.

L'infirmière apparut à l'entrée de la salle, tenant un petit enfant par la main. Julia se tourna vers elle tandis qu'elle avançait lentement vers le lit, sans lâcher la main de Tom.

« Le docteur va venir ? demanda-t-elle avec anxiété.

— Je vous l'ai dit, ma petite, il arrive. Ils doivent avoir du travail à Dorchester, avec tous ces étrangers qui débarquent.

— Voulez-vous essayer de le trouver ? Tom va très mal. Je ne sais pas quoi faire. »

La femme passa devant elle et posa la paume de sa main sur le front du vieillard.

« Il n'a pas de fièvre. Il dort, c'est tout.

— Je vous en prie, allez chercher Allen ! Je suis très inquiète.

— Je vais voir où il est. »

L'enfant grimpait sur le bord du lit, puis retombait sur le ventre en riant, sans se soucier de s'appuyer sur les jambes de Tom, qui le faisaient peut-être souffrir. La femme reprit la main de l'enfant, et retourna lentement à la porte. Julia voulait lui répéter de faire vite, consciente de l'état critique de Tom. Sa tête se balançait toujours lentement d'un côté à l'autre, les yeux étaient ouverts, mais aveugles.

« Pensez-vous qu'il lui faudrait à manger ? demanda la femme en se retournant sur le seuil.

— Non. Allez chercher Allen... et s'il vous plaît, pour le bien de Tom, trouvez-le...

Tandis qu'elle parlait, Julia sentit la main de Tom s'éloigner de la sienne. Toujours tournée vers la femme, elle la chercha à tâtons sous la couverture. Elle se retourna vers le lit, craignant le pire... mais rien ne l'avait préparée à ce qu'elle vit.

Le lit était vide.

La couverture trahissait toujours le poids et la forme de son corps, et le drap conservait un peu de la chaleur de sa présence, mais Tom avait disparu.

Le souffle coupé, Julia recula, écartant bruyamment sa chaise.

« Tom ! Pour l'amour de Dieu, Tom ! »

L'infirmière la regardait depuis la porte.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il n'est plus là ! »

Incrédule, Julia rejeta la couverture, comme si le vieillard avait pu se ratatiner sous les draps, tel un enfant jouant à cache-cache. La couverture glissa du rebord métallique du lit, tomba en tas sur le sol.

Le drap-housse portait lui aussi l'empreinte du corps de Tom.

« Que faites-vous là, Julia ? Vous savez qu'il n'y a personne ici... »

Julia se jeta sur le lit, s'agenouilla dessus, se pencha de l'autre côté, dans l'espoir fou de trouver Tom de l'autre côté du lit... Mais le sol était nu.

La femme avait laissé l'enfant à la porte et marchait dans sa direction à grands pas. Arrivée au lit, elle saisit Julia par le bras et l'attira vers elle.

« Eh, alors ! On voit bien que ce n'est pas vous qui faites ces lits... »

— Tom a disparu ! Il était là ! Je lui tenais la main !

— Qu'est-ce que vous racontez ! Il n'y a personne ici. »

Julia aurait voulu crier. Muette de douleur, elle indiqua le lit, preuve évidente de ses dires.

La femme tira la couverture que Julia avait rejetée.

« Ces lits doivent toujours être prêts. Que faites-vous ici ? Vous ne vous sentez pas bien ? »

Les paroles de la femme n'avaient aucun sens. Julia s'écarta du lit et se tint devant elle, essayant encore d'exprimer l'impossibilité de ce qui venait de se produire.

« Tom ! Tom Benedict ! Vous l'avez vu... Il était ici. »

La femme aplatissait de la main le drap du dessus, comme pour effacer la dernière preuve de la présence de Tom. Dans une dernière tentative désespérée, Julia arracha follement l'oreiller, comme si le corps frêle de Tom pouvait être caché dessous. La femme le lui reprit, lui rendit sa forme et le remit en place.

Julia recula et regarda l'infirmière refaire le lit. L'enfant donnait des coups de pied paresseux dans le chambranle de la porte. Le reste de l'infirmerie était nu, vide, silencieux. Ça dépassait l'entendement : Tom ne pouvait pas se volatiliser, disparaître comme cela de la face de la Terre !

Toujours sans comprendre, Julia s'adressa de nouveau à l'infirmière.

« Je vous en prie ! Vous avez vu Tom dans ce lit. Il était mourant ! Vous avez tâté son front. Vous avez dit qu'il n'avait pas de fièvre, et que vous alliez chercher Allen. »

À la mention du docteur, la femme leva les yeux. « Allen ? Il est à Dorchester, je crois. Je ne l'ai pas vu de la journée. » Elle secoua lentement la tête. « Tom... Benedict ? Qui est-ce ? »

La femme borda la couverture sous le matelas, l'égalisa de la main et se redressa.

« Je regrette, Julia. Je ne sais pas de quoi vous parlez. Je vous trouve ici toute seule, en train de mettre le lit sens dessus dessous. Que voulez-vous que je pense ? Est-ce que vous dites que quelqu'un est malade ? »

Julia reprit son souffle, prête à recommencer son histoire à zéro, mais elle saisit tout à coup que la femme n'avait sincèrement aucune idée de ce dont elle parlait. L'atmosphère aseptisée et vacante de l'infirmerie confirmait qu'il y avait des semaines que personne n'avait été malade dans la communauté. « Excusez-moi... Je ne sais pas ce qui m'a pris. » Elle sortit de la salle à pas mesurés, passa devant l'enfant, et se retrouva dehors, sous le soleil. Les écoliers jouaient toujours, se lançant une balle de l'un à l'autre. L'un des enfants, en pleurs, sortit du groupe en courant. Deux autres suivirent, puis retournèrent jouer. Au loin, Julia pouvait voir les gens qui travaillaient aux champs.

Devant le bâtiment, elle attendit la sortie de la femme. Celle-ci ferma la porte, regarda Julia avec curiosité, puis s'en fut vers le village. Julia resta près de l'infirmerie, toujours incapable de comprendre ce qui était arrivé. Elle répugnait à quitter ce lieu, comme si le fait de rester pouvait ramener Tom... son vieux sourire chafouin quand il confessait un canular.

Peu après, elle contourna le bâtiment pour voir si Tom aurait pu sortir sans qu'elle le remarque. Les deux portes étaient fermées à clé.

Le soir, elle parla à Nathan Williams.

« Tu as vu Tom ?

— Tom ? Tom qui ?

— Benedict. Tom Benedict.

— Jamais entendu parler. »

Personne ne semblait le connaître. Plus tard encore, elle retrouva Allen.

« Tu as soigné Tom aujourd'hui ?

— J'étais à Dorchester, Julia. Il est malade ? Qui est-ce ?

— Tom...»

Alors elle se rendit compte qu'elle ne se souvenait pas de son nom de famille. Elle essaya d'y penser tout en dînant avec un groupe de personnes... mais à la fin du repas, elle n'arrivait pas même à se rappeler le prénom.

Elle ressentait une grande perte, une tristesse envahissante, et la conscience que quelqu'un dont elle avait été très proche n'était plus là.

Quelqu'un était mort ce jour-là, ou avait quitté la communauté. Elle ne savait pas très bien. Et elle ignorait de qui il s'agissait. C'était très vague. S'agissait-il d'un homme ou d'une femme ?

Lorsqu'elle s'étendit auprès de Greg, ce soir-là, le sentiment avait laissé place à une tristesse générale, qui ne s'attachait pas à un événement ou à une personne en particulier.

Elle dormit bien, et quand, au matin, elle fut réveillée par les caresses insistantes de Greg, elle ne se souvint pas de ce qui s'était passé la veille au soir. Sa tristesse l'avait quittée, et tandis que Greg la pénétrait, elle pensait à David Harkman, anticipait la visite qu'elle lui

rendrait le soir même. Greg, pour une fois, ne la laissa pas insatisfaite.

Avant qu'il ne parte pour l'atelier, Julia informa Greg qu'elle passerait la journée au stand à Dorchester, puis qu'elle reviendrait en fin d'après-midi chercher l'aquaplane pour David Harkman.

« Pourquoi ne pas le prendre maintenant ? »

— Le bateau sera déjà plein. De toute façon, il faut que je revienne au Château cet après-midi. Je peux retourner à Dorchester spécialement pour ça. »

Greg lui jeta un regard soupçonneux ; Julia pensa un instant qu'il allait dire qu'il livrerait lui-même l'aquaplane. Elle s'y était préparée : bien qu'elle fût résolue, au sujet de David Harkman, il lui restait un doute quant aux conséquences. Que quelqu'un d'autre prit la décision à sa place l'aurait soulagée. Mais Greg demeura muet, et partit bientôt pour l'atelier.

Une fois seule, Julia fit une toilette hâtive avant d'aller trouver Hannah et Mark. Ce dernier était déjà parti à pied. Hannah quant à elle préparait l'embarcation sur laquelle les marchandises du Château étaient acheminées en ville. Il s'agissait d'un petit canot auquel on avait fixé un vieux moteur à fuel. C'était le seul bateau à moteur – en fait, l'unique véhicule motorisé – que possédait le Château. La nuit, il était échoué sur un banc de sable sous les remparts nord-est du Château.

« J'aurais besoin du canot ce soir, Hannah. Je reviendrai au Château dans l'après-midi. Mark et toi, vous pouvez rentrer à pied ? »

Hannah, une femme tranquille entre deux âges, approuva de la tête.

« J'irai à pied ce matin, continua Julia. J'ai plusieurs choses à faire ici d'abord. »

Hannah acquiesça de nouveau, les yeux dans le vague. Les deux femmes n'avaient jamais vraiment lié connaissance, car Julia l'avait toujours trouvée d'un abord difficile. Parfois deux ou trois jours pouvaient s'écouler au stand sans qu'elles s'adressent la parole, ce qui ne semblait pas les gêner.

Julia aida Hannah à pousser le bateau hors des hauts-fonds avant que cette dernière ne démarre le moteur.

De la plage, elle regarda la petite embarcation crachotante s'éloigner, puis elle rentra en longeant les remparts du nord. Elle ôta

sa blouse, dont le bas s'était mouillé lorsqu'elle était entrée dans l'eau, et la laissa sécher au soleil quelques minutes.

La chaleur du soleil sur son corps lui rappela la veille, quand, allongée sur le sable de la crique, elle avait observé David Harkman nager, ressentant les prémices de l'excitation sexuelle qui depuis ne l'avait pas quittée. La perspective de la soirée la ramena à ses seize ans, à leurs mystères, leurs dangereuses promesses, lorsque les jeunes gens de la ferme coopérative avaient commencé à la regarder avec un intérêt nouveau, et qu'elle avait entrepris d'en savoir plus long sur la nature de cet intérêt.

Ces premières expériences semblaient maintenant lointaines et irréelles ; peut-être les longs mois de monotonie sexuelle avec Greg les avaient-ils rétrospectivement amoindries, ou bien leur valeur émotionnelle, en réalité, avait-elle tenu à leur seule nouveauté.

Julia songea de nouveau à David Harkman, à cet indicible magnétisme qui les attirait l'un vers l'autre. L'excitation ainsi qu'une émotion envahissante lui serrèrent la gorge, lui nouèrent l'estomac.

Après quelques minutes à remâcher ces agréables pensées, Julia se leva et passa les doigts sur le bas de sa blouse, toujours humide. Elle se rhabilla néanmoins car elle avait envie de marcher. Elle fit halte un instant au sommet du premier rempart pour contempler la baie d'azur. La marée haute touchait à sa fin ; des douzaines d'embarcations de plaisance voguaient sur les eaux calmes. Une légère brunie masquait les collines entourant Glandford Passage. Parfois, Julia envoyait les riches touristes qui pouvaient acheter cet endroit magnifique et en jouir, à l'abri des soucis quotidiens et prosaïques de la population. Personne, dans cette partie du Wessex, ne connaissait vraiment la pauvreté, mais un monde s'étendait entre les villas, les appartements, les hôtels dédiés aux visiteurs et les conditions locales de logement. Les mois d'hiver étaient durs pour tous dans le Wessex. Furieux à cette époque de l'année, le mascaret rappelait en déferlant dans le Passage les forces élémentaires qui avaient modelé la région. Il n'avait alors plus rien d'une attraction touristique pour riches oisifs.

Une part substantielle des revenus de Maiden Castle provenait de la vente d'équipement en vue de cette attraction. Julia y voyait une double ironie : la première était implicite – la communauté du Château n'aurait pas pu survivre sans la vente de ses aquaplanes – et la seconde tenait à ce que ce commerce lui avait amené David Harkman, qu'elle ne rangeait ni parmi les riches ni parmi les oisifs.

Elle fit demi-tour et s'enfonça dans les terres en suivant la ligne de faite du premier rempart. Un peu plus loin elle descendit la pente et emprunta un chemin qui serpentait dans les prés entre le Château et Dorchester, sans mener à un endroit précis, mais en s'écartant de la mer. Il y avait, le long de ce chemin, un de ses coins préférés, un creux

tranquille, un sanctuaire secret.

La mer, aussi calme et plate fût-elle, imprégnait toujours l'air de la côte ; une fois dans les terres, Julia sentait sa présence glisser au loin derrière elle, et l'air semblait plus chaud, plus tranquille, chargé de davantage de poussière et de vie. Les insectes bourdonnaient, l'herbe bruissait, les plantes poussaient, vertes et humides. Sous ses pieds le sol était plus doux, plus brun. Julia avançait lentement, avec un sentiment de liberté, d'insouciance.

Elle arriva enfin au lieu qu'elle cherchait : un monticule couvert de fougère à quelque distance du Château, dont une partie restait cependant visible depuis l'un des versants, à travers un trou dans le feuillage des arbres autour du petit hameau de Clandon. Julia gravit la pente, se frayant un chemin à travers la fougère sauvage qui lui arrivait par endroits à hauteur d'épaule. Toutes sortes de petits animaux et insectes peuplaient le sol couvert de mousse. Sur le versant oppose, le sol plus pierreux et la fougère moins dense ouvraient une brèche naturelle dans la végétation.

Julia s'assit, les bras autour des genoux, les yeux tournés vers le sud. Comme les gens du Château ne venaient jamais par ici, elle avait la certitude d'y être seule.

Elle resta à rêver pendant une heure, jouissant de la chaleur et de la solitude. Puis elle traversa la fougère en sens inverse ; elle voulait prendre le plus de temps possible avant d'arriver à Dorchester, puis passer le reste de la journée au stand avant de ramener le bateau au Château.

Un éclair aveuglant frappa son visage à l'improviste ; elle cligna les yeux et se retourna, à la recherche de la source de lumière. C'était venu de sa droite, à travers la fougère.

Elle fit un pas de côté pour tenter d'y voir clair dans la végétation touffue. Il n'y avait rien, aucun mouvement, aucun signe. Elle avança vers la droite pour en avoir le cœur net. En écartant une grosse touffe de fougère, elle vit un éclat de lumière blanche qui se déplaçait rapidement vers elle, zigzaguant à travers les fourrés et les feuilles. Il trouva bientôt son visage, et le reflet du soleil l'éblouit de nouveau. Se penchant sur le côté, elle découvrit aussitôt la source de la lumière : un jeune homme accroupi dans les fougères à une vingtaine de mètres d'elle, un morceau de verre à la main.

Il se dressa dès qu'il se vit repéré.

« Que faites-vous ? appela-t-elle, la main levée pour se protéger d'une éventuelle récidive.

— Je te regarde, très chère. »

Un accent et un ton de la région, mais qui résonnaient comme une mauvaise imitation, éveillant le doute chez Julia. Il marchait vers elle, repoussant la fougère des deux mains. Elle le trouva beau, avec ses

cheveux sombres, sa démarche et son physique pleins d'allant ; pourtant, il arborait un sourire quelque peu inquiétant. Elle pressentit le danger, avant de se rendre compte qu'il portait une blouse semblable à la sienne, ce qui voulait dire qu'il venait du Château. Mais elle ne le reconnut pas.

« Qui êtes-vous ? »

— T'occupe, dit-il, toujours avec un fond du vieil accent du Wessex. Je sais que toi, tu es Julia. Pas vrai ? »

Elle hochait la tête malgré elle.

« Vous êtes du Château ? »

— Si on veut.

— Je ne vous ai jamais vu.

— Je viens d'arriver, comme qui dirait. »

Il se tenait maintenant devant elle, nullement menaçant. Au contraire, la vue de Julia semblait l'amuser. Il tenait un miroir de la main droite, un petit disque argenté de verre poli, très ordinaire. Il le manipulait devant elle, le faisait tourner sur lui-même à hauteur d'épaule. Julia distinguait des reflets tourbillonnants des fougères, du ciel, d'elle-même.

« Que voulez-vous ? »

— Tu sais sûrement ce que je veux, très chère. »

Le ton ne suggérait encore aucune menace ; il semblait seulement surpris de son ignorance.

« Je retourne au Château, dit-elle en tentant de passer devant lui.

— Moi aussi. Nous allons marcher ensemble. »

En parlant, il s'écarta et le soleil brilla sur le visage de Julia. Une fois encore le miroir avait attrapé le soleil, dont il lui renvoyait la lumière dans les yeux.

Elle tourna la tête.

« Arrêtez ça, s'il vous plaît.

— Regarde dedans, Julia. »

Il le brandit à hauteur de ses yeux. Elle essaya d'abord de ne pas regarder car elle ne voulait pas à nouveau se laisser étourdir, mais cette fois il le tenait de telle manière qu'elle pouvait y voir sa propre image. Sa main tenait ferme le miroir, mais légèrement incliné, lui laissant voir un reflet de son menton et de son cou. Automatiquement, elle se baissa un peu pour pouvoir mieux s'observer.

« Ne bouge pas, Julia. »

Elle entendit à peine, car contempler ses propres yeux revenait à scruter l'intérieur d'une profonde caverne. Le phénomène l'effrayait et la fascinait : plus son regard s'attardait, plus celui de son reflet s'approfondissait.

Elle recula involontairement et cligna les yeux.

« Tu t'es vue, Julia ? »

— S'il vous plaît... Je ne comprends pas. Qu'est-ce que vous faites ? »

Il tenait toujours le miroir braqué sur elle, mais elle s'en était écartée de manière à ne plus subir l'effet pétrifiant de son propre regard. Alors, elle capta un second reflet dans le miroir. Il y avait quelqu'un derrière...

Elle se retourna, affolée. Un autre homme s'était approché derrière elle à pas de loup dans les fougères. Lui aussi tenait un miroir et tentait de forcer Julia à contempler son propre reflet.

Une conscience trouble, un souvenir éloigné...

« Non ! dit-elle. Je vous en prie ! »

Le premier homme faisait encore virevolter son miroir, captant le soleil, envoyait les rayons brillants papillonner autour de sa tête, zébrer son visage.

Elle ferma les yeux, s'efforçant d'éviter la lumière, de chasser la terreur qui s'était emparée d'elle.

« Julia, regarde le miroir », insista le deuxième homme.

Il était à côté du premier maintenant, et tous deux lui mettaient leur miroir sous le nez. Elle avait beau reculer, trébuchant dans les fougères, ils se retrouvaient toujours devant elle, et bientôt il deviendrait inévitable qu'elle...

Son regard s'accrocha à celui de son reflet. La même peur et la même fascination l'habitaient, l'attirant, la maintenant dans les limbes de l'illusoire monde du reflet. Elle devint bidimensionnelle, s'étala sur le plan entre le verre et le tain. Elle sentit une dernière et terrible impulsion qui la poussait à fuir, à se cacher, mais il était trop tard, le miroir l'avait attrapée.

Plus tard, elle se vit en train de parcourir en sens inverse le chemin qu'elle avait suivi, un homme devant elle, l'autre derrière. Sa transe excluait toute conscience du monde extérieur, sinon la vue du dos de l'homme qui la précédait, le bruit des pas de l'autre, derrière elle.

Ils arrivèrent à Maiden Castle, dont elle escalada les remparts avec eux. Ils passèrent la première éminence de terre, puis la seconde, puis continuèrent dans l'espace situé entre la seconde et la troisième.

Quelques personnes s'y trouvaient, mais Julia ne leur prêta aucune attention, et on ne le remarqua pas.

Ils arrivèrent enfin au pied d'un édifice bas, en béton, dans le fossé. Ils passèrent l'ouverture qui perçait son flanc. Là il n'y avait rien d'autre que des blocs de pierre recouvrant le sol, des fissures dans les murs et le plafond laissant entrer le jour. Au fond, des marches descendaient ; le premier homme s'y engagea. Ils marchaient avec prudence sur les petits tas de débris de plâtre et de béton. L'air glacial sentait la terre. Au bas de l'escalier rendu sombre par le

dysfonctionnement de l'unique ampoule électrique fixée au mur, un long corridor – celui-ci bien éclairé – s'engageait devant eux et conduisait sous le village de Maiden Castle. Julia vit que des papiers sales et du verre brisé jonchaient le sol au milieu des flaques d'eau. Des miroirs circulaires, qui semblaient avoir été jetés là, lançaient des reflets sur son passage.

« Par ici, Julia. »

Ils entrèrent dans un long hall glacial et obscur où brillait une seule ampoule électrique, jetant une flaque de lumière au centre de la pièce. Julia se sentait engourdie, apeurée et compromise par le sentiment d'obéir contre sa volonté aux deux hommes. La chaleur du soleil, le vent, la vaste étendue de la baie, les gens dans sa vie... ils étaient déjà loin derrière elle, presque oubliés.

Une rangée de casiers de métal peints d'un gris sans éclat, à peine visible dans la pénombre, occupait toute la longueur du mur. Le deuxième homme les passa en revue jusqu'à trouver celui qu'il cherchait. Il posa les mains sur une poignée argentée et tira, faisant apparaître un long tiroir peu profond.

Julia se dirigea vers lui sans qu'on lui en donne l'ordre.

Le plus jeune, le brun à l'accent du Wessex, se plaça derrière elle.

« N'aie pas peur, Julia. »

Elle sentit en lui l'affinité, le sentiment de reconnaissance.

« Que dois-je faire ? »

— Déshabille-toi. Allonge-toi dans le tiroir. »

Parier avait atténué son état de transe. Elle détourna les yeux alors que la conscience de son identité lui revenait peu à peu. « Non », dit-elle, mais d'une voix incertaine et tremblante. Les yeux fixés sur elle, l'homme éleva son miroir à nouveau, mais Julia se détourna pour ne pas voir son propre visage. Elle sentit le coin froid du tiroir de métal contre sa hanche.

« Déshabille-toi, Julia. »

— Non.

— Je vais la tenir, Steve. Vas-y. »

Avant de pouvoir réagir, Julia était repoussée contre le tiroir, où le deuxième homme l'agrippa par-derrière et lui enserra les épaules d'un bras. L'autre attrapa et défit les lacets qui retenaient la blouse. Elle était encore en partie sous l'influence du miroir, et ses protestations résonnèrent faiblement ; en quelques secondes, elle se retrouva nue.

« Voilà. »

Ils la firent pivoter et la contraignirent à s'allonger. Elle résista encore en sentant le métal froid contre son corps... mais ils étaient trop forts, trop déterminés. Dans un accès de conscience, elle se rendit compte que leurs mains la tiraient par les bras et les jambes. Ils

appliquèrent de force sa tête contre un support moulé.

Une piqûre aiguë dans la nuque lui paralysa d'un coup tous les membres.

Les hommes la lâchèrent et poussèrent ensemble le tiroir.

Julia glissa à la renverse, dans l'obscurité.

Alors que le tiroir se fermait, une lumière vive s'alluma. Julia repéra un miroir rond, d'environ cinquante centimètres de diamètre, au plafond du petit compartiment, juste au-dessus d'elle. Elle s'y vit, nue, couchée sur le dos. Un instant, désorientée, elle se crut debout devant le miroir, en train de se regarder... mais alors elle se plongea dans le reflet de ses propres yeux et s'abandonna au miroir.

La lumière à l'intérieur de la cabine sembla devenir plus vive avant de diminuer rapidement de nouveau.

Le retour de Julia fut instantané. Quand les lumières à l'intérieur de la cabine se furent éteintes, une sonnerie retentit et Julia sentit le tiroir s'ouvrir à nouveau, mû par sa propre volonté. L'instant d'après, un courant d'air froid soufflait sur elle. Une voix forte de femme : « Docteur Trowbridge ! C'est Mlle Stretton.

— Les sédatifs, infirmière, s'il vous plaît. » Avant même d'ouvrir les yeux, Julia sentit quelque chose d'humide et froid au creux de son coude, où une seringue vint se planter. Elle entrouvrit faiblement les paupières et, dans la brume, aperçut le visage du Dr Trowbridge.

« N'essayez pas de parler, Julia. Tout va bien. Vous êtes en sécurité. »

Une infirmière la souleva du tiroir et lui badigeonna le cou et les épaules d'un liquide piquant qui sentait l'iode. Peu après, on la transféra sur un brancard et on la borda sous quelques couvertures.

Elle fut emmenée le long d'un couloir bordé de rampes fluorescentes qui glissaient dans son champ de vision comme des meurtrières ouvrant sur un monde plus clair ; un instant, elle crut qu'elle s'élevait, comme dans un ascenseur, mais ce n'était que l'allure régulière du brancard qui donnait cette impression. Sa perception se troublait facilement ; elle ferma les yeux quelques instants et put tout de suite imaginer que le chariot était poussé dans l'autre direction, tout comme elle l'avait parfois fait, enfant, lors des voyages en train, au passage des tunnels. Quand elle ouvrit les yeux et observa le plafond qui glissait au-dessus d'elle, l'effet d'une secousse pour revenir à la réalité se reproduisit. Elle était sur le point d'essayer une nouvelle fois lorsque le brancard s'arrêta. Des portes de métal s'ouvrirent sur la cabine d'un véritable ascenseur dans lequel on la poussa ; il s'éleva en cahotant, son moteur ronflant loin au-dessous, mais elle ne voyait pas les murs de la cage, aussi n'essaya-t-elle pas de mettre de nouveau sa perception à l'épreuve.

Une fois en haut, on la fit rouler à l'air libre, et elle sentit un vent froid et une giclée de pluie sur ses joues. Les deux brancardiers hissèrent leur fardeau à l'arrière d'un Land-Rover qui les attendait. L'intérieur propre et chaud résonnait du tambourinement de la pluie sur le toit. Les portes fermées, le véhicule démarra. À travers une vitre au-dessus d'elle, Julia pouvait voir s'éloigner l'angle de l'un des

remparts de Maiden Gistle. Le conducteur roulait lentement, empruntant l'itinéraire le moins accidenté.

Une fille assise à côté d'elle à l'arrière du Land-Rover lui souriait.

« Bienvenue à la maison.

— Mar... Marilyn. »

Entre l'effet de la drogue et les couvertures qui pesaient sur son menton, parler lui était difficile.

« Ne parle pas, Julia. Nous allons à Bincombe House. »

Alors elle se souvint. Son premier vrai souvenir. Bincombe. La vieille maison de campagne à disposition de l'équipe du projet Wessex. Le caractère familial du souvenir lui mit les larmes aux yeux. Marilyn étendit le bras et lui tapota la main.

Le Land-Rover fit une dernière embardée en arrivant au parking et accéléra doucement sur le gravier crissant. Julia aurait voulu pouvoir s'asseoir et regarder au-dehors. Au-dessus d'elle, la pluie tombait en rafales obliques sur la vitre. Quand le Land-Rover arriva sur une route pavée, la carcasse métallique du véhicule se mit à vrombir, à vibrer à l'unisson avec les pneus. Elle avait l'impression de se trouver toujours dans le Wessex. Les derniers événements s'étaient produits seulement quelques minutes plus tôt : les deux hommes effrayants avec leur miroir, qui l'avaient arrachée à sa vie et à ses projets. Elle les reconnaissait maintenant : il s'agissait d'Andy et Steve, tous deux surnommés les récupérateurs, ceux qui entraient dans la projection pour ramener les participants à la réalité... Mais, à l'intérieur de la projection, la brutalité de la chose s'apparentait toujours à une intrusion. Marilyn, assise à côté d'elle, lui tenait toujours la main, mais elle se raidissait à chaque cahot du véhicule.

« Ce ne sera pas long, dit-elle. On est presque arrivés. »

La durée du trajet importait peu pour Julia. Revenir était toujours un soulagement, cette sensation instinctive d'apaisement que procure l'arrivée chez soi après une longue promenade nocturne. Elle savait qu'elle était rentrée, qu'elle avait réintégré son identité. Elle revenait du Wessex pour la cinquième fois, qui ne différait pas des précédentes. Elle rassembla ses souvenirs, comme s'ils étaient de vieux amis oubliés.

Julia entendit les roues traverser des flaques profondes en projetant des éclaboussures quand le Land-Rover ralentit et tourna. Un instant plus tard, le conducteur arrêta le véhicule, coupa le moteur et ouvrit sa portière. Puis des bottes crissèrent sur le sol et les grands panneaux à l'arrière pivotèrent. Le chauffeur appela et un second homme apparut, sans doute de l'intérieur de la maison. Au-dehors, le vent et la pluie lui cinglèrent à nouveau le visage et soulevèrent un instant les couvertures, laissant un courant d'air froid passer sur elle. On la hissa sur un second brancard, qu'on poussa le long d'un couloir

au revêtement caoutchouteux. Une odeur agréable flottait dans la maison : de la nourriture, des gens, de la peinture. Julia entendit une sonnerie de téléphone et une radio assourdie par une porte fermée. Deux filles vêtues d'habits ordinaires, jeans et pulls en laine, lui sourirent en croisant le convoi.

Julia sortit de sous la couverture ses bras, qu'elle avait croisés sur sa poitrine, les leva et les tint au-dessus de sa tête, comme pour s'étirer après un long sommeil, prenant plaisir à se servir à nouveau de ses muscles. Mais elle les laissa immédiatement retomber sous l'effet de la faiblesse, de la raideur et de l'épuisement.

Ils l'amènèrent dans sa chambre – le lit familial, la grande fenêtre donnant sur le jardin – et laissèrent le brancard à côté du lit.

Marilyn, qui les avait suivis, se tint près d'elle.

« Je vais prévenir le Dr Eliot de ton arrivée », dit-elle.

Julia acquiesça avec lassitude. On la transféra du brancard au lit avant de tirer les draps sur elle. Marilyn et les deux infirmiers sortirent. Julia poussa un soupir de ravissement en s'installant contre le doux oreiller et ferma les yeux. Si le Dr Eliot vint la voir, elle n'en sut rien, car au bout de quelques secondes elle tomba dans un profond sommeil naturel.

Elle s'éveilla à la lumière du jour et au contact de ses propres cheveux, qui lui couvraient le visage. Elle repoussa instinctivement quelques mèches sur le côté. Aussitôt une infirmière, qui attendait dans un fauteuil de l'autre côté de la pièce, s'approcha du lit et se pencha sur elle.

« Vous êtes réveillée, mademoiselle Stretton ? dit-elle doucement.

— Mmm. »

Les yeux toujours clos, Julia s'étira et ramena le drap sur ses épaules.

« Voulez-vous une tasse de thé ?

— Mmm. »

Elle se trouvait toujours entre la conscience et les rêves. Elle entendit l'infirmière parler au téléphone, le déclic de l'appareil qu'on raccroche. Elle voulait dormir pour toujours.

« Le docteur viendra quand vous aurez bu votre thé. »

On n'allait pas lui permettre de repartir à la dérive.

« Le petit déjeuner », dit-elle en se débattant avec l'oreiller. Elle regarda l'infirmière de ses yeux embrumés. « Je peux prendre mon petit déjeuner ?

— Qu'aimeriez-vous ?

— Quelque chose de chaud. Du bacon... beaucoup de bacon. Des œufs. Et je voudrais du café, pas du thé.

— Il ne faut pas exagérer, dit l'infirmière.

— Je ne suis pas malade, j'ai faim. Je n'ai pas mangé depuis...

Combien de temps ça a duré cette fois ?

— Trois semaines.

— Ça correspond à ma faim. »

Seulement trois semaines ! Ils l'avaient ramenée si vite ! Jusquelà, ses périodes dans la projection n'avaient jamais duré moins de deux mois ; d'habitude, c'était même beaucoup plus long. Il y avait toujours tant de chose à accomplir... On aurait dû la laisser tranquille. David Harkman. Elle se souvint alors que sa récupération l'avait empêchée de le voir le soir même, et bien que son intelligence eût repris le contrôle, elle connut à nouveau les sensations de curiosité et d'excitation qui avaient tant distrait son double.

Mais il s'y ajoutait maintenant un sentiment de frustration. L'infirmière, tout en désapprouvant avec ostentation la demande de petit déjeuner de Julia, passait la commande par téléphone.

Julia s'assit dans le lit et installa l'oreiller dans son dos. De nombreuses affaires à elle recouvraient la table de chevet, dont sa brosse à cheveux. On ne pouvait laver les cheveux des participants en projection, c'est pourquoi les siens étaient toujours gras et emmêlés après la récupération. Elle les brossa, les entendit crépiter. La peau de son crâne en fut comme régénérée. Trouvant un miroir et un peigne, elle se refit une beauté.

Elle se dévisagea calmement dans le miroir rond. Son regard était droit, assuré, sa langue blanche et sèche. Un bain ferait le plus grand bien à ses pores obstrués.

C'était bon d'être à nouveau réelle !

Quand elle eut achevé son petit déjeuner, le Dr Trowbridge lui rendit visite. Il procéda à un bref examen, puis lui demanda de se lever et de faire quelques pas.

« Un peu raide ?

— Un tout petit peu. Rien d'anormal.

— La colonne vertébrale vous fait mal ?

— Un peu. Je ne voudrais pas avoir à porter quelque chose de lourd. »

Il hocha la tête.

« Je vous prescris un massage si vous voulez, mais ne faites pas trop d'efforts pendant un jour ou deux. De l'exercice léger et de l'air frais vous feraient le plus grand bien. »

Julia trouvait toujours les contrôles médicaux excessivement méticuleux, mais, du point de vue des participants, les choses s'étaient améliorées depuis les premiers temps. À son premier retour elle avait dû subir plusieurs jours de tests et de rayons X.

Après le départ de Trowbridge, Julia prit son bain avec plaisir dans la salle attenante à sa chambre. Bien que le point endolori de sa nuque fût sensible à l'eau chaude, elle barbotait longtemps, avec

volupté, puis se sécha les cheveux et enfila une de ses robes préférées. Curieuse du temps, elle regarda au-dehors. Il ne pleuvait pas, mais le vent était fort. Elle s'interrogea paresseusement sur la date. L'infirmière avait dit qu'elle n'était restée absente que trois semaines, on devait donc approcher de la mi-août.

« Vous avez encore besoin de moi, mademoiselle Stretton ? »

C'était l'infirmière qui passait la tête par la porte.

« Je ne crois pas. Le Dr Trowbridge m'a examinée.

— Vous voulez que je demande un massage pour vous ?

— Pas pour l'instant. Peut-être ce soir. Au fait, quelle heure est-il ?

— À peu près dix heures un quart. »

Quand l'infirmière fut partie, Julia trouva sa montre, la mit à l'heure et la secoua pour la remonter. Elle se sentait toujours désorientée après un retour. Elle avait dû arriver l'après-midi de la veille. Combien de temps avait-elle dormi ? Seize heures ? Peu importait, elle se sentait tout à fait reposée.

Un peu plus tard, alors que Julia se maquillait à sa table de toilette, Marilyn vint la trouver.

« Tu te sens mieux, Julia ?

— Oui, très bien.

— Tu avais vraiment l'air malade, hier. C'était la première fois que je te voyais sortir de la morgue.

— J'étais juste très fatiguée. Et droguée. »

Julia avait déjà vu des participants immédiatement après leur retour ; elle avait assez d'amour-propre pour espérer qu'aucun de ses proches ne la verrait jamais dans cet état. Jetant un coup d'œil au miroir sur la table, elle estima que le dommage avait été réparé.

« Il y a une réunion ce matin à onze heures, continua Marilyn. Ils veulent que tu sois là.

— Oui, bien sûr. Dis-moi, Marilyn, sais-tu pourquoi on m'a ramenée si vite ? L'infirmière dit que ça ne faisait que trois semaines.

— Le Dr Eliot ne t'a rien dit ?

— Je ne l'ai pas vu. C'est le Dr Trowbridge qui est venu.

— C'est à cause de Tom Benedict », dit Marilyn après une pause.

Julia fronça les sourcils sans comprendre. Puis elle se souvint ; elle n'avait pas pensé à Tom depuis...

« Qu'est-il arrivé à Tom ?

— Il est mort, Julia. Dans le projecteur. Il a eu une attaque, dont on ne s'est aperçu que trop tard. »

Julia la dévisagea, pétrifiée par le choc. Les doubles souvenirs créés par le projecteur la plongeaient toujours dans la confusion et la perplexité après chaque retour, car deux réalités se chevauchaient alors... Mais cette fois, c'était comme si elle avait dû subir l'expérience

deux fois. Elle se rappela Tom couché dans l'infirmerie du Château, lui tenant la main, et elle se rappela l'avoir oublié après. Puis l'identité de Tom avait glissé hors de portée de sa mémoire aussi sûrement que sa main lui avait échappé.

Enfin le retour à la vie réelle, et l'oubli, jusqu'à ce moment.

« Mais, Marilyn... Non, je ne savais pas.

— Il va y avoir une enquête. Tu devras peut-être y aller.

— Je n'avais pas compris. Marilyn, j'étais là ! J'étais avec lui quand il est mort !

— En Wessex ?

— C'est la chose la plus étrange... »

Tout lui revenait, à présent.

« Je lui tenais la main, il était malade. Le docteur était absent, on ne lui donnait pas le moindre soin. Et puis il a disparu. Il a cessé d'exister. Et personne ne se souvenait de lui ! »

Elle sentit des larmes lui mouiller les yeux, se détourna et prit un Kleenex.

« Tom et toi étiez proches, n'est-ce pas ? dit Marilyn.

— Un ami de mon père. C'est grâce à Tom que j'ai obtenu ce travail. Sans lui, je ne serais pas ici. (Elle se moucha puis fourra le carré de papier roulé en boule dans la manche de sa robe.) Bien sûr, tout s'explique maintenant. Je ne pouvais pas comprendre quand il a disparu ! Mais ça a dû correspondre au moment de sa mort. Il a simplement arrêté de se projeter. »

Bien que ce fait lui restât inconnu en Wessex, les parallèles qu'établissaient ses sentiments profonds l'intriguaient chaque fois qu'elle revenait. Tom Benedict avait toujours presque fait partie de sa famille : dans l'un de ses tout premiers souvenirs, elle s'asseyait sur ses genoux à quatre ans, et essayait d'attraper les bulles de savon qu'il soufflait. Son père et lui se connaissaient depuis des années, et Tom, qui ne s'était jamais marié malgré l'insistance de ses amis les plus proches, passait souvent ses vacances avec la famille. En grandissant, Julia s'était fait à son tour des amis, avait quitté la maison, et avait moins vu Tom, mais celui-ci, tel un bon oncle, l'avait toujours suivie de loin. Quatre ans plus tôt, alors qu'elle se remettait difficilement de sa rupture avec Paul Mason – il lui avait fallu deux ans –, Tom l'avait recommandée pour un emploi à la Fondation Wessex. Il faisait partie des administrateurs du fonds qui finançait l'opération ; grâce à son influence sur les autres responsables, elle avait été engagée après un entretien de pure forme. Elle éprouvait le sentiment d'avoir fait son chemin depuis : elle avait travaillé aussi dur et apporté autant que n'importe qui. Mais Tom et elle étaient restés proches. Une fois dans le projecteur, en Wessex, rien d'étonnant à ce qu'ils se soient bien entendus. Elle n'avait vu Tom qu'une fois depuis le début – du moins

ici, dans le monde réel – et ils avaient pris plaisir à échanger leurs souvenirs du futur.

Dans la projection, comme dans sa propre vie, Tom avait été avisé, gai, chaleureux. Mourir seul dans le projecteur avait quelque chose d'impitoyable ; mais au moins sa conscience s'était-elle trouvée en Wessex, où elle avait été auprès de lui.

Julia se rendit compte qu'elle était restée muette quelque temps et que Marilyn l'observait, mal à l'aise.

« L'enterrement a déjà eu lieu ? »

— Non, c'est pour demain. Tu iras ?

— Bien sûr. On a prévenu sa famille ? »

Marilyn hocha la tête.

« Je crois que tes parents seront là. »

Julia songea à eux et trouva étrange l'idée de les revoir. Ses souvenirs d'eux se confondaient en partie avec ceux de ses « parents » du Wessex. Une fois, pendant ses vacances, elle avait téléphoné à son père et lui avait demandé des nouvelles de la ferme coopérative, au cours de la conversation. Il était propriétaire d'une grande et prospère exploitation laitière près de Hereford, et le moins qu'on puisse dire est qu'il n'avait pas compris. Elle avait fait une mauvaise plaisanterie pour couvrir le lapsus ; s'expliquer aurait été beaucoup trop long, d'autant que ses parents n'avaient que la plus vague idée de la nature de son travail.

Il était 10 h 45.

« Il vaudrait mieux que tu te rendes à la réunion, dit Marilyn. Je crois que tu n'as pas encore fait de rapport.

— Je n'ai pas eu un seul instant. »

Elles gagnèrent le couloir.

« Au fait, j'ai repéré David Harkman, dit Julia. Il travaille à...

— À la Commission régionale, dit Marilyn. Don Mander nous l'a dit.

— Don est de retour, lui aussi ?

— Il va te parler de David. Il pense que tu mijotes quelque chose. »

En allant à la réunion elle passa au secrétariat et prit le courrier accumulé ces trois dernières semaines. Au total une quinzaine de lettres, qu'elle tria rapidement. La plupart avaient été réexpédiées de son adresse londonienne – des factures surtout.

Elle confia celles-ci à une secrétaire ; les affaires des participants du projet Wessex étaient gérées pour eux quand ils étaient en projection.

Une porte s'ouvrit de l'autre côté du couloir au moment où elle sortait du secrétariat. Un homme apparut dans l'encadrement.

« Bonjour, Julia. On m'a dit que je te trouverais ici », dit Paul

Mason.

Julia fut si surprise de le voir qu'elle se figea et dut s'appuyer contre le mur. À le regarder, à voir son visage confiant, souriant, elle eut envie de fuir. Une impulsion irrésistible l'incitait à retourner tout de suite à Maiden Castle, et à s'enterrer pour toujours dans l'avenir.

« Tu n'es pas contente de me voir ? » demanda Paul.

Le moindre acte de Julia depuis son retour, la moindre de ses pensées furent chassés de son esprit par cette rencontre, de manière aussi totale et efficace que le projecteur de Ridpath effaçait les souvenirs de sa propre vie. Elle ne voyait plus que Paul, et tout ce qu'il représentait dans son passé : la destruction de son amour-propre, de son identité, du respect d'elle-même. Écho de l'obsession pathologique qui l'avait rongée après leur dernière rencontre à Londres, la seule présence de Paul exigeait et recevait son attention complète.

« Tu me suis ? dit-elle, consciente de son ton paranoïaque au moment où les mots franchissaient ses lèvres.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Son innocence était-elle feinte ?

« Écoute, Paul, je te l'ai dit. C'est fini. Je ne veux plus rien avoir à faire avec toi.

— C'est ce que tu n'arrêtes pas de répéter.

— Alors, qu'est-ce que tu fais ici ? »

Il sourit, d'un air protecteur et rassurant.

« Ce n'est pas pour te voir, si c'est ce qui t'inquiète. Il se trouve simplement que nous faisons le même travail. »

Sans pouvoir se retenir, Julia s'écria :

« Tu n'es pas un membre du projet !

— Je travaille pour le conseil d'administration. »

Julia scruta le couloir. Marilyn, partie chercher une voiture pour les ramener au Château, devait déjà se trouver hors de la maison. Personne d'autre n'était en vue, mais plusieurs portes étaient ouvertes le long du couloir.

« Nous ne pouvons pas parler ici, dit Julia. On va nous entendre.

— Mais tu n'as rien à cacher, n'est-ce pas ? »

Julia le repoussa et entra dans la pièce d'où il avait surgi. C'était un bureau, avec une table encombrée de papiers qu'elle reconnut au premier coup d'œil : quelques-uns des nombreux rapports rédigés par les membres de la projection pendant leurs périodes de retour. Ces rapports servaient de base aux comptes rendus périodiques présentés au Conseil d'administration. Pour Julia, que Paul y eût accès

constituait la violation la plus grossière de sa vie privée.

Ce dernier se tenait dans l'encadrement de la porte.

« Si tu veux me parler, dit Julia, entre ici.

— C'est toi qui as l'air de vouloir parler, dit Paul, qui obéit néanmoins et ferma la porte.

— C'est ta chambre ? dit Julia.

— Pour le moment. Une autre chambre se libère cette semaine, et je vais m'y installer. »

Il n'eut pas besoin de préciser qu'il s'agissait de la chambre de Tom Benedict.

Une fois la porte fermée. Paul changea d'attitude. Dans le couloir, il avait affecté, non sans ironie, de respecter les convenances, sans doute parce que d'autres personnes pouvaient passer, mais maintenant qu'ils se trouvaient seuls, Julia reconnut un Paul plus familier, celui du bon vieux temps. Dans un certain sens, ce changement soudain la soulageait, puisqu'il confirmait ses craintes ; il restait toujours un doute, quand elle n'était pas avec lui, qu'elle ait pu lui attribuer des instincts destructeurs imaginaires.

Paul prit place derrière le bureau. Il lui adressa un regard entendu et ramassa deux ou trois rapports, qu'il lui mit sous les yeux.

« Je m'intéresse à ton monde de rêve. Il a l'air agréable et rassurant.

— Rassurant ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est le genre de fuite hors de la réalité dont tu as fait ta spécialité. »

Paul ne se contentait jamais de violer l'intimité des gens ; tôt ou tard, il lui fallait ajouter ses commentaires.

« Écoute, Paul, ce monde est réel.

— Mais c'est un fantasme, non ? Tes propres désirs le façonnent.

— C'est un projet scientifique.

— Ça devrait l'être. J'ai lu tes rapports... Tu t'es construit un joli petit nid. »

Furieuse et gênée à la fois. Julia eut de nouveau envie de fuir, mais elle savait devoir lui faire face, cette fois. Le Conseil d'administration avait plusieurs fois accusé les membres du projet de s'offrir la réalisation de quelques fantasmes. C'était inévitable, quand on comprenait la nature du projet. Toute projection refléterait nécessairement les désirs inconscients des participants, et constituerait un environnement idéal pour eux. Néanmoins, la nature scientifique du projet restait le facteur déterminant.

Mais que Paul lui lance cette accusation, à elle, c'était tout autre chose.

« Tu ne sais rien du Wessex, dit-elle.

— J'ai lu les rapports. Et je te connais, Julia. N'est-ce pas

justement ton rayon ? Tu te souviens du cinéma ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles ! » dit-elle.

Paul lui adressa un sourire narquois. Elle voyait très bien où il voulait en venir.

Neuf mois environ avant qu'elle ne le quitte, elle avait senti qu'elle ne pouvait plus tenir. Accablée, malheureuse, elle occupait un poste de secrétaire – encore un – et le soir, quand elle rentrait, Paul était là pour lui rappeler ses échecs et ses fautes. Le mépris qu'il avait pour elle n'était que trop clair. Un soir, incapable de l'affronter, elle l'avait prévenu par téléphone qu'elle devait faire des heures supplémentaires... et était allée au cinéma. Les quelques heures de détente avaient été si douces qu'elle avait recommencé le lendemain. Pendant trois semaines, elle alla seule au cinéma plus souvent qu'elle ne rentra. Mais, bien sûr, Paul finit par s'en apercevoir. Julia essaya de s'expliquer, de communiquer son désespoir ; lui exprimer ses sentiments ne lui valut qu'un surcroît de mépris et non la compassion espérée. Depuis ce jour, « aller au cinéma » s'était ajouté au vocabulaire critique destructeur de Paul comme une métaphore de son incapacité à faire face au monde réel.

Paul n'oubliait jamais ; le vocabulaire ressortait, intact, et il passait par-dessus les années où elle avait été libérée de lui.

« Tu t'enfuis toujours, dit Paul. Tu t'es même enfuie devant moi.

— C'est tout ce que tu méritais.

— Tu disais que j'étais la personne la plus importante de ta vie. Tu te souviens ?

— J'ai cru ça pendant une semaine. »

La première semaine. Ces premiers jours fatals où elle lui avait fait confiance, où elle l'avait admiré et aimé – ou bien l'avait cru. Les jours où elle s'était confiée à lui et lui avait parlé franchement d'elle, semant les germes des plantes empoisonnées qu'il récolterait sans relâche.

« Tu ne peux pas t'enfuir encore. Tu as commis l'erreur une fois... mais tu sais à quel point tu dépends de moi. »

La colère l'envahit.

« Bon Dieu, je n'ai pas besoin de toi ! J'en ai fini avec toi, aussi complètement qu'il est possible d'être libérée de quelqu'un. Je me fous complètement de ne jamais te revoir !

— J'ai l'impression d'avoir déjà entendu ça.

— Cette fois c'est définitif. J'ai ma vie à moi.

— Ah oui. Ton petit rêve d'évasion. Comme je t'admire. »

Julia lui tourna le dos, gagna la porte, tremblant de rage.

« Tu fuis encore, Julia ? »

La main sur la poignée, elle s'arrêta. Elle se retourna et vit Paul détendu et souriant. Il avait toujours pris plaisir à la dépecer pour

exposer les nerfs sensibles, puis à les agacer de ses ongles.

« Je n'ai plus besoin de te fuir. Tu n'es rien pour moi.

— Je vois. Nous testerons ça en projection.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Nous verrons comment ton inconscient réagit au mien. »

Elle le dévisagea avec horreur.

« Tu ne vas pas venir dans la projection !

— Non, bien sûr que non. Comment aurais-je pu penser que tu me laisserais troubler ta vie ? »

De toutes les armes dont il disposait, le sarcasme était la plus émoussée à force d'en avoir abusé.

« Paul, je t'assure que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour t'empêcher d'approcher du projecteur. »

Il rit, comme pour dénigrer le pouvoir qu'elle invoquait.

« J'imagine que les administrateurs ont leur mot à dire. C'est à eux que je rends des comptes, pas à toi.

— Je suis un participant de plein droit. Si je ne veux pas de toi dans l'équipe, je peux t'arrêter.

— Contre le vote majoritaire des autres, naturellement. »

Il y avait un moyen... elle en était sûre.

« Je peux t'arrêter, Paul », répéta-t-elle.

Au début, les participants avaient conclu un accord tacite. Comme la nature de la projection reposait sur l'inconscient, les réactions des participants pouvaient à tout moment en bouleverser l'équilibre délicat. Dès le début, ils étaient tous tombés d'accord sur la nécessité de n'entretenir aucun rapport hors de la projection. Ni liaisons, ni groupes. Si les inimitiés personnelles ne se résolvaient pas d'une manière ou d'une autre avant le début de la projection, un des antagonistes devrait démissionner. Avec finesse – la même qui leur avait servi à créer toutes les nuances du monde projeté –, les participants étaient parvenus à cet équilibre. Un but, une idée commune les tiraient vers l'avant... Mais hors de la projection ils vivaient leurs propres vies, et ne se rencontraient que pour discuter du travail.

Paul attendait, souriant.

« Il y a une règle à laquelle nous obéissons, dit-elle. Il me suffit de dire aux autres ce que tu es pour moi, et tu seras exclu.

— Alors tu leur confieras que je te plais toujours ?

— Non, salaud. Je leur dirai comme tu me répugnes, ce que tu m'as fait dans le passé, et ce qui est arrivé aujourd'hui. Tout et n'importe quoi... rien que pour t'empêcher d'aller en Wessex. »

Le sourire de Paul avait disparu, mais ses yeux mi-clos avaient gardé la même expression de calcul depuis le début.

« Je suppose que ça pourrait devenir une arme à double

tranchant, dit-il.

— Comment ça ?

— Elle pourrait aussi bien servir contre toi que contre moi. »

Il se leva brusquement ; elle sursauta et recula. Elle avait la main toujours posée sur la poignée, mais pas la force de la tourner.

« Il y a longtemps que je suis à la recherche d'une occasion comme celle-ci. Je suis dans ce coup parce que c'est ma chance et je vais la saisir. Personne ne va se mettre en travers de ma route, et sûrement pas une petite salope frigide qui a passé la moitié de sa vie à mettre ses propres faiblesses sur le dos des autres. Tu peux déjà te trouver un autre refuge. Si ça doit se régler entre toi et moi, alors ce sera moi. »

Julia rassembla ses dernières forces, sachant qu'elle ne tiendrait pas plus longtemps :

« Je suis déjà là. On ne te laissera pas entrer.

— Faisons l'expérience. Allons voir ce que les autres pensent. Qui va leur parler ? Toi ou moi ? »

Julia secoua misérablement la tête.

« Et pendant que nous y sommes, est-ce que nous mentionnerons aussi ton amitié avec Benedict ? Est-ce que nous leur dirons comment tu as été engagée ?

— Non, Paul !

— Alors, nous savons tous deux à quoi nous en tenir. »

Julia crut qu'elle allait s'évanouir. Dans les dix dernières minutes, un par un, chacun de ses cauchemars les plus profonds, les plus intimes, s'était réalisé. Elle savait Paul impitoyable, ambitieux, n'ignorait rien des courants destructeurs qui circulaient entre eux, mais elle n'aurait jamais pensé que la combinaison des trois pourrait provoquer une aussi spectaculaire explosion. Elle gémit sourdement de désespoir et se tourna vers la porte. Paul se rassit, à nouveau souriant.

En sortant de la pièce, elle l'entendit remuer les rapports personnels qui jonchaient la table.

Les cafés et les boîtes de Dorchester étaient bondés malgré l'heure tardive. Dans la rue, les gens se pressaient dans la nuit chaude et étouffante qu'un orage menaçait. Musique et éclats de voix se concurrençaient aux terrasses des cafés. De l'entrée des bars et des boîtes sourdait une chaleur odorante : bruit, chaleur humaine, fumée, lumières rayonnantes en sortaient comme des portes ouvertes d'une salle des chaudières. Le visage luisant de sueur, leur vêtement léger collé au corps, les gens dansaient, chantaient, criaient.

Seul le bruit des vagues se brisant sur la digue de béton apportait une présence rafraîchissante, un rappel du vent.

On avait accroché aux arbres de Marine Boulevard des lampes de couleur qui, aidées par la lueur dorée et sifflante des becs de gaz contre les murs des maisons, jetaient un séduisant éclat multicolore sur les passants.

David Harkman descendait lentement la Promenade vers le port, le bras droit légèrement posé sur les épaules de Julia. Elle se tenait contre lui, la tête reposant sur sa poitrine, écho de leur récente intimité.

Elle semblait si menue auprès de lui qu'il pouvait l'entourer de son bras. Il éprouvait beaucoup de tendresse pour elle, qui était restée avec lui toute la soirée depuis l'instant où elle avait frappé à la porte de sa chambre. Leur sortie avait été simple : d'abord un passage au port pour mettre son nouvel aquaplane au mouillage qu'il avait loué plus tôt dans la journée, puis un dîner chez Sekker, et le reste de la soirée dans sa chambre. Au début, ils avaient été maladroits. Ni l'un ni l'autre ne voulait parler du lien étrange qu'ils devinaient entre eux, mais ensuite cette compréhension mutuelle avait trouvé sa voie dans les gestes. Ils avaient fait l'amour avec une tendresse et une passion qui les avaient tous deux épuisés.

Malgré tout, en marchant dans la nuit humide, Harkman sentait le lien plus faible. Ce n'était pas seulement d'avoir consumé le désir sexuel, ni d'avoir dissipé des mystères. Il l'avait senti dès l'arrivée de Julia : le lien imperceptible entre eux était rompu.

En déambulant sur la Promenade, Harkman s'aperçut que le souvenir de leur étreinte ressemblait déjà à ceux qu'il gardait de sa vie avant la demande de poste à Dorchester. Il se rappelait ce qu'ils

avaient fait ensemble, mais comme à distance.

Tout en pensant cela, Harkman savait que ce n'était ni juste ni exact. Il avait *ressenti*, il avait *vécu* ces moments.

Il soupçonnait – craignait – que cette incapacité à éprouver des sentiments faisait partie de ses défauts et tenta sans succès de ne plus y penser.

Il sentit le corps chaud de Julia sous son bras, son cœur qui battait. C'était une observation clinique, comme une épreuve de réalité.

Lorsqu'ils arrivèrent au port, ils descendirent ensemble les marches de béton, et David aida Julia à monter dans son bateau. Ils échangèrent un baiser bref mais passionné.

« Tu reviendras ? »

— Si tu veux que je revienne, dit-elle.

— Tu sais que je le veux. Mais seulement si tu en as envie.

— Je viendrai... demain, je pense. »

Elle était debout sur le pont instable, lui tenant les mains tandis qu'il restait en équilibre au bord de l'escalier.

« David... Je veux vraiment te revoir. »

Ils s'embrassèrent de nouveau, puis Julia s'installa à l'arrière du bateau, mit le moteur en marche et se retrouva bientôt de l'autre côté du port. Les eaux noires et calmes reflétaient la lumière des lampes colorées à l'autre bout, en parfaite symétrie. Les remous provoqués par le passage de l'embarcation semblaient jeter les couleurs les unes contre les autres, et des éclairs en jaillissaient.

Harkman demeura en haut des marches jusqu'à perdre le bruit du moteur, puis rentra à travers la ville. Étrange, comme la mémoire paraissait se détacher de l'expérience ; la vue du bateau de Julia traversant les eaux noires et multicolores était déjà loin de lui. Cette expérience avait un côté factice, comme un épisode qu'on lui aurait dicté. Il lui semblait avoir arpenté la Promenade jusque tard dans la nuit, et ses souvenirs contrefaits lui apparaissaient les uns après les autres.

Les événements étaient bien à l'origine de la mémoire, non ?

Cela ne pouvait être l'inverse.

Il avait caché ses doutes à Julia, bien qu'il eût été conscient toute la soirée d'une réalité qui reprenait forme derrière lui.

Le repas chez Sekker : d'excellents crustacés à la nage, arrosés d'un vin français, qui avaient constitué son plus délicieux repas depuis son arrivée. Julia lui avait confié qu'elle n'avait jamais dîné chez Sekker avant. De petits incidents lui restaient en mémoire : le serveur qui avait donné une rose à Julia ; les quatre musiciens qui avaient assourdi tout le monde sur la terrasse jusqu'à ce que le maître d'hôtel les prie de partir ; la tablée voisine qui leur cassait les oreilles, six

Étasiens vêtus de djellabas et chantant des chansons d'étudiants. Le repas avait eu lieu : son estomac en sentait encore le poids.

Et pourtant, même en sortant de chez Sekker, Harkman avait ressenti cette irritante impression d'un souvenir trompeur.

La même chose s'était produite avec Julia : alors qu'ils faisaient l'amour, Harkman avait eu l'intuition soudaine que l'arrivée de la jeune femme dans son lit n'avait pas existé, qu'elle avait toujours été là, et que les événements qui avaient précédé cet instant provenaient d'une mémoire implantée.

Après, leur rapport lui-même se changeait en souvenir, l'heure de détente vidée de sa substance qui avait suivi devenant à son tour la seule réalité.

Et maintenant, comme il marchait vers la Maison d'accueil, Harkman voyait la séparation murmurée au port, le bateau traversant l'eau noire et lisse, comme des événements créés de toutes pièces par sa mémoire.

C'était comme si Julia n'avait jamais été là, comme si elle n'existait pas sinon en tant qu'extension palpable de sa propre imagination. Tels les fantômes de son enfance, elle n'avait de substance que tant qu'il focalisait son esprit sur elle.

Il atteignit la Maison et prit le chemin de sa chambre, évitant soigneusement ses collègues de la Commission. Ils semblaient tous être couchés, car le bâtiment était silencieux.

Il fit sa toilette, se déshabilla, et ramena en arrière les couvertures froissées de son lit. Le drap du dessous portait une petite tache humide, liée à un souvenir profondément intime. Harkman la contempla, pensif, conscient de sa réalité, comme tous ses autres souvenirs de la soirée ; réels... et à la fois lointains dans sa mémoire.

Plus tard, allongé nu dans le lit, attendant le sommeil, il sentait la tache humide contre son dos, froide et collante.

Donald Mander était en ligne avec Wessex House à Londres. Il avait été ramené du Wessex un jour avant Julia Stretton et les autres, et toutes les traces résiduelles de tension s'étaient dissipées. Il se sentait frais et dispos, bien que l'annonce de la mort de Tom Benedict l'eût rappelé sans ménagement à la réalité. Âgé de cinquante-quatre ans, il devenait le membre le plus âgé de la projection.

«... l'enquête commencera après-demain, annonçait-il à Gerald Bonner, conseiller juridique des administrateurs. Oui, après l'enterrement. »

Bonner s'inquiétait des risques de mauvaise publicité à la suite de la mort de Tom. Même si le projet Wessex n'avait rien d'un secret, les moyens d'information s'étaient tournés vers d'autres sujets après l'intérêt initialement manifesté pour l'entreprise. Pendant la plus grande partie de ces deux années de projection, le travail s'était poursuivi avec ce qui était devenu une intimité et une concentration jalousement protégées.

«... non, pas besoin d'une autopsie, apparemment. Tom était, techniquement parlant, sous surveillance médicale. Oui, bien sûr que nous sommes prudents. Les contrôles médicaux seront renforcés avant toute immersion dans la projection.

Il écouta Bonner lui parler de la possibilité que la famille de Benedict réclame le corps, et des frais éventuels.

« Il n'était pas marié, dit Mander. Mais je vais voir si quelqu'un ici connaît sa famille. »

Mander appela Maiden Castle et parla à John Eliot, qui avait convoqué une réunion des participants le matin même.

« Nous serons prêts dans quelques minutes, dit-il.

Eliot lui confirma que l'observation médicale de tous les participants avait été intensifiée. L'unique motif d'inquiétude, en vérité, était David Harkman, le seul participant qu'on n'avait jamais ramené. Qu'on l'eût enfin repéré signifiait qu'il ne s'agissait plus que d'une question de temps, mais maintenir le corps en suspension plus de deux ans pouvait avoir un certain nombre d'effets secondaires. Les deux récupérateurs de la projection – Andrew Holder et Steve Carlsen – le cherchaient en ce moment même, mais personne ne pouvait déterminer si la longue exposition de Harkman au futur avait

affaibli sa mnémotechnie et ses stimuli hypnotiques profonds.

Certains facteurs obéissaient au hasard dans les récupérations ; Mander ne put s'empêcher de sourire en pensant à sa propre récupération cette fois-ci. Andy et Steve s'étaient présentés à la Commission, pour une demande de visa touristique pour la France. L'employé de service avait remarqué la couture grossière des vêtements – à ne pas s'y méprendre, le style de la communauté de Maiden Castle – et leur avait interdit l'accès pendant une heure. Les deux jeunes gens avaient insisté jusqu'au moment où l'employé avait appelé Mander. Une fois dans son bureau, ils avaient sorti leurs petits miroirs, et Mander les avait suivis sans résistance jusqu'au Château.

C'était toujours une opération aléatoire. Ni les participants ni Steve et Andy n'avaient la moindre idée réelle, dans leurs rôles futurs, de la raison pour laquelle ils devaient se rencontrer. Les deux jeunes gens ne devaient leur succès qu'à leur sens de l'initiative et leur entraînement mnémotechnique.

Comme tous les autres, Donald Mander ressentait toujours une immense frustration dans les heures suivant son retour. Dans la perspective des souvenirs réels, il était toujours si simple de voir ce qu'on aurait pu faire dans une situation donnée. Mais le double de l'avenir dominait complètement ; personnalité et mémoire restaient en sommeil.

On touchait là au cœur du problème de Harkman : à l'intérieur de la projection, seuls les souvenirs et la personnalité de son double le motivaient.

Mander eut à peine le temps de rassembler ses différents papiers et le rapport qu'il avait tapé la nuit précédente avant l'arrivée au château de John Eliot. Ils se retrouvèrent dans l'entrée.

« Vous avez déjà rencontré Paul Mason ? lui demanda Eliot, tandis qu'ils suivaient lentement le couloir menant au salon qui abritait leurs réunions.

— Je lui ai parlé rapidement hier soir après vous avoir vu. Je n'ai pas appris grand-chose sur lui.

— Il a un bon diplôme. Durham University. Il a fait un peu de journalisme, mais il a passé les cinq dernières années dans le commerce. Il a exactement le profil qu'il nous faut pour remplacer Tom. Il a travaillé avec un groupe de recherche sur la planification d'investissement de capitaux.

— Mais vous croyez vraiment qu'il va réussir à s'intégrer ? » dit Mander, exprimant ainsi le seul doute qu'Eliot ne pouvait écarter en se référant à ses qualifications et son expérience.

La veille au soir, Eliot et lui avaient eu une longue discussion en privé. Mander formulait ce qu'il imaginait devoir être l'objection de tous les autres participants : un nouveau ne pouvait rejoindre la

projection, à ce stade si avancé, sans y provoquer des modifications radicales.

« Qu'il s'intègre ou non, vous feriez mieux de vous préparer à son arrivée. Les administrateurs sont catégoriques. Mais je n'y vois aucune objection. C'est un jeune homme très bien, qui a mis peu de temps à saisir le principe de la projection.

— J'imagine qu'il est convié à cette réunion.

— Exact. J'ai pensé qu'il serait bon qu'il rencontre quelques autres participants. »

Ils étaient arrivés à la porte, qu'Eliot ouvrit.

« Après vous. »

Le retrait de participants affaiblissait la projection, aussi considérait-on qu'il ne fallait jamais faire revenir plus de cinq personnes à la fois, nombre qui se réduisait à quatre avec la mort de Tom Benedict.

Pour le moment, outre Don Mander lui-même, on avait ramené Colin Willment, car il approchait d'une période de congé ; Mary Rickard, à la demande de sa famille, mais on ne comptait pas qu'elle resterait plus de quelques jours hors de la projection ; Julia Stretton pour faire le point sur David Harkman et la mort de Tom.

Quand Mander et Eliot entrèrent, Colin et Mary les attendaient. Julia n'était pas encore arrivée.

Mander les salua de la tête, avec une expression de méfiance discrète qu'il s'était surpris à adopter chaque fois qu'il retrouvait des camarades hors projection.

Après lui, Mary Rickard était la plus âgée des membres présents. Biochimiste de l'université de Bristol, elle avait suivi le projet depuis ses premiers jours. Mary, fine psychologue, théoricienne passionnée de la projection, avait gagné le respect des autres dans les débuts de la planification, mais depuis, en raison de son rôle secondaire en Wessex, elle se tenait quelque peu en retrait. Le double de Mary dans le futur faisait partie de la communauté de Maiden Castle. Ni elle ni Mander n'avaient le souvenir de s'être jamais rencontrés en Wessex.

Colin Willment, l'économiste du projet, avait connu une absence prolongée, comparable à celle de Harkman. On avait fini par retrouver sa trace au port de Poundbury, où son double travaillait comme docker.

En attendant l'arrivée des autres, Mander et Eliot se servirent du café au percolateur électrique fourni par le personnel de Bincombe.

« Don, j'aimerais aller à l'enterrement de Tom. Ce sera possible ? demanda Mary Rickard.

— Oui, bien sûr. Je pense que Julia voudra y aller aussi.

— Elle a été récupérée ? dit Mary.

— Hier. Elle devrait nous rejoindre. Vous ne savez pas où elle

est ?

— Trowbridge l'a examinée ce matin. Elle a été prévenue de la réunion... elle devrait être là. »

Mander et Eliot venaient de se trouver des chaises quand Julia entra dans la pièce. Mander pensa en premier lieu qu'elle accusait toujours le choc postrécupération : pâle, les traits tirés, elle semblait la proie d'une grande tension. Elle salua les autres, puis alla se servir une tasse de café au buffet. Il remarqua que ses mains tremblantes répandirent du sucre tout autour de la tasse.

En l'observant, Mander se rappela les occasions où il avait vu son personnage futur au stand à Dorchester. Son propre double, animé de pensées lubriques, passait délibérément devant le stand lors de ses promenades du soir. La première fois qu'il avait rencontré Julia hors de la projection, il lui avait expliqué que ses fréquents clins d'œil et ses sourires entendus étaient de toute évidence un symptôme de la reconnaissance subliminale que les membres de la projection constataient souvent entre eux dans le Wessex.

À l'embarras amusé de son vrai moi, le Mander de Wessex avait continué à se montrer aussi paillard après, et ne semblait pas vouloir se calmer. Une fois, elle l'avait surpris dressé sur la pointe des pieds pour plonger les yeux dans son décolleté alors qu'elle se penchait en avant... et le coup d'œil qu'elle lui avait lancé n'avait rien d'une « reconnaissance projective ».

Comme Julia s'asseyait, John Eliot dit : « Nous avons pas mal de travail ce matin, mais il nous faut d'abord décider qui va retourner en projection cette semaine. Mary, vous devez aller à Londres ? »

Mary acquiesça : sa maison avait été investie par des squatters, et il lui fallait obtenir une mise en demeure du tribunal.

« Je serai probablement de retour dans deux ou trois jours, répondit-elle.

— Le problème, reprit Eliot, est qu'Andy et Steve vont sans doute récupérer David Harkman très vite. Julia, j'imagine que vous pourriez retourner dans les deux ou trois jours ? Vous aussi, Don ? »

Tous deux le confirmèrent, Julia détourna les yeux vers la fenêtre.

« Et vous. Colin ? Vous avez une période de congé qui tombe.

— Je la prendrai s'il le faut... mais si on a besoin de moi, je reprendrai demain.

— Vous êtes tous pressés d'y retourner. Parfois, j'ai l'impression que vous êtes plus heureux dans le Wessex qu'ici. »

Personne ne lui répondit, et Mander, passant le groupe en revue, perçut un peu de leur attachement, du lien qui les unissait à l'intérieur de la projection. On en discutait rarement au cours de ces réunions, mais il s'était aperçu lors de conversations privées que tous partageaient son expérience : le Wessex était devenu la retraite idéale,

un endroit sans danger qui satisfaisait les caprices de l'inconscient. La vie y avait une qualité hypnotique de paix et de sécurité, une langueur ordonnée ; c'était un lieu serein et sûr où même le climat était doux.

La plupart des participants venaient des villes ou y habitaient ; Londres pour au moins la moitié d'entre eux. La vie citadine était rien moins qu'agréable aujourd'hui. Il y avait de moins en moins de logements ; toute résidence inoccupée pendant plus d'une journée était presque à coup sûr envahie par des squatters, Mary Rickard venait d'en faire les frais. De plus, le prix phénoménal de tous les types de chauffage et des carburants, la fréquente pénurie d'alimentation et le marché noir qui en résultait, transformait le citadin moyen en sauvage urbain – à en croire ce qui restait de presse responsable. Tout cela s'ajoutait à la montée incessante de la criminalité et du terrorisme, si bien que tout ce qui se trouvait à plus de trente kilomètres d'une ville devenait un refuge provisoire. Le Wessex, île touristique dans un avenir imaginaire, représentait l'évasion suprême, une porte de sortie de la réalité.

Mander savait qu'aucun des participants ne l'avouerait, par peur de parer de couleurs criardes une expérience pour lui, et pour tous ceux à qui il en avait parlé, teintée des délicates nuances de l'aquarelle.

Il ressentait pour le Wessex une attirance subtile ; il savait son double insatisfait de son travail, et ce depuis des années. Lui-même n'avait rien eu à subir de comparable à la monotonie de la vie à la Commission régionale depuis un emploi administratif, pendant des vacances universitaires, trente-cinq ans auparavant. Néanmoins, Mander se sentait toujours impatient hors de la projection, il avait hâte d'y retourner.

« Il nous faut évoquer une autre question très importante : les conséquences de la projection de la mort tragique de Tom Benedict », poursuivit Eliot.

Un coup d'œil circulaire apprit à Mander que les autres étaient aussi mal à l'aise que lui. Il y avait la tragédie humaine de la mort, certes, mais la projection devait continuer. La majorité des participants, autrement dit ceux qui se trouvaient actuellement dans la projection, ne savaient rien de ce qui était arrivé.

« Tom était très neutre, dit Colin Willment. J'étais dans la projection jusqu'à hier, et je n'ai remarqué aucun changement.

— Je crois que nous sommes tous conscients de cela, dit Eliot. Le vrai problème concerne le Conseil d'administration. Vous savez tous que, de Londres, on a laissé entendre à plusieurs reprises que la projection a cessé d'être utile et qu'il faudrait bientôt la laisser s'arrêter. Leur première réaction a été de faire de la mort de Tom un prétexte pour accélérer le processus.

— Mais son décès a-t-il été directement provoqué par sa présence dans le projecteur ? dit Mary.

— Je ne crois pas. Je dois témoigner à l'enquête ; en tant que médecin et membre le plus ancien du projet, je pense qu'il est mort de cause naturelle.

— C'est ce que vous avez dit aux administrateurs ? demanda Mary.

— Bien sûr. Comme je disais, ç'a été leur première réaction. Après réflexion, ils ont décidé que la projection pouvait continuer, mais en corrigeant en partie ce qu'ils considèrent comme ses défauts actuels. »

Eliot regarda brièvement Mander en parlant. Il savait marcher sur des œufs, car les participants gardaient leur création avec une fierté jalouse.

« Vous avez déjà entendu cette critique..., poursuivit Eliot. Quelques administrateurs sont convaincus que, par bien des aspects, la projection est devenue une fin en soi. »

Eliot vit à nouveau un reflet de ses propres pensées sur le visage de Mary Rickard et des autres. Ils étaient plus ou moins sans défense contre cette accusation.

Au début, les rapports rédigés par les participants avaient reflété l'état d'esprit de la projection : ils découvraient une société et spéculaient sur son fonctionnement. Avec le temps, cependant, au fur et à mesure que les participants s'enracinaient dans cette société, les témoignages avaient petit à petit pris un ton plus factuel, mettant la société future en rapport avec elle-même plutôt qu'avec le présent. Autrement dit, les participants considéraient la projection davantage comme un monde réel, que comme une extrapolation consciente du leur.

Mais cela avait toujours été inévitable, même si personne ne s'en était aperçu à l'époque. Parce que le Wessex était en partie créé par l'inconscient, il devenait réel en période de projection.

Le Conseil d'administration, qui ne perdait pas de vue les considérations budgétaires, n'avait pas obtenu les résultats escomptés.

La conception ne manquait ni d'audace ni d'inventivité : postuler une société future tellement en avant du présent que les préoccupations et problèmes du monde contemporains auraient été résolus dans un sens ou dans l'autre. Il n'y aurait pas de famine, parce que la projection créait un monde d'abondance. Aucune menace de guerre à l'échelle mondiale, la projection imaginant une situation politique mondiale stabilisée. L'explosion démographique aurait été maîtrisée, si la projection en décidait ainsi. L'utilisation de la technologie et des carburants fossiles aurait trouvé son équilibre, car la projection créait un monde où c'était chose faite.

La projection elle-même générait les buts ; les participants, en

s'insérant dans cette société, découvriraient comment tout cela avait été rendu possible... Tel était son objectif.

Deux ans après le début de l'expérience, on n'avait toujours pas compris comment les solutions avaient été mises en œuvre. On savait dans le moindre détail comment fonctionnait le Wessex, au XXII^e siècle, la place qu'il occupait dans le monde, mais on ne pouvait transmettre à la Fondation qui finançait la recherche que les plus vagues indications sur les moyens qui avaient conduit à cette stabilité.

« Certains d'entre vous, reprit Eliot, sont au courant du fait que les administrateurs ont engagé un certain Paul Mason pour remplacer Tom Benedict. Je crois savoir que M. Mason a été nommé il y a deux ou trois mois, pour aider le Conseil d'administration à estimer la valeur des découvertes du projet, mais après la mort de Tom ils ont suggéré que Mason le remplace. Ils sont convaincus qu'il possède les qualités nécessaires pour mieux diriger notre travail en vue d'obtenir les renseignements qu'ils recherchent.

— Le Conseil d'administration comprend-il bien l'effet qu'un nouvel arrivant pourrait avoir sur la projection ? demanda Mander.

— Vous voulez dire les changements possibles dans la société projetée ? »

Eliot semblait mal à l'aise dans son rôle d'avocat du Conseil d'administration.

« Je crois. Il ne fait aucun doute que Mason est un homme d'une intelligence hors pair ; il a utilisé les dernières semaines à se familiariser non seulement avec les programmes originaux mais aussi avec les rapports. J'ai moi-même passé beaucoup de temps avec lui, et il saisit remarquablement bien le but de notre projet. Je crois que les changements qui pourraient résulter de son arrivée dans la projection seraient mineurs. En fait, rien de plus grave que ceux provoqués par la mort de Tom.

— Mais la part projective de Tom était surtout fondée sur le consensus général, intervint Mary Rickard.

— Qui vous dit que celle de Mason n'obéira pas au même principe ? Je souhaiterais que vous fassiez sa connaissance ce matin. Il attend dehors. Vous pourrez vous faire une opinion sur lui.

— Et si nous ne le jugeons pas apte ? dit Mander.

— Alors on peut supposer que les administrateurs demanderont l'arrêt de la projection dans les semaines à venir.

— Nous n'avons pas vraiment le choix, dit Mary.

— Je crois que vous vous apercevrez que Mason ne représente pas la menace que vous imaginez. Il semble vouloir servir la cause de la projection. »

Encore une fois. Mander croisa le regard de Mary Rickard et Colin Willment. Il connaissait leurs doutes sans avoir à en parler, car il

nourrissait les mêmes. Personne ne pouvait vouloir « servir la cause » de la projection sans y être entré. On ne pouvait pas en faire l'expérience en feuilletant les rapports, la comprendre en lisant les programmes. Il fallait la vivre pour la ressentir... et seulement alors on pouvait parler d'engagement.

Mais la projection était un monde intensément privé ; tout nouveau venu, aussi bien intentionné soit-il, serait un intrus. Paul Mason ne serait pas le bienvenu tant qu'il n'aurait pas amené le monde à refléter sa propre personnalité... et personne dans la projection n'était prêt à le lui laisser faire.

« Je pense qu'il faudrait voir M. Mason, dit Mander.

— Alors je peux le faire entrer ? interrogea Eliot en cherchant l'approbation des autres. Bien. Je vais le chercher. »

À peine la porte refermée derrière Eliot, Mander se tourna vers ses compagnons.

« Qu'est-ce qu'on fait ? »

Colin haussa les épaules.

« C'est du chantage. Si nous l'acceptons, il affectera la projection. Si nous le refusons, la projection s'arrêtera.

— Alors, qu'en pensez-vous ?

— Il va falloir l'accepter.

— Et vous, Julia ? »

Pendant toute la discussion, Julia était restée muette. Toujours aussi pâle et frêle, elle n'avait pas touché au café qu'elle s'était servi.

« Vous ne vous sentez pas bien, Julia ? dit Mary.

— Si... je vais bien. »

À ce moment Eliot rentra, suivi d'un jeune homme de haute taille, élégamment vêtu et visiblement à l'aise.

Mander se leva, marcha vers lui et lui tendit la main.

« Monsieur Mason, enchanté de vous revoir. (Il se tourna vers les autres.) Je vous présente vos nouveaux collègues. Mme Rickard, Mlle Stretton, M. Willment...»

Tandis que Paul Mason leur serrait la main, à tour de rôle, Colin Willment secouait le percolateur pour voir s'il restait du café.

Julia se sentit mieux après l'arrivée de Paul. Le bref affrontement dans le bureau de ce dernier l'avait tellement obsédée qu'elle avait à peine suivi les paroles de John Eliot et Don Mander. Ce n'est qu'à la fin, quand Eliot avait quitté la pièce, qu'elle avait compris que Mary et Colin avaient leurs propres raisons de ne pas vouloir de Paul dans la projection.

Puis Paul entra, et le danger invisible qui rôdait au-dehors se transforma en un antagonisme visible, et d'autant moins effrayant. « Enchanté, mademoiselle Stretton », avait-il dit, comme s'ils ne s'étaient jamais rencontrés... La menace qu'il représentait devint maîtrisable. Au moment des présentations, il aurait pu révéler qu'ils se connaissaient, mais il avait laissé passer sa chance, et au lieu de cela il jouait un rôle.

Le Conseil d'administration le soutenait ; rien ne l'obligeait à affronter Julia pour rejoindre la projection.

Elle se laissa aller dans le fauteuil, s'efforçant de calmer sa respiration, et observa Paul. Elle avait eu une fois la force de le défier, et elle devrait le faire à nouveau. Penché en avant sur son siège, il discutait avec Mander et Eliot. Il affichait une expression attentive et intéressée... celle qu'il réservait à la bonne compagnie, quand il voulait impressionner et plaire à ses interlocuteurs. Elle n'avait pas vu cette expression depuis des années, mais la reconnut sur-le-champ. Cela lui rappelait la fois...

Ce fut comme un coup de poing. Elle se sentit rougir comme si une main lui avait labouré le visage. Ce souvenir enterré dans le passé, la présence de Paul l'en sortait aussi aisément que s'il était resté à la surface pendant tout ce temps.

C'était peu après leur emménagement commun à Londres, longtemps avant les dernières bagarres. Une sorte d'instinct de conservation s'était fait jour ; rien de plus qu'un instinct, alors, car l'influence de Paul était trop puissante pour lui permettre de rationaliser ses malheurs. Elle croyait ce qu'il lui disait d'elle. Pour tenter d'exprimer ses incertitudes, elle avait commencé à tenir un journal intime, honnête, du genre de ceux qui ne sont pas faits pour être lus, pas même par leur auteur. Elle y parlait d'elle-même, de ses rêves, de ses ambitions, de ses fantasmes sexuels ; tout cela se

déversait en un torrent de mots abrégés, sans grammaire ni ponctuation, comme un cri de l'inconscient. Elle gardait le journal toujours bouclé, scrupuleusement, méticuleusement, mais c'était l'appartement de Paul, dont il avait toutes les clés. Quelques semaines après le début du journal, ils allèrent dîner chez le rédacteur en chef d'une revue sur qui Paul s'efforçait de faire impression. Il s'était assis à la table du dîner avec cette expression d'intérêt poli, d'ouverture d'esprit... et puis, quand leur hôte raconta une anecdote, Paul répliqua en citant un passage griffonné dans son journal la nuit précédente. Ce ne pouvait être que délibéré. Dans le contexte, cela se présentait néanmoins comme quelque chose de son cru ; il alla jusqu'à rire de lui-même et à s'excuser de la banalité du propos.

Puis il lui sourit, l'air de chercher son approbation, mais ses yeux disaient ce qu'elle allait apprendre des centaines de fois dans les mois à venir : je te possède, je te contrôle. Tu n'as rien que je ne puisse toucher et colorer. Tu n'as rien qui t'appartienne en propre.

Et, pendant que Paul écoutait les autres, il regardait parfois dans sa direction, ses yeux répétant le même message.

Don Mander au moins semblait avoir accepté la présence de Paul dans la projection, mais Julia trouva le silence de Colin et Mary éloquent. Mander avait pris la parole :

«... puisque le Ridpath agit sur l'inconscient aussi bien que sur le conscient, notre programme original a dû se conformer à une vue réaliste, consensuelle, de ce à quoi cet avenir pourrait vraiment ressembler. S'il restait des doutes dans l'esprit des participants, il fallait les dissiper avant le début. »

Julia se remémora les premiers temps, et les interminables discussions de planification. Parfois ils avaient semblé être dans l'impasse pendant des semaines ; toute proposition alors avancée s'opposait à une minorité de dissidents.

« Je m'intéresse à la notion de contrôle communiste, disait Paul. Cela semble quand même bien improbable. Serait-il vraiment possible que la Grande-Bretagne accepte jamais le socialisme d'État ?

— C'était notre sentiment, dit Eliot. Souvenez-vous, ce n'est pas la Grande-Bretagne en tant que telle qui est prise en considération. Il faut admettre ce facteur important : l'Écosse finira par rompre avec l'Union, et gardera le contrôle des réserves de pétrole de la mer du Nord. Nous avons par ailleurs supposé que le pétrole tiendra un rôle économique différent ; les ressources naturelles deviendront des réserves d'État, comme l'or. Le pétrole resté dans le sol aura plus de valeur que celui extrait et utilisé. Sans l'atout que représente ce genre de richesse, l'Angleterre perdrait tout poids économique et deviendrait mûre pour la prise du pouvoir.

— Mais pourquoi le bloc oriental, docteur Eliot ? »

Il y avait une raison à tout, pensa Julia. Malgré elle, malgré l'intensité de ses sentiments, l'attitude rationnelle de Paul la fascinait. Au fond, il se contentait de poser le genre de questions que tout le monde pourrait poser. Il lui vint à l'esprit, à peu près pour la millième fois, qu'elle était peut-être la seule à ne voir que le mauvais côté de Paul, que ses préjugés étaient injustes.

Elle s'aperçut que le café qu'elle s'était servi avait refroidi et retourna au buffet en prendre une autre tasse. Comme elle regagnait sa place, Mary lui jeta un coup d'œil ; Colin et elle demeuraient aussi silencieux que Julia. Affalé sur le divan, Colin affectait l'indifférence.

Cette pièce avait toujours plu à Julia, avec ses poutres noircies et sa grande cheminée en pierre de Portland. Une célébrité avait vécu ici au XIX^e siècle ; la maison était classée monument historique. Mais, un jour, tandis que Julia arpentait ces dunes – un jour, en Wessex –, elle avait vu que la maison n'était plus là. Après sa récupération, cette découverte l'avait attristée ; allongée dans sa chambre située à l'autre bout de la maison, elle s'était souvenue du futur, de cette époque où la maison aurait disparu. Bincombe House était vivante de toutes les générations qui s'y étaient succédé, remplie des souvenirs heureux des siècles passés. Le type de tension que créait Paul n'y avait pas sa place.

Elle tenta de se concentrer sur les explications d'Eliot et de Mander à Paul, espérant dominer la nouvelle situation en s'y plongeant davantage.

Mander exposait le profil politique du XXII^e siècle tel qu'il était conçu dans la projection : les États des Émirats, à majorité musulmane, se situeraient dans cette moitié du monde et incluraient les deux Amériques, la majeure partie de l'Afrique, le Moyen-Orient et le sud de l'Europe. Le bloc communiste comprendrait l'essentiel du reste : Europe du Nord, Angleterre, Islande, Scandinavie, la plus grande part de l'Asie, Inde comprise. Quelques pays resteraient indépendants : le Canada, l'Écosse, la Suisse, l'Irlande, et l'Australie. Le tiers monde n'existerait pas, à moins de compter l'Afrique du Sud, qui se prétendait indépendante.

Une partie du scénario se concentrait sur les ressources énergétiques. Le pétrole ne serait plus raffiné à l'échelle universelle : il y aurait de l'essence, mais seulement pour les plus riches, ou pour les usages réservés. Le charbon et l'énergie hydraulique continueraient à générer de l'électricité, mais on mettrait davantage à contribution les ressources locales : l'énergie solaire, sous les tropiques ; la combustion du bois ; les forages géothermiques ; l'énergie des vagues et des marées.

Julia avait travaillé quelque temps avec l'équipe des ressources énergétiques. On savait qu'il y avait un peu de pétrole sous le Dorset, ainsi qu'une strate profonde de roches chaudes, dans des quantités

beaucoup plus exploitables.

Alors que Don Mander décrivait à Paul la nature géophysique de ce monde spéculatif, Julia entendit pour la première fois mentionner son nom. Paul lui jeta un coup d'œil ; toujours dans son rôle, il la salua poliment de la tête.

On n'avait jusque-là expérimenté le forage géothermique qu'à petite échelle, et avec des succès limités. Julia, lorsqu'elle travaillait avec les autres, était arrivée à la conclusion qu'exploiter le potentiel énergétique de ce dépôt rocheux situé à huit kilomètres au-dessous de la vallée de la Frome ferait courir plusieurs risques. Notamment le refroidissement de la roche sous l'injection d'eau destinée à canaliser la chaleur, qui provoquerait sans doute une activité sismique. Le sismologue du projet – Kieran Santesson, actuellement dans la projection – avait calculé que dans une zone sismique par ailleurs stable, d'importants tremblements de terre et de vastes affaissements du sol pouvaient se produire. Dans un des premiers essais du Ridpath, les résultats indiquaient que certaines parties du Dorset pouvaient s'effondrer de quatre-vingt-dix mètres, voire plus, coupant ainsi effectivement la province occidentale du continent.

Cette idée que le Wessex pouvait devenir une île avait séduit tout le monde, et était immédiatement devenue une des images dominantes du programme.

«... voyez-vous, Mason, disait Eliot, la forme consciente de la projection peut être prédéterminée. Ce que nous ne pouvons pas contrôler, c'est la nature inconsciente du paysage, et les rôles tenus par les doubles. »

Don Mander s'était occupé de ce département lors de la planification. Mander, l'un des deux psychologues du projet, avait défini la projection comme un psychodrame, terme qui renfermait des sous-entendus sinistres pour Julia, comme s'ils avaient préparé une expérience clinique. Sa réaction n'avait pas été unique. Bien des participants avaient eu des doutes dès le début ; il y avait quelque chose de presque indécent dans l'idée de mêler son inconscient avec celui de relatifs inconnus. Mais personne ne pouvait violer l'esprit d'un autre, car Ridpath fusionnait les inconscients, en faisait une sorte de rêve commun.

L'inconscient produisait ses illogismes, surtout dans la manière de choisir l'identité des doubles. Les participants se voyaient attribuer des rôles qui ne reflétaient ni leur formation ni leurs qualifications, mais quelque désir plus profond. Mander était devenu un bureaucrate, Mary une potière ; Kieran, le sismologue, travaillait comme chef cuisinier dans un restaurant de la côte ; Colin Willment était docker. Jusqu'à un certain degré, on pouvait remonter à la source dans les vies réelles des participants : Mary Rickard faisait de la poterie pour se

détendre, Colin évoquait souvent l'aspect frustrant de la nature purement théorique de son travail d'économiste, Kieran avait la réputation d'un excellent cuisinier. Le paysage reflétait lui aussi l'inconscient. Il avait ses particularités, ses illogismes – le temps était beau ou mauvais à l'extrême, les jours semblaient plus longs, les collines plus élevées, les vallées plus profondes – mais on reconnaissait toujours le véritable Dorset.

Quelqu'un avait fait remarquer au début que l'inconscient collectif produirait des archétypes d'horreur, des images de cauchemar, des situations oniriques. La remarque, à demi facétieuse, avait néanmoins été prise au sérieux. À la différence des rêves, cependant, on pouvait contrôler le Wessex de l'esprit collectif. La raison, le bon sens, l'expérience produisaient de constantes corrections ; le conscient pouvait prévaloir sur l'inconscient, si bien qu'en fin de compte aucune fantaisie cauchemardesque n'était apparue.

Mais tous partageaient un certain caractère onirique. Les participants s'étaient habitués les uns aux autres. Le Wessex avait pris forme. Un intrus qui tenterait de s'y insérer représenterait une menace touchant aux fondements de l'identité, de la mémoire et de l'intelligence.

Quand cet étranger était quelqu'un comme Paul, de son propre aveu ambitieux et arriviste – même si Julia laissait de côté ses sentiments personnels –, la partie inconsciente de la projection en serait inévitablement affectée.

Elle essayait de rationaliser, de s'opposer des arguments. Il y avait toujours une chance que l'arrivée de Paul dans la projection ne provoque pas des résultats aussi mauvais qu'elle le craignait. Après tout, il était suffisamment intelligent ; à en juger par son attitude, il semblait prêt à collaborer, à fondre sa volonté avec celle des autres.

Elle se demanda ce qu'il était devenu ces six dernières années. Il avait dû y avoir une autre femme dans cette période, peut-être plusieurs. Il ne lui en avait pas parlé, ni aujourd'hui ni lors de son dernier week-end à Londres. Peut-être était-il lié à quelqu'un en ce moment même. Ses pulsions dominatrices et manipulatrices étaient-elles uniquement le fruit des visions paranoïaques de Julia ? Pouvait-on résumer cette aventure blessante et dévastatrice à une erreur de jeunesse ; n'avaient-ils pas tous deux mûri depuis ?

Et s'il arrivait le pire ? S'ils se retrouvaient en Wessex, oublieraient-ils leurs vieux différends en même temps que leurs souvenirs du monde réel ?

La possibilité existait. Beaucoup de participants en avaient parlé dans les sections personnelles de leurs rapports. Ils avaient découvert que l'identité assumée par leur double ignorait les préoccupations de

leur vie réelle.

Cela la fit penser à Greg. Il n'existait pas dans le monde réel, ne faisait pas partie des membres de la projection. Greg était un des habitants du Wessex, appelé à la vie par l'imagination de l'inconscient du groupe. Pour reprendre l'analogie de Don Mander avec le psychodrame. Greg était l'un des milliers de rôles secondaires, un sujet auxiliaire. La plupart d'entre eux restaient à l'arrière-plan, comme les figurants d'un film... mais parfois les participants confiaient des petits rôles parlants à ces acteurs. L'inconscient de Julia avait écrit un scénario pour Greg, une réponse directe à un besoin profond. Greg était devenu un amant physique, un incubateur de l'esprit. Mais l'inconscient jouait des tours : Greg ne la satisfaisait pas sexuellement.

Dans ses propres comptes rendus, Julia s'était contentée de mentionner ses rapports sexuels avec Greg comme des faits, mais elle n'avait jamais détaillé l'invariable insatisfaction qu'il laissait chez elle. Ses comptes rendus étaient en cela incomplets, mais Julia comprenait que la nature de sa relation avec Greg aurait révélé une inadéquation très personnelle, intime, aussi estimait-elle cette omission justifiée.

Tout cela, elle pouvait l'imputer à Paul Mason. Elle était arrivée depuis longtemps à la conclusion que l'attitude destructrice et venimeuse de Paul envers elle provenait d'un besoin insatisfait chez lui, qu'il compensait par là un certain échec physique.

Si Paul entrait dans la projection en traînant cet échec derrière lui, on pouvait affirmer avec quasi-certitude que lui aussi entretiendrait un rapport imaginaire, inconscient, avec un sujet auxiliaire qui lui serait propre. Il en tirerait peut-être un enseignement, comme ç'avait été le cas pour elle avec Greg.

Ce vœu pieux restait un espoir... Et quand la cloche du déjeuner interrompit la discussion quelques minutes plus tard, Julia envisageait ces perspectives avec plus de calme qu'après la rencontre matinale avec Paul.

David Harkman avait mis son réveil à six heures et demie. Malgré la brièveté de sa nuit, il fut éveillé en quelques secondes. La veille, sachant que Julia allait lui livrer son nouvel aquaplane, il s'était renseigné sur l'horaire des marées. En général, le mascaret n'apparaissait qu'une seule fois par jour, et comme les marées avançaient d'une demi-heure par période de vingt-quatre heures environ, la vague du soir arrivait maintenant trop tard pour être sûre. En revanche, la vague idéale pour les amateurs devait apparaître ce matin-là vers 8 h 45 ; Harkman brûlait de mettre son adresse à l'épreuve.

Il enfila en hâte un maillot de bain sous son pantalon, et sortit de la Maison d'accueil de la Commission.

Toutes lumières éteintes, Dorchester avait pris un aspect morne et gris. Le temps humide de la veille avait laissé place à un crachin fin et pénétrant qui, flottant sur la ville, paraît les maisons d'un froid morose. Il était difficile d'imaginer, dans la lumière feutrée du petit matin, que Marine Boulevard avait connu des réjouissances hautes en couleur à peine quelques heures plus tôt. On avait baissé les rideaux des bars et des cafés.

Les rares passants qu'il croisait se dirigeaient comme lui vers le port.

Il se rendit d'abord à la boutique d'aquaplanes, qui adaptait ses horaires d'ouverture à ceux des marées. À cette heure, la direction connaissait exactement ses clients et leurs besoins ; les vendeurs n'affectaient plus l'indifférence négligente de la dernière fois. À son entrée dans la boutique, un d'entre eux se présenta à lui ; vingt minutes plus tard, Harkman ressortait équipé de la combinaison imperméable de caoutchouc et de l'appareil respiratoire appropriés.

Le port n'étant pas navigable à marée basse, la vedette de Child Okeford attendait en haute mer à l'extérieur de l'enceinte. Une trentaine de personnes avait déjà pris place sur les bancs du pont avant, la plupart vêtues de la même combinaison noire et luisante. On aurait dit des phoques agglutinés sur un rocher.

L'arrière du bateau était réservé à l'équipement : aquaplanes rangés sur les porte-bagages de bois prévus à cet effet, afin de ne pas reposer les uns sur les autres, piles de vêtements, combinaisons et

autres appareils respiratoires.

Harkman descendit les marches de béton vers les deux contrôleurs au bas de la rampe de la vedette, paya son billet et déposa ses nouvelles acquisitions sur le pont.

Plusieurs enfants de la ville se tenaient là – de telles occasions les attiraient inévitablement. Harkman envoya deux d'entre eux chercher son aquaplane au mouillage pour le mettre en place sur les râteliers. Puis il se rendit sur le pont avant et attendit le départ avec les autres.

Le crachin persistant trempait les vêtements et collait les cheveux au front. Assis au milieu des surfeurs, Harkman se reprocha de n'avoir pas enfilé sa combinaison plus tôt.

Majoritairement masculin, le groupe comptait aussi quelques femmes, assises ensemble. Les combinaisons rembourrées leur donnaient un côté musclé et viril. Harkman tenta d'imaginer le corps délicat de Julia dans ce costume. L'idée lui remit d'un coup en mémoire l'impression insolite d'avoir été trompé par sa mémoire la veille au soir – en fait, même ce simple souvenir avait ce caractère déconcertant d'abstraction. Il détourna le regard des femmes et le porta vers le port et ses rangées de yachts détremvés et mélancoliques.

Enfin l'embarcation se détacha lentement de l'enceinte du port, cherchant les eaux profondes. Son fond plat n'empêchait pas le navire de racler les galets. À peine sorti des hauts fonds, le capitaine baissa la dérive, et la vedette accéléra sur sa lancée vers l'est.

Harkman observait la côte qu'ils longeaient, les plages larges et plates qui attiraient tant de visiteurs dans la journée.

La traversée de Blandford Passage durant plus de trente minutes, il était plus de 8 heures quand la vedette pénétra lentement dans le port de Child Okeford. Comme Okeford se trouvait en Angleterre continentale, le contrôle des visas des touristes étrangers retarda quelque peu le débarquement.

Blandford Passage proprement dit abritait la brèche la plus étroite entre l'Angleterre et l'île de Wessex. Les bouleversements sismiques du siècle précédent avaient transformé la vallée de la rivière Stour : de passage peu profond entre les dunes du nord du Dorset, elle était devenue un gouffre abrupt et étroit bordé de chaque côté par des falaises de craie friables. Au nord, la mer du Somerset s'étalait des collines de Quantock sur l'île de Wessex jusqu'aux collines de Mendip en Angleterre, et s'ouvrait sur l'ancien canal de Bristol. Cette mer triangulaire, qui se terminait au sud en entonnoir dans les eaux du passage sur les restes de Blandford Forum, subissait les effets de la marée montante une heure avant les eaux protégées de la baie de Dorchester, laquelle donnait dans la Manche à l'extrême est. Imperceptible entre les Quantock et les Mendip, on commençait à distinguer avec clarté une vague de deux ou trois mètres de haut au

niveau de la ville de Crewkerne, sur la côte de Wessex ; en arrivant à l'entrée de l'étroit goulet de Child Okeford, elle mesurait rarement moins de vingt mètres, et aux grandes marées de printemps on avait vu des vagues de plus de cinquante mètres.

Quand le vent soufflait du sud-est, la vague devenait un brisant mortel qui déferlait hors du Passage dans une cascade spectaculaire de ressac écumant. C'était ce phénomène unique qui avait attiré en premier lieu des visiteurs dans la région, et qui avait été à l'origine du développement du tourisme, aussi bien côté Wessex et qu'Angleterre.

Les amateurs de surf se donnaient rendez-vous à Child Okeford, perché sur la colline de Hambledon, mais c'était Dorchester, avec sa vie nocturne et ses plages, son casino et sa mosquée, qui attirait les visiteurs.

Une fois son équipement débarqué avec l'aide des stewards, Harkman alla se changer dans un pavillon voisin. Les sportifs devaient observer de nombreuses règles de sécurité ; l'une d'elles – non des moindres – précisait que tous devaient avoir quitté le port de Child Okeford quinze minutes avant l'arrivée de la vague, afin de pouvoir mettre l'estacade en place à l'entrée du port en prévision d'un éventuel raz de marée. Il fallait que les surfeurs soient prêts au centre du passage bien avant l'arrivée de la vague.

Harkman se débattit pour enfiler sa combinaison neuve par-dessus son maillot de bain. Bien que le vendeur eût pris ses mesures, elle serrait plus que la normale. Cela faisait partie des nouvelles mesures de sécurité décrétées par le Parti ; le rembourrage de la combinaison était plus imposant que lors de ses expériences de jeunesse. Lorsqu'il l'eut enfin passée, il sortit chercher de l'aide pour l'appareil respiratoire, dont un steward devait vérifier la validité. On lui demanda si c'était sa première course ; un surveillant qualifié devait obligatoirement suivre les surfeurs débutants, pour le prix supplémentaire de dix mille dollars.

Le moteur de l'aquaplane démarra en souplesse, et après l'avoir laissé chauffer quelques secondes, Harkman descendit sur la large surface de la planche, trouva son équilibre puis accéléra régulièrement dans les eaux du port. En arrivant dans le Passage, il vit qu'une bonne trentaine de sportifs avaient déjà pris place devant lui, et que d'autres suivaient ; il aurait préféré trouver moins de monde, mais c'était encore acceptable.

En chemin, il s'exerça sur quelques virages, sans subir la honte d'une seule chute. C'était une chose de s'entraîner dans les eaux couvertes de la crique de Maiden Castle, mais une tout autre de se produire sous les yeux des stewards d'Okeford restés sur la rive.

Il se rappela sa première chute, quand il apprenait à monter l'appareil. Le moteur ne s'était pas coupé, entraînant le petit engin

dans l'étendue de la mer du Somerset. Trois jours s'étaient écoulés avant qu'un hélicoptère de l'armée ne le récupère.

Un autre souvenir plat et froid dans son esprit. Était-ce arrivé pour de bon ?

Un surfeur le dépassa.

« Trente mètres ! » cria-t-il.

Avec le bruit du moteur, la tête couverte par le casque de la combinaison, Harkman l'entendit à peine.

« Quoi ? » cria-t-il en retour.

Un peu plus tard, un autre lui lança la même information. Cette fois Harkman l'entendit et, se prenant au jeu, le cria à un autre à la première occasion. On avait dû obtenir des stewards une estimation de la hauteur de la vague.

Il regarda vers le nord, mais ne réussit à distinguer aucun signe de la barre. Harkman se rappelait, de ses précédentes expériences, que les distances étaient souvent trompeuses, et que le seul indice sûr consistait à guetter des signes de remous sur les parois du gouffre.

Les quelques minutes qui lui restaient furent consacrées aux gestes habituels de son vieil entraînement, les flexions de bras et de jambes, destinés à assouplir ses muscles contractés. Il ne pouvait s'empêcher de ressentir la tension de l'attente ; la vague l'avait fait chuter à plusieurs reprises, et il connaissait trop bien la violence du brisant.

La position la plus sûre, pour un amateur incertain, se trouvait au centre du canal, mais la plupart des surfeurs s'y étaient déjà regroupés. Harkman, qui tenait à sa liberté de manœuvre, se déporta en direction du Wessex, sachant que si la vague était trop élevée pour qu'il la monte sans danger, la douceur des falaises de ce côté maintiendrait une relative stabilité des remous pendant qu'il reviendrait au centre.

Une explosion claqua dans le lointain : on tirait le canon pour avertir les navires. C'était devenu, par tradition, le son qui donnait le signal aux surfeurs, qui se mettaient à caracoler dans l'attente de la vague. Harkman jeta un coup d'œil vers le nord, et cette fois il vit la ligne noire de la vague en travers de la mer plate, déjà plus proche et plus haute qu'il ne s'y attendait. Il fit décrire à l'aquaplane une dernière virevolte d'exercice, pas encore très à l'aise dans son nouvel équipement. Il était de toute façon trop tard pour éviter la vague. Le bruit de l'eau qui se brisait lui parvint quelques instants plus tard ; enfin Harkman vit les remous écumants au pied de la falaise.

Il accéléra pour se placer vers le centre du canal, loin de la falaise ; il fit demi-tour quelques mètres plus loin, revint encore. Puis il sentit le remous qui le soulevait et accéléra en avant, en travers de la vague, restant devant elle mais sentant la planche pencher vers

l'avant. La vague s'élevait rapidement en se ruant dans le passage engorgé.

Au bout de quelques secondes, Harkman vit qu'il se rapprochait dangereusement des autres, aussi exécuta-t-il un virage classique en épingle à cheveux, pivotant sur la longueur de l'aquaplane et revenant dans l'autre sens. Il filait toujours en avant de la vague, mais celle-ci le rattrapait petit à petit de sorte qu'il se trouvait maintenant sur son versant antérieur.

La vague ne s'était pas encore brisée, sinon à son point de rencontre avec la muraille de la falaise, où elle rugissait et rebondissait dans une fureur blanchâtre. Harkman fit un nouveau demi-tour, vers le centre, d'où il pouvait l'observer sur toute sa largeur, terrifiante montagne d'eau qui se précipitait dans le Passage. La plupart des surfeurs restés au centre avaient atteint la crête de la vague trop tôt et se penchaient en avant sur leurs appareils, faisant rugir les moteurs dans l'espoir de tenir sa vitesse. Beaucoup tombaient ou glissaient en arrière, disparaissant à la vue derrière la masse d'eau qui continuait de s'élever.

Harkman se trouvait à peu près à mi-hauteur de la vague, conservant sa vitesse pour éviter la crête, mais en décrivant de larges zigzags pour se régler sur elle avec le plus d'exactitude possible. Il fit volte-face pour s'écarter des autres surfeurs, mais vit alors que la vague l'avait emporté beaucoup plus loin dans le Passage qu'il n'avait cru, et que la falaise se dressait à quelques mètres de lui à peine. Alarmé, il fit demi-tour, et déclencha l'arrivée d'air d'un rapide mouvement de la main. La gueule du Passage s'ouvrait devant lui : une passe aux rochers déchiquetés débouchant sur les eaux de la baie, déjà à moins de deux cents mètres. C'était le moment d'atteindre la crête !

Il embraya de nouveau et laissa l'aquaplane gravir la pente raide en diagonale. Une écume blanche apparaissait déjà par endroits au sommet. Harkman, qui manquait de pratique, arriva trop tôt à la crête, juste avant que la vague n'ait commencé à friser. Pendant un instant il glissa en arrière, avant de pousser le moteur à fond pour regagner la crête.

Arrivée à l'embouchure du Passage, la vague se brisa.

L'espace d'un instant, Harkman vit le spectacle que seuls ceux qui chevauchaient la vague pouvaient voir : le calme miroir de la baie, gris sous le ciel nuageux, déployé de Dorchester à l'ouest aux collines lointaines de Bournemouth à l'est, le mont noir de l'île de Purbeck droit devant.

Comme la vague frisait, la crête s'amenuisa et le propulsa vers l'avant. Il glissa vers le bas, devant lui, fendant la pente vacillante d'eau dressée sous lui. Un sportif aguerri aurait essayé de se rattraper

sur la pente, et d'accélérer en descendant la vague pour se mettre en sécurité avant qu'elle ne s'écrase sur lui. Mais Harkman fut pris au dépourvu, et la planche s'abattit la queue la première. Il crut un instant qu'il avait retrouvé son équilibre, mais l'aquaplane se retournait sur le côté... et le sombre tunnel de la vague se referma au-dessus de lui.

Il ferma les yeux et contraignit ses muscles à se détendre. Il fut arraché de la planche avec une violence qui manqua lui faire perdre connaissance, puis il se retrouva dans un chaos de bruit, de pression, de courants gigantesques, qui l'écartelaient en tous sens.

La vague s'effondrait, déferlant dans la baie de Dorchester, surmontée par plus d'un kilomètre d'écume blanche. Harkman, prisonnier à l'intérieur du tourbillon d'eau déchaînée, précipité par le poids de la vague dans les profondeurs de la baie, broyé, retourné, tordu, se forçait à respirer régulièrement par le masque, essayant de ne pas résister aux pressions sur son corps, conscient que la violence finirait par s'apaiser.

Elle s'apaisa enfin, et Harkman retrouva la surface, la tête entourée du jaune vif des sacs de flottaison qu'il avait gonflés avec sa réserve d'air dès qu'il avait vu le ciel.

Une demi-heure plus tard, la vedette de Winterbourne le trouva et l'arracha à l'eau. Seuls sept surfeurs étaient arrivés jusqu'à la baie. Tandis que la vedette pénétrait à travers le flux de la marée, désormais navigable, vers Child Okeford, Harkman apprit des amateurs que la vague avait été satisfaisante, mais pas aussi grande que d'habitude.

Il frissonnait, mais pas à cause du froid, car les nuages s'étaient enfin éclaircis et le soleil brillait.

Une fois de retour à Dorchester, il alla voir Julia à son stand, et ils convinrent de se retrouver le soir même. La course l'avait laissé dans un tel état d'exaltation qu'il lui fut impossible de travailler ; il passa la journée à tourner en rond dans son bureau.

Plus tard dans l'après-midi, il apprit qu'on avait récupéré son aquaplane sans dommage dans la baie, et qu'il devait payer une indemnité de sauvetage.

Julia, contente d'échapper aux tensions émotionnelles de l'heure passée, s'assit à la table de Marilyn, revenue du Château pour le déjeuner. Elle remarqua que Paul partageait une table avec Eliot et Mander à l'autre bout de la pièce, lui tournant le dos. C'était comme si on avait écarté d'elle un radiateur électrique, et que la chaleur en fût dirigée ailleurs.

Située dans la partie ancienne de Bincombe House, la salle à manger était une pièce vaste et solennelle, percée de petits vitraux. Des reliques du passé ornaient les murs : des hallebardes croisées, de vieux boucliers, des haches. Deux vitrines contenaient des assortiments de pièces et de poteries extraites des fouilles archéologiques sur le terrain. Une tapisserie ancienne protégée par une housse de plastique transparent couvrait la moitié d'un mur.

Marilyn lui dressa un compte rendu des informations et des potins accumulés pendant son séjour dans le projecteur. Les ragots n'intéressaient guère Julia – deux identités distinctes impliquaient assez de relations personnelles pour ne pas encore aller s'interroger sur la vie privée des autres – mais elle écoutait néanmoins Marilyn, toujours amusante quand elle racontait les cancan.

Les nouvelles étaient plus préoccupantes, voire déprimantes. Depuis que les troupes britanniques s'étaient retirées d'Irlande du Nord, les extrémistes loyalistes avaient redoublé de vigueur, appuyés par des groupes paramilitaires écossais partisans de l'indépendance, et depuis deux ans une intense campagne d'attentats faisait rage contre les villes d'Angleterre. Les choses étaient restées calmes deux des trois semaines passées en projection par Julia, mais le jour où l'assemblée d'Écosse avait été cernée par les troupes britanniques – pour protéger les représentants élus, à en croire Westminster –, deux puissantes bombes avaient explosé dans des autobus, l'une à Londres, l'autre à Bristol. Au même moment, une autre bombe faisait un nombre effroyable de victimes dans le métro londonien à une heure de pointe. Suite à cela, les transports publics s'étaient presque arrêtés dans toutes les villes d'Angleterre. Les autres nouvelles concernaient une guerre au Moyen-Orient, une crise du dollar, une grossesse royale.

Julia écoulait avec un sentiment de détachement croissant dû à la projection. Elle savait que les autres réagissaient de la même manière.

Une fois qu'ils avaient vécu en Wessex, les participants prenaient leurs distances avec la vie réelle, ce qu'on leur reprochait parfois.

Elle écoutait néanmoins volontiers le bavardage de Marilyn, parce qu'il détournait ses pensées de Paul, dont l'image néfaste perdait de sa netteté.

Après le déjeuner, ils se rassemblèrent au salon, où l'on servit le café. John Eliot fut appelé au téléphone. En l'attendant, Paul offrit à Julia une cigarette, qu'elle refusa. Aucun signe ne passa entre les convives, rien qui pût laisser penser qu'ils se connaissaient par ailleurs.

Eliot revint, l'air soucieux, et alla se servir un café au buffet sans un mot.

« C'était Trowbridge, au Château, dit-il en s'asseyant. Andy et Steve viennent de rentrer de Wessex.

— Ils ont repéré Harkman ? fit Mander.

— Apparemment, oui. Mais ils n'ont pas pu le récupérer.

— Ça s'est mal passé ?

— Ils sont en train de se remettre ; je n'ai eu qu'un compte rendu partiel. Mais d'après ce que j'ai compris, Harkman n'a pas réagi aux miroirs.

— Mais c'est impossible, dit Mander. Ils en sont sûrs ?

— C'est ce qu'ils ont dit. »

Système élaboré par Ridpath et Eliot eux-mêmes, les petits miroirs circulaires utilisés par Andy et Steve étaient le seul moyen connu de ramener quelqu'un du Wessex. La perte de l'identité réelle à l'intérieur de la projection rendait nécessaire un déclenchement post-hypnotique indépendant pour abandonner le monde inconscient. Ils avaient décidé de se servir de miroirs circulaires parce que le Wessex et, à leur connaissance, tout le monde futur imaginaire en étaient totalement dépourvus. Des miroirs carrés, rectangulaires, ovales... mais pas un miroir circulaire. Les seuls existant se trouvaient à Maiden Castle.

« Vous croyez possible que Harkman y soit devenu résistant ?

— C'est ce qu'il semble, dit Eliot. Apparemment, Steve l'a trouvé au stand à Dorchester. Il a essayé de lui vendre un miroir, mais, quand il le lui a tendu, Harkman a simplement dit « Non merci », et Steve n'a pas insisté. Je crois que vous étiez là aussi, Julia.

— Au stand, vous voulez dire ? demanda-t-elle, surprise.

— Steve dit que vous lui avez pris le miroir et l'avez jeté. Puis vous avez discuté avec Harkman du genre de produits vendus sur le stand. »

Julia sourit : son double avait des idées arrêtées sur la question.

« À quand cela remonte ? intervint Mander.

— Ce matin. »

Quand les participants avaient découvert que leurs doubles

continuaient de vivre en Wessex après leur récupération, cela avait d'abord créé une confusion considérable, surtout pour ceux qui se trouvaient encore en projection. Comment l'identité future pouvait-elle garder une substance sans la personnalité projetée ? En fait, le double continuait d'exister dans l'inconscient des autres, même en l'absence de l'individu ; pendant cette période, il devenait un sujet auxiliaire, un figurant projeté par ceux qui étaient les plus proches de lui dans le monde futur.

Hors projection, bien sûr, les participants n'avaient aucun moyen de savoir ce que faisait leur double, mais une fois de retour en projection, leurs souvenirs de la période intermédiaire revenaient, complets.

Julia se rendait compte que lorsqu'elle retournerait en Wessex, elle saurait exactement ce que la Julia imaginaire avait fait entre-temps, car cela semblerait appartenir à sa propre existence.

Le jour où elle avait été récupérée, elle avait eu l'intention de passer la soirée avec David Harkman à Dorchester. Elle se demanda s'ils s'étaient rencontrés comme prévu.

Tout comme elle avait une image double, et parfois contradictoire, d'elle-même et de sa personnalité future, Julia éprouvait des sentiments duels à l'égard de David Harkman. Pour la Julia du monde réel, Harkman n'était qu'un membre de la projection parmi d'autres, même si la situation était inhabituelle. Mais elle se souvenait de son double avec chaleur, curiosité, excitation et beaucoup d'intimité. Si elle avait été vue à Dorchester en sa compagnie, cela ne pouvait signifier qu'une chose : qu'il avait continué de projeter le double de Julia. Ils avaient noué des liens si étroits qu'elle était parvenue à toucher son inconscient.

Cette prise de conscience provoqua une forte réaction en Julia ; si le Wessex était devenu un refuge inconscient pour tous les participants, David Harkman devenait pour elle un refuge tout personnel. Elle éprouvait à nouveau l'appel du futur, mais cette fois il émanait d'une source particulière.

Ses rapports omettaient déjà les frustrations personnelles de la vie avec Greg ; il n'y avait aucune raison pour qu'elle rendît compte des satisfactions qu'elle rencontrait avec un autre. Personne n'avait besoin de savoir cela, de connaître cette région de sa vie dont elle pouvait exclure le reste du monde.

Elle remarqua que Paul la regardait depuis l'autre bout de la pièce, et lui rendit son regard. David Harkman était devenu une source de force ; cela, Paul ne pourrait jamais le changer !

Perdue dans ses pensées, Julia n'accordait guère d'attention à ce qui se passait autour d'elle. Les réunions comme celle-ci avaient habituellement pour but de faire raconter aux différents participants

leurs dernières expériences en Wessex. Outre les rapports écrits obligatoires, on accordait une importance égale aux échanges verbaux, malgré leur côté officieux. On estimait qu'un processus dit d'assimilation consciente se déroulait : des trous inexpliqués dans la structure du monde projeté, selon le point de vue de l'un pouvaient parfois être comblés par les observations d'un autre.

C'était au tour de Colin Willment de décrire les dernières semaines en Wessex. En règle générale, Julia écoutait avec intérêt le rapport des autres, mais aujourd'hui son esprit était ailleurs.

Paul la distraitait toujours. Elle éprouvait encore de la crainte à la pensée qu'il pouvait lui tendre de nouveaux pièges, mais elle considérait la chose avec davantage de calme, se sentait plus capable de faire front.

Pour le moment, les forces s'équilibraient. Paul devait rejoindre la projection, et elle disposait de réserves de résistance intérieure.

Colin termina son rapport verbal quelques minutes plus tard, et Mary Rickard lui succéda. Julia savait que son tour n'allait pas tarder et se concentra sur ce qu'elle dirait. Elle ne voulait rien laisser échapper par inadvertance, surtout au sujet de David, rien qui donnât à Paul plus de renseignements qu'il n'en avait déjà sur son rôle dans la projection.

La présence de Don, Mary et Colin rendait la chose quelque peu difficile. Que fallait-il leur dire ou leur cacher ?

Julia se demanda s'ils avaient connaissance de son intérêt pour le double de David. De son côté, elle savait par exemple que Colin Willment était « marié » en Wessex, tout comme dans la réalité, mais que sa femme projetée différerait largement de son homologue réel, bien que personne ne le lui eût dit.

C'était une chose qu'elle comprenait d'instinct, et qu'elle mettait un point d'honneur à ne pas explorer plus avant.

Aussi, même si les autres participants pouvaient comprendre intuitivement que quelque chose se passait entre elle et Harkman, Julia ne voyait aucune raison d'en parler. Si l'information était assimilée à un niveau inconscient, pourquoi accélérer le processus en attirant l'attention dessus maintenant ?

Occupée à organiser ses pensées et ses souvenirs, elle attendit que Mary Rickard eût fini de parler, mais sans l'écouter. Paul l'observait toujours.

John Eliot prit la parole.

« Julia, puisque nous en sommes à parler de David Harkman, et que vous étiez chargée de le repérer, vous pourriez peut-être nous dire quelques mots. »

Elle ne s'était pas aperçue que Mary avait terminé. Elle se pencha en avant sur sa chaise et feignit d'avoir suivi ce qui avait été dit.

« Mlle Stretton est la géologue de l'équipe, dit Eliot à Paul.

— Oui, je sais, dit Paul. Nous sommes de vieux amis. »

C'était à ce point inattendu, et dit avec un tel naturel, que pendant un moment Julia eut du mal à comprendre que Paul venait de lancer la grenade dont il avait arraché la goupille le matin même. Elle parvint néanmoins à se remettre de sa surprise et quand le projectile atterrit, elle fut capable de le ramasser et de le renvoyer.

« Pas exactement de vieux amis, corrigea-t-elle avec un petit rire affecté. À ce qu'il paraît, nous fréquentions la même université. Une coïncidence, vraiment. »

Mary, assise à côté de Julia, intervint de façon inattendue.

« Monsieur Mason, vous savez que nous avons une règle dans ce projet ? Nous décourageons les rapports en dehors de la projection.

— Mary, tu mets Julia dans l'embarras, fit Don Mander.

— Pas du tout, dit Julia, soudain consciente que Mary avait révélé où allait sa loyauté. Nous nous connaissons à peine. Je n'avais pas reconnu M. Mason avant qu'il ne se présente. »

Eliot, dont le regard se portait tour à tour sur Paul et Julia, sembla soulagé par le ton détaché de sa réponse.

« Alors Julia... Parlez-nous de David Harkman.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter. »

Elle essayait d'éviter de penser aux conséquences de ce qui venait de se passer. Paul avait essayé de mettre sa menace à exécution, et échoué. Est-ce qu'il essaierait à nouveau ? De quelle manière ?

« Je crois que je me trouvais en projection depuis une quinzaine de jours lorsque David Harkman est apparu, dit-elle en cherchant ses mots. Comme vous le savez, le stand se situe sur le port, et un soir... »

Elle débattait son histoire à un débit beaucoup trop rapide. Bien que toujours sur ses gardes, elle enjolivait son rapport de détails hors de propos. Elle ne voulait pas avoir l'air désarçonnée par Paul, ni par personne ; or c'était un soulagement de parler de ce qu'elle connaissait le mieux. Après avoir discoursé cinq minutes, elle se contrôla mieux, réduisit son récit aux faits. Elle décrivit la rencontre avec Harkman devant la boutique d'aquaplanes, sa visite au Château le lendemain, les lieux où Harkman habitait et travaillait, et où les récupérateurs auraient les meilleures chances de le retrouver. Puis elle parla de son expérience avec Tom Benedict.

Si les autres percevaient sa tension, ils ne le montrèrent pas. Ils écoutèrent avec intérêt, posant des questions de temps à autre.

Mais Paul, assis en face d'elle, demeurait muet. Le dos calé contre le dossier de sa chaise et les jambes croisées, il ne la quitta pas des yeux un instant.

La réunion dura toute la journée. Le soir, alors qu'ils se rendaient à la salle à manger, Paul la rattrapa. John Eliot et Mander avaient plusieurs mètres d'avance sur eux et Mary et Colin marchaient quelques pas derrière.

« Je veux te parler », dit Paul.

Elle regarda droit devant elle, s'efforçant de l'ignorer.

Il y avait quatre couverts par table ; Julia se dirigea vers celle où elle avait déjeuné. Paul l'imita.

John Eliot le remarqua et s'approcha d'eux.

« J'imagine que vous devez avoir beaucoup de choses en commun, dit-il en souriant à Julia.

— De vieux souvenirs d'université, dit Paul. En quelle année avez-vous passé vos examens terminaux, mademoiselle Stretton ? »

Eliot se dirigea vers une autre table et s'assit à côté de Mander.

« Tu peux laisser tomber ton numéro, Paul, dit Julia à voix basse. Je vais leur dire.

— Quoi ? Tout ? Tu n'oserais pas.

— Tout ce qu'ils ont besoin de savoir. Je ne suis pas seule à ne pas vouloir de toi ici.

— Raconte-leur tout ce que tu veux. Ça me va. Tu vas leur parler de l'argent ?

— Quel argent ? dit aussitôt Julia.

— Ces cinquante livres que tu me dois.

— Je ne sais pas de quoi tu parles. »

Percevant un mouvement à la porte, elle se détourna de lui en rougissant. C'était Marilyn. Julia lui fit signe de venir à la table.

Elle accomplit les formalités des présentations, mais sentait poindre en elle une terreur profonde et familière. Elle comprenait où il voulait en venir avec ses cinquante livres, mais ça n'avait pas d'importance. Plus maintenant.

« Vous venez de sauver Julia d'une vieille dette, dit Paul à Marilyn. Elle me doit cinquante livres. »

Marilyn rit.

« Je croyais que vous veniez de faire connaissance !

— Il plaisante », dit Julia, se forçant à rire.

Un jour ils s'étaient disputés. (Pour quelle raison ce jour-là, cette

dispute-là, peu importait... ce n'était qu'une fois parmi tant d'autres.) À son travail, Paul avait gagné un pari sur les courses, et il était revenu du bureau en brandissant ses gains. Il faisait l'important à cette époque ; il voulait se remettre à son compte. Julia – une Julia bien différente, songeât-elle –, qui avait passé la journée à traquer un emploi, était fatiguée et amère. La discussion s'était rapidement transformée en dispute. Pour finir, Julia s'était emparé de l'argent avant de se précipiter hors de l'appartement. Mais elle avait ensuite stupidement égaré son sac, qui contenait l'argent et sa clé. Plus tard, il avait fallu qu'elle pleure et s'agenouille devant la porte pour qu'il la laisse entrer ; puis il l'avait jetée sur le lit et l'avait possédée avec violence. Il avait décoché une flèche finale, comme à son habitude, en lui disant qu'il n'en avait jamais eu aussi peu pour cinquante livres. Cette semaine-là.

Après, il avait raconté l'histoire comme une plaisanterie, en adaptant les faits à sa propre vanité. Il la racontait toujours en présence de Julia, et obtenait toujours un succès. Ensuite, chaque fois qu'on parlait d'argent, n'importe quel argent, il s'arrangeait toujours pour l'assimiler au sexe.

La table avait une surface en bois au grain profond, sombre et poli. Julia contemplait le napperon devant elle, le déplaçant des doigts et faisant tinter les couverts. Paul devisait aimablement avec Marilyn ; il n'était plus question des cinquante livres.

Elle ne les lui avait jamais rendues, n'y était jamais parvenue. Elle manquait toujours d'argent à cette époque, et depuis – depuis qu'elle avait quitté Paul – elle avait chassé cette histoire de son esprit. Elle aurait pu les lui rendre maintenant, même vingt fois sans qu'elles lui manquent... mais là n'était pas la question. Si elle le lui proposait, il refuserait ; si elle ne le faisait pas, il ne lui laisserait jamais oublier. Il ne s'agissait pas de l'argent en soi ; c'était devenu une dette symbolique, le dû de sa défection. Mais ensuite, comme dans l'après-midi, Julia sentit son courage lui revenir.

Elle ne reconnaissait pas cette dette ; l'argent n'avait rien à voir. S'il y avait une chose dans sa vie qu'elle n'avait jamais regrettée, c'était d'avoir quitté Paul.

Pendant qu'on servait les hors-d'œuvre, Julia remarqua que Paul lorgnait le corps de Marilyn, une fille plus grande, avec plus de poitrine qu'elle. Ce soir-là elle portait un pull-over mince sans soutien-gorge. Voilà qui devait plaire à Paul, qui s'intéressait aux seins. Même à ce sujet, il avait essayé de lui donner un sentiment d'infériorité ; il lui faisait remarquer d'autres filles, se plaignait de sa maigreur et de ses épaules pointues.

Tout à coup, l'idée que les seules cartes qui restaient à Paul étaient mesquines et dérisoires lui donna de l'énergie. Une petite

somme d'argent, son tour de poitrine : était-ce tout ce dont Paul pouvait la menacer ?

Son humeur moqueuse devait se lire sur son visage, car Marilyn quitta soudain Paul des yeux et lui sourit.

« Tu as envie de sortir prendre un verre ce soir ? »

Julia secoua la tête.

« Non... je ferais mieux de rester. Il faut que je rédige mon rapport. »

Paul resta muet, mais Julia remarqua son regard. Il arborait un grand sourire hypocrite, et lui fit un clin d'œil appuyé. Marilyn, qui cherchait le beurre, ne remarqua pas ce geste de toute évidence gratuit.

Julia parla très peu au cours du repas, et s'excusa dès qu'elle eut fini son dessert.

Elle rejoignit John Eliot, qui mangeait encore.

« Docteur Eliot, j'aimerais rejoindre la projection aussitôt que possible. Est-ce que ça peut être demain soir ?

— Vous allez à l'enterrement de Tom ?

— Bien sûr.

— Je ne sais pas. Vous venez seulement d'être récupérée. Il faudrait vraiment attendre trois jours.

— Qu'est-ce qui presse, Julia ? demanda Don Mander.

— Rien, mais j'ai l'impression de perdre mon temps ici, et la projection est faible pour le moment. Même Andy et Steve sont dehors.

— Il nous faut votre rapport écrit, et..., dit Eliot.

— Je vais le rédiger maintenant dans ma chambre. Écoutez, je suis en pleine forme. Je suis la seule personne capable de ramener David Harkman, et je veux essayer. Nous avons perdu toute la journée à parler, alors que seul David devrait nous préoccuper. Comment a-t-il pu développer une résistance aux miroirs ?

— Nous étions justement en train d'en discuter. Don pense que Steve a dû commettre une erreur.

— C'est ce que nous devons découvrir. Quand est-ce que lui et Steve seront prêts pour une nouvelle tentative ?

— Dans deux ou trois jours.

— Je veux être en Wessex avant eux. Vous m'avez confié sa responsabilité. »

Elle s'éloigna avant qu'ils aient pu répondre. Elle passa rapidement devant Paul et Marilyn, toujours attablés. Elle vit cette dernière se tourner, mais ne répondit pas à son regard et sortit rapidement.

On avait fait sa chambre pendant la journée, et nettoyé la salle de bains. Elle alluma le chauffage au gaz pour combattre le froid, puis

s'assit devant, à même le sol, en contemplant la lueur orange. Ses ongles avaient poussé pendant sa période de projection. Elle chercha ses ciseaux et sa lime, et commença à leur redonner forme, s'efforçant de ne pas penser aux événements de la journée.

Quand la pièce fut plus chaude, elle débarrassa la table puis y installa une machine à écrire portative et une lampe.

Elle travailla pendant deux heures ; elle voulait présenter un rapport objectif de tout ce qu'elle avait vu et fait en Wessex. Les comptes rendus verbaux étaient utiles, mais leur diffusion se limitait à ceux qui les entendaient. Les rapports écrits constituaient le seul moyen de communiquer avec les autres participants.

Ce qui lui rappela qu'elle avait beaucoup à lire : de nombreux rapports avaient dû s'accumuler au cours des trois dernières semaines. Durant le trajet qui les emmènerait jusqu'à Salisbury le lendemain matin pour l'enterrement, elle se débrouillerait pour monter dans la voiture de Marilyn et les lire en route.

Dans son rapport, elle décrivit l'apparence du double de David Harkman en détail ; ils savaient où il se trouvait pour le moment, mais le risque de le perdre à nouveau rendait la description primordiale. Elle se souvenait du David Harkman au teint cireux qu'elle avait vu dans la morgue avant de partir pour le Wessex, et de la distance qui le séparait de l'homme qu'elle avait connu. Lui aussi avait le teint pâle, mais du fait de son travail de bureau, pas de l'étrange demi-vie du projecteur. Elle songea au corps élancé et musclé perché sur l'aquaplane, à sa démarche leste et athlétique sur le quai.

Elle décrivit aussi la disparition de Tom Benedict avec autant de détails qu'elle pouvait se rappeler ; l'amnésie dont elle avait souffert aussitôt après avait rendu l'incident vague. Elle se rappelait la main de Tom dans la sienne sous le drap, l'infirmier froide et blanche, la femme empressée, l'enfant.

Ce rapport écrit comportait les mêmes omissions que son compte rendu de l'après-midi. Il y manquait surtout les sentiments, les espoirs. Elle parlait de l'affinité qu'elle avait ressentie avec David Harkman, et avec Tom Benedict, de cette sensation de reconnaissance quand Andy lui avait brandi le miroir sous les yeux... mais c'était un fait connu de tous. Elle gardait en revanche pour elle les choses qui revêtaient une importance personnelle, les choses aussi intimes à ses yeux que la projection pour eux tous. Des instants comme ces quelques secondes sur le quai où elle avait vu David Harkman marcher vers elle ; elle avait alors retenu son souffle et senti ses seins se durcir sous le vêtement rugueux. Ou bien le matin dans la crique où elle avait accepté l'invitation de David, avec Greg à quelques pas de là... et elle avait vu la démarche hésitante de Greg, elle l'avait *obligé* à détourner les yeux jusqu'à ce qu'elle puisse accepter.

Écrire sur le Wessex revenait à s'en souvenir, même si le compte rendu restait partiel. Il en allait toujours ainsi. Dans les heures suivant un retour, la vie réelle et la projection se chevauchaient, les souvenirs se confondaient.

Le Wessex devenait une obsession, un rêve éveillé, une nostalgie permanente.

Il lui avait donné son premier véritable rôle dans la vie ; il était devenu sa réalité première.

Tout ce qui s'était produit avant s'apparentait à une répétition sans enthousiasme d'une pièce qu'on improvisait. Le Wessex était cette pièce, qui dominait sa personnalité comme un personnage fort s'empare d'un bon acteur.

Seul Paul, et tout ce qu'il avait représenté, exerçait sur elle une influence aussi puissante. Un ascendant destructeur, égoïste, qu'elle voulait laisser derrière elle.

La réalité du Wessex la séduisait, de même que Paul autrefois. La projection l'enveloppait, s'adaptait à sa personnalité. Elle réalisait un désir inconscient, représentait une extension de sa propre identité qui l'embrassait totalement : le parfait amant.

Julia contempla la feuille dans le rouleau de la machine. Les mots, se disait-elle, ne rendent que le caractère superficiel de l'expérience. John Eliot avait dit vrai ce matin : les rapports ne constituaient plus des observations utiles au projet. Les véritables expériences étaient maintenant dérobées, recyclées par l'inconscient pour l'enrichissement ultérieur de la projection.

Comme dans une liaison authentique et profonde, les vérités fondamentales n'avaient jamais besoin d'être formulées.

Décidant qu'elle avait terminé son rapport, Julia sortit la dernière page de la machine et la sépara de la copie carbone. Elle relut l'ensemble, corrigea quelques points de détail, puis le mit de côté.

Comme il était encore assez tôt, elle se demanda un instant si elle allait partir à la recherche des autres, sans doute descendus prendre un verre à Dorchester. Mais Paul serait avec eux, et d'ailleurs les mois à l'intérieur de la projection lui avaient fait passer le goût de l'alcool et des cigarettes. Elle rangea son bureau, passa dans la salle de bains, se déshabilla et fit sa toilette. Après avoir passé sa robe de chambre, elle se rassit sur le tapis devant le chauffage au gaz et laissa son regard se perdre dans les flammes. Elle aurait aimé avoir un jeu de cartes pour faire une réussite.

Puis la porte s'ouvrit, se referma, et Paul fut là.

« Paul, va-t-en », dit-elle.

Il traversa la pièce, s'assit dans le fauteuil.

« Je voulais venir te souhaiter bonne nuit. Nous n'avons pas eu beaucoup l'occasion de parler aujourd'hui.

— Je n'ai rien à te dire. Je te le répète : j'en ai fini avec toi, pour de bon. Je suis heureuse maintenant.

— C'est ce que tu dis. Ce n'est pas ce que John Eliot pense de toi. »

Un poisson mord à l'hameçon sans le reconnaître ; Julia, elle, l'identifia sans équivoque, mais ne put y résister.

« Qu'est-ce que tu insinues ?

— Il te croit surmenée. Tu es restée trop longtemps en projection. Il veut que tu prennes une longue période de repos.

— Paul, tu mens. » Elle ferma les yeux et détourna la tête. « Bon Dieu, sors d'ici ! »

Elle l'entendit tapoter une cigarette contre le paquet, puis gratter une allumette. Quand elle le regarda, il tenait l'allumette droite pour faire brûler la flamme à la verticale. Il l'éteignit en soufflant un long cône de fumée, puis projeta le bout noir d'une pichenette. Il faisait toujours cela ; elle se demanda combien de milliers de fois il avait répété ce geste au cours des six ans où elle ne l'avait pas vu.

« Tu as un cendrier ? dit-il en roulant le reste de l'allumette entre ses doigts.

— Je ne fume pas. »

Il laissa tomber l'allumette sur le tapis.

« Quelle volonté. Toi qui fumais plus que moi.

— Paul, je ne sais pas ce que tu fais ici, ni ce que tu veux, mais ça ne marchera pas. Je ne veux pas de toi ici, je ne veux pas de toi dans le projet, je voudrais ne jamais te revoir !

— La vieille paranoïa. C'est pratique de m'avoir à portée de main, non ? Sans moi, tu n'aurais personne à qui reprocher tes faiblesses. »

Elle lui tourna le dos. Où était passée la force intérieure qu'elle avait accumulée tout au long de la journée ? S'agissait-il d'une illusion ?

— Si tu n'es pas sorti dans cinq secondes, j'appelle à l'aide.

— Admettons que quelqu'un t'entende. Que se passerait-il ? Tu

veux que nous réglions nos comptes ? D'accord. Nous leur dirons que, finalement, nous sommes de vieux amis intimes, et que tu as des doutes au sujet du travail. Je leur dirai que je suis d'accord, que tu es surmenée. Après tout n'ai-je pas vécu assez longtemps avec toi pour te connaître mieux que quiconque ? Tu es pâle et hagarde, Julia. Peut-être devrais-tu prendre des vacances.

— Alors, c'est ça ? Tu veux que je quitte le projet !

— Seulement si tu m'y obliges. »

Elle garda le silence, les yeux fixés sur le tapis.

« Retourne-toi, que je te voie un peu, Julia.

— Pourquoi ?

— Je peux toujours lire tes pensées sur ton visage. »

Immobile, Julia l'entendit bientôt se lever de son siège. Elle se raidit dans l'attente de son contact, mais il passa devant elle et jeta ses cendres dans le chauffage au gaz. Il s'assit sur le lit, face à elle.

« Pourquoi tiens-tu tellement à entrer dans le projet ? demanda-t-elle.

— Je te l'ai dit : c'est la plus belle occasion de ma carrière.

— Espèce d'ordure arriviste.

— Et toi, ta participation est totalement désintéressée, je présume ?

— Je suis dedans parce que j'y crois.

— Pour une fois nous voilà d'accord, dit Paul. Il n'existe qu'un projecteur de Ridpath, et je veux l'utiliser.

— Je, je, je. Les autres ne comptent pas.

— Je suis nécessaire parce que je possède quelque chose qui vous fait à tous défaut : un point de vue objectif et intelligent. »

Elle le regarda, interloquée.

« Essaies-tu de dire...

— J'ai bien dit objectif. J'ai été engagé par le Conseil d'administration parce que la projection se perd en subjectivité et complaisance. Ils paient pour des résultats, autrement dit des idées nouvelles.

— Que tu es censé avoir.

— J'ai une idée.

— Qui est... ? »

Paul eut encore son sourire calculateur.

« Si je t'en faisais part, ça deviendrait ton idée, non ? Disons juste que votre petit monde souffre d'une omission d'une telle énormité que je suis frappé que personne n'y ait pensé avant. J'ai l'intention de rectifier ça.

— Tu vas changer la projection !

— Pas du tout. Je sais combien elle t'est chère. Après tout, il ne faut surtout pas modifier ton paradis. Jamais.

— Paul, tu te mêles de quelque chose que tu ne comprends pas !

— Je ne comprends que trop bien. » La voix de Paul passait d'un ton faussement moraliste à une dureté réelle. « C'est un monde de fantasmes pour universitaires émotionnellement retardés. On appelle ça psychodrame ! C'est d'échec qu'il faut parler, d'incapacité ! Regarde-toi, petite salope. Incapable de jouir dans la vie réelle, tu es obligée de rêver un mécanicien débile pour te faire baiser tous les soirs !

— Tu as lu mes rapports !

— Je ne suis pas obsédé par toi. Je les ai tous lus. Pas seulement les tiens. »

Elle sentit monter une bouffée de rage hystérique, se dressa d'un bond, voulut se jeter sur lui. Elle leva la main pour le frapper, mais il la saisit et lui tordit le poignet. Elle se dégagea, lui lança un coup de pied, puis se jeta la tête la première sur le fauteuil, où elle se mit à sangloter.

Paul attendit. Il termina sa cigarette, l'écrasa sur la grille, en alluma une autre.

« J'aimerais rencontrer ce type que tu as fait apparaître. C'est comme si je le voyais. Bien monté, et aussi bête que...

— Paul, ta gueule ! » En larmes, elle essayait de se boucher les oreilles. « Va-t-en !

— Et bien sûr, il te baise mieux que je n'ai jamais su le faire. Je parie qu'il est tout ce que je n'étais pas selon toi. »

Elle ferma son esprit à la voix, aux ravages que provoquait cette intrusion. Sachant qu'elle ne le supportait pas, il disait toujours des obscénités pour la mettre en colère.

Ses paroles appelèrent Greg à son esprit. En comparaison, le jeune homme du Wessex, aimé de tous, dont la seule faute était de ne savoir la satisfaire, semblait sûr, doux et rassurant.

Elle commença à se calmer, en s'apercevant que Paul s'était tu. Elle resta effondrée sur le sol, la tête et le buste reposant sur le siège du fauteuil, inspirant profondément pour se détendre, tentant de remettre de l'ordre dans le chaos de ses émotions.

La projection faisait usage de techniques mnémoniques pour entraîner l'esprit, lui apprendre la discipline et le contrôle de soi. L'expérience de la projection proprement dite avait un effet analogue : elle enseignait le pouvoir de l'inconscient et les façons de se servir de la conscience.

C'est Greg ! pensa-t-elle. Paul ne peut pas admettre le fait que mon inconscient ait créé Greg !

Mais pas David Harkman... Il n'a pas mentionné David. Il ne sait pas ; personne ne sait.

David lui donnait la force de résister.

Elle avait provoqué Paul une fois dans sa vie, en le quittant. Elle se rendit soudain compte que, bien malgré elle, elle avait recommencé. Il ne pouvait admettre l'idée que son amant rêvé lui donnait davantage satisfaction.

Elle leva la tête du coussin et s'essuya les yeux sur la manche. Se retournant vers Paul, elle s'aperçut que sa courte robe de chambre s'était ouverte lorsqu'elle était tombée sur le siège.

Paul, de nouveau assis sur le lit, la regarda essayer de se couvrir.

« J'ai déjà vu tout ça, Julia.

— Tu peux dire ce que tu veux. Je me fous de ce que tu regardes, et je me fous de ce que tu imagines à propos du Wessex, et je me fous de savoir si tu vas là-bas voir par toi-même. Tout ce que je veux, c'est que tu sortes de ma chambre, ou bien je vais alerter toute la maison. »

Elle avait parlé avec calme, d'un ton neutre ; pour une fois elle exprimait la stricte vérité de ses sentiments.

Paul resta silencieux un instant, puis se leva. Julia s'aperçut qu'il avait regardé son corps dénudé avec plus d'intérêt qu'elle ne le pensait, car lorsqu'il se retourna elle vit que son état d'excitation ne laissait aucun doute.

Il ôta sa veste et l'accrocha à la poignée de la porte.

« Ne te fais pas d'idées, Paul.

— Je suis venu te dire bonsoir, pas vrai ? Tu sais ce que ça veut dire. Nous avons toujours été bien ensemble.

— Paul, je crie si tu t'approches de moi. »

Mais elle ne cria pas, même alors. Elle restait en proie à la vieille paralysie qu'elle connaissait bien. Paul s'approcha rapidement et la bâillonna de la main, lui enfonçant le pouce et les doigts dans les joues. Il la touchait délibérément pour la première fois ; Julia, comme un ressort qui se détend, se débattit violemment pour se dégager. Il la gifla à toute volée, l'étourdissant à moitié. Puis il passa derrière elle, la main toujours collée à sa bouche, lui tordant la tête en arrière.

« Tu aimes bien que j'y aille brutalement, petite pute. Eh bien, ça va te plaire comme jamais... »

De sa main libre, il agrippa un pan de la robe de chambre et l'arracha. Un bouton sauta ; un autre, entraînant le tissu, resta pendu au bout de son fil. La robe s'ouvrit en grand et la main s'empara d'un sein, tordant et tirant le mamelon. Elle essaya de reprendre son souffle, mais il la bloquait. Il libéra un instant sa bouche, mais avant qu'elle ait pu aspirer, il avait emprisonné son cou dans l'étau de son bras et l'étouffait. Elle le sentait excité, dur, tandis qu'il se pressait contre ses reins.

Elle tenta de crier en vain, à bout de souffle. Elle lui griffait le bras, donnait des coups de pied en arrière... N'importe quoi pour qu'il la relâche !

Quand il se débattit avec sa braguette, Julia comprit que là se trouvait sa seule chance de se libérer. Elle se projeta de toutes ses forces vers le sol. Le bras continuait de la tirer en arrière, de l'étrangler. Elle se raidit puis, dans un dernier sursaut d'énergie, se pencha de nouveau en avant. Le bras faiblit, et elle réussit à s'écarter en titubant.

Elle se retourna vers lui. La moitié de la robe pendait, en lambeaux. Paul se tenait devant elle, le pénis saillant hors du pantalon.

« N'avance pas ! dit-elle, et sa gorge meurtrie la fit tousser douloureusement. Pas un centimètre de plus ! »

Paul, le visage rouge, le souffle haletant, fit un pas vers elle. Julia aperçut les ciseaux à ongles par terre, près du chauffage à gaz, et s'en empara.

Brandissant l'une des petites lames comme un couteau, elle dit :

« Paul, je vais te tuer. » Il avança encore d'un pas. « Je vais le faire !

— Tu aimes que j'y aille brutalement », répéta-t-il.

Le ton ne contenait plus aucune menace ; il l'implorait presque.

« Sors. »

Julia n'avait jamais été aussi terrifiée de sa vie.

Ils se dévisagèrent avec haine, comme deux animaux qui s'affrontent, mais Paul abandonna.

Après avoir rajusté son pantalon et fermé sa braguette, il gagna la porte à pas mesurés et décrocha sa veste.

Julia surveillait chacun de ses gestes.

Une fois la veste enfilée, il écarta les cheveux de son visage, et ouvrit la porte.

« Désolé, mademoiselle Stretton, dit-il à haute voix dans le couloir. Je pensais que vous vouliez jouer à l'inaccessible. »

La porte claqua derrière lui. Julia lâcha les ciseaux, s'écroula en travers du lit, et sanglota sans retenue.

Une demi-heure plus tard, elle tourna le verrou, puis alla prendre un bain. Une contusion rouge lui barrait la gorge et sa joue arborait de belles griffures. Son sein droit était enflé et meurtri. Elle se sentait souillée, salie.

Mais plus tard, étendue dans le noir, alors qu'elle essayait de s'endormir, elle comprit que Paul ne pouvait plus la menacer. Elle se sentait psychologiquement capable de le contrer. Elle le connaissait comme jamais auparavant, et elle pouvait dominer cette connaissance.

Et elle sentait, sans peur, que Paul en savait autant à son sujet.

Comme prévu, Julia prit connaissance des autres rapports dans la voiture au retour de l'enterrement de Tom à Salisbury. Pourtant, elle avait le cœur et l'esprit ailleurs. Elle les lisait en diagonale, dans l'espoir d'y glaner les informations nécessaires d'un simple coup d'œil. Les enterrements l'attristaient toujours ; or le columbarium battu par les vents, avec ses processions de corbillards qui partaient et arrivaient à quelques minutes d'intervalle, ressemblait au décor d'une tragédie organisée, ininterrompue, mise en scène avec goût dans le moindre de ses détails.

Après cela il y avait eu l'autre supplice : la tasse de thé de rigueur avec ses parents. Son père, grand et gauche dans son costume sombre, n'avait pas dit grand-chose ; mais sa mère, en larmes pendant la cérémonie, avait converti sa douleur pour Tom en une préoccupation inquisitrice pour Julia. « Tu n'as pas la mine de quelqu'un qui prend assez l'air, ma chérie », et « J'espère qu'on te nourrit bien », et « Tu as des nouvelles de ce gentil garçon que tu voyais à Londres ? » J'ai beaucoup de travail, maman, et je suis heureuse, et oui, c'est bien triste pour Tom, et j'ai tout l'air que je veux, et je pense que nous devrions bientôt rentrer...

Marilyn, qui l'avait accompagnée au salon de thé, faisait mine de ne pas suivre la conversation.

Paul ne s'était pas manifesté de la matinée, mais elle n'en ressentait même pas de soulagement. S'il lui restait le moindre sentiment au sujet de Paul, il se réduisait à une sorte de fatalisme. Peut-être qu'il essaierait encore de se venger, mais elle était prête à tout. À retirer l'écharpe de soie autour de son cou, à dévoiler ses seins meurtris si cela pouvait suffire à convaincre les autres que c'était Paul qui représentait une menace pour la projection, pas elle.

Marilyn avait deviné qu'un désastre s'était produit la veille au soir, mais Julia avait éludé ses questions. Quand les membres du projet revenaient du Wessex, leur trouble durait souvent plusieurs heures, et Marilyn s'y était accoutumée. Bien que n'étant pas directement concernée par la projection, Marilyn avait appris à connaître les participants. Elle avait plusieurs fois fait remarquer à Julia la manière dont celle-ci les changeait.

« En quoi m'a-t-elle changée ? lui avait un jour demandé Julia.

— En mieux ! »

Telle avait été la réponse espiègle de Marilyn, qui n'en avait pas dit plus.

En sortant de Dorchester, alors qu'ils traversaient la vallée de la Frome en direction de Maiden Castle et, au-delà, de Bincombe House, Julia observait le morne paysage balayé par les vents en essayant de le voir avec ses yeux du Wessex, de voir la baie calme et bleue ponctuée de bateaux. La silhouette des logements sociaux d'après-guerre de Victoria Park se détachant sur les collines enlaidissait le sud de Dorchester. Il n'y en avait aucune trace en Wessex, preuve de l'antipathie unanime de l'inconscient des participants.

La route principale dépassait Maiden Castle, dressé sur sa colline à leur droite. Julia y jeta un coup d'œil.

« Marilyn, tu vois une raison pour que je ne retourne pas en projection aujourd'hui ? demanda Julia.

— Tu sais que ça ne dépend pas de moi.

— Oui, mais je me demandais si tu avais entendu quelque chose.

— Sur toi ?

— Pas particulièrement, dit Julia. Mais je ne suis revenue qu'avant-hier, et quelqu'un disait qu'après la mort de Tom il faudrait prolonger les périodes à l'extérieur du projecteur.

— Je sais juste que les examens médicaux vont être plus rigoureux.

— J'avais aussi entendu ça. »

Le matin même, avant de partir pour Salisbury, Don Mander avait convoqué une brève réunion. Il était urgent qu'au moins deux personnes retournent dans la projection car il y avait maintenant un total de sept participants au-dehors, même en ne comptant pas Steve et Andy comme participants à part entière. Après l'enterrement, Colin Willment était parti pour Londres, et il serait sans doute de retour dans un jour ou deux. Don Mander lui-même ne pouvait se résoudre à prendre son congé. Mary et Julia s'étaient proposées pour un retour immédiat, bien que Mary eût besoin d'au moins un jour à Londres.

Personne n'avait parlé de Paul Mason.

Une fois arrivée à Bincombe House, Julia se rendit dans sa chambre et commença à trier les vêtements dont elle aurait éventuellement besoin dans les jours à venir. Elle en mit plusieurs de côté pour le personnel chargé du nettoyage. Elle avait désormais plus de vêtements ici qu'à son appartement de Londres, mais il ne lui en fallait jamais beaucoup. Elle en avait apporté la plus grande partie la dernière fois qu'elle était venue de Londres ; elle se fit la réflexion qu'elle pourrait en rapporter quelques-uns là-bas.

Elle s'était arrêtée sur la route de Salisbury pour manger un morceau avec Marilyn, mais n'avait rien avalé depuis... pas même de

gâteaux secs, à la grande surprise de ses parents. Elle était maintenant affamée, et le resterait si elle regagnait la projection. Elle voulait apprendre de John Eliot ce qu'ils attendaient d'elle. Malgré sa nouvelle sérénité face à Paul, elle n'avait pas oublié la remarque ironique au sujet de son besoin de vacances prolongées.

Elle descendit, mais trouva le salon vide. Indécise, elle resta une dizaine de minutes près de la cheminée à se demander où Paul avait passé la journée. Au retour de l'enterrement, Marilyn lui avait confié qu'il était descendu à l'Antelope Hôtel à Dorchester. Ceci expliquait son absence de Bincombe dans la matinée, mais pas à leur retour.

En haut, elle trouva Mary Rickard en train de faire sa valise.

« J'espère que votre maison n'aura pas subi de dégâts, dit Julia. Qu'allez-vous faire ?

— Il faudra que j'aille chercher une sommation demain, puis que je donne procuration à mon ex-mari. Cela devrait aller vite, la maison était à son nom.

— Quand espérez-vous revenir ?

— Après-demain, dit Mary. Je ne pensais pas vous voir... Je vous croyais repartie en Wessex.

— J'attends toujours des nouvelles de John Eliot.

— À ce que je sais, il vous attend. Il m'a dit que vous repreniez le travail juste après l'enterrement.

— Alors, je repars ! »

Julia ressentit un grand soulagement, ainsi qu'un frisson d'excitation. Le Wessex l'attendait.

« Mary, que pensez-vous de Paul Mason ?

— Il a l'air d'un jeune homme correct. »

Mary gardait les yeux baissés vers la jupe qu'elle était en train de plier.

« Allons, Mary.

— C'est un ami à vous, n'est-ce pas ?

— C'est lui qui vous a dit ça ?

— Non... Mais vous disiez que vous aviez été à l'université ensemble.

— Nous y avons été au même moment, dit Julia. Je me souviens vaguement de lui.

— C'est vous qui le dites, ma chérie. Ça n'a pas d'importance pour moi. Mais j'ai remarqué sa manière de vous observer. »

Pendant un instant, Julia fut tentée de lui raconter ce qui s'était passé la nuit précédente, mais une longue habitude de réserve à l'égard des autres membres de la projection la retint – tout au moins consciemment. En outre, elle connaissait moins bien Mary que la plupart d'entre eux.

« Je suis sortie avec lui une fois ou deux.

— J'ai dit que ça n'avait pas d'importance. Malgré ma remarque de tout à l'heure, je préfère que nous nous traitions en êtres humains. D'ailleurs, je sais qu'avant le début de la projection il y avait au moins une liaison en cours. Ça n'a pas l'air d'avoir changé grand-chose.

— Oui était-ce ? demanda Julia avec curiosité.

— Un homme et une femme, dit Mary avec un sourire. Ça s'est terminé sans larmes ni sang, autant que je sache. Alors, s'il s'est passé quelque chose entre vous et Paul Mason et que vous ne voulez pas en parler, c'est votre affaire.

— Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous pensez de lui. »

Mary ferma le couvercle de la valise et s'assit au bord du lit. Elle avait des traits doux, un regard amène.

« Je vais vous le dire, Julia, parce que c'est important pour moi. Je le trouve dangereux et égocentrique. Je pense qu'il va nuire à la projection, et que nous ne pourrions rien faire pour l'en empêcher. »

Elle parlait avec calme. Mary exagérait rarement : ses rapports étaient toujours exemplaires d'observation précise, d'images concrètes.

« Vous savez quelque chose de lui ?

— Rien que je ne puisse voir de mes propres yeux, ou comprendre par moi-même. Les administrateurs l'ont engagé parce qu'ils s'imaginent que c'est exactement le genre de petit malin qu'il faut à la projection. Mais ils ne discernent pas le mal que pourrait causer ce genre d'ambitieux malintentionné.

— Je croyais qu'il plaisait à Don Mander et à John Eliot.

— Eliot oui, mais pas Mander. De toute façon, peu importe ce que pensent les participants. Les administrateurs en veulent pour leur argent, et ils croient qu'un jeune loup qui s'est fait un nom dans la presse à scandale et la spéculation immobilière va servir leurs intérêts. En fin de compte, j'imagine que c'est de notre faute. Les administrateurs ont toujours eu beaucoup trop peu de contacts avec la projection. Julia, le Wessex est *réel* pour moi. Je ne veux pas qu'on le change. »

Julia se souvint de Paul dans sa chambre, du sourire carnassier qu'il arborait avant d'essayer de la violer.

« Mary, hier soir... je me suis entretenue avec Paul Mason. Il parlait de ce qu'il allait faire de la projection.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rien de précis. Mais il a fait une allusion assez claire. Il disait qu'il y avait une omission évidente dans la projection.

— Je l'ai entendu parler à John Eliot, dit Mary. Il demandait ce qu'on faisait de l'équipement de la projection en Wessex. Eliot a dit qu'il servait à récupérer les participants, et Paul a demandé s'il pourrait être utilisé à d'autres fins. Vous pensez qu'il s'agit de cela ?

— C'est possible. Qu'a répondu Eliot ?

— Non, bien sûr. C'est tout ce que j'ai entendu.

— Il prépare quelque chose. Mary, qu'est-ce que ça va être ?

— Nous finirons par le savoir. Mais nous avons une consolation.

— Laquelle ?

— Nous connaissons la projection mieux que lui. C'est la nôtre, et nous pouvons faire en sorte qu'elle le reste. Nous sommes trente-huit, Julia, contre lui seul. Personne ne peut changer la projection tout seul... Le Wessex est trop profondément implanté maintenant. »

Julia songea à Paul, le diplômé ambitieux qui proclamait qu'aucune tâche n'était trop importante pour lui et ses talents, et qui en définitive avait eu raison. Paul l'opportuniste, le concurrent fourbe. Elle ne doutait pas de la volonté de Paul.

« Si nous nous rendons devant Paul, il fera ce qu'il voudra. Rester unis est notre seul espoir.

— Mais nous ne sommes que quatre au courant, pour Paul ! Colin est en congé, et vous retournez à Londres.

— J'ai déjà parlé à Colin. Il est du même avis que nous. Il prend son congé, mais il reviendra dès que possible. Peut-être dans un jour ou deux. Moi, je serai là après-demain. Quant aux autres... il faudra les tenir informés quand on les récupérera. Encore que, si Paul introduit des changements, ils s'en rendront compte par eux-mêmes sur place. »

Mary se leva, prit son manteau sur la porte.

« Je veux attraper le dernier train, dit-elle. Il faut que j'appelle un taxi. »

Mary vérifia la fermeture de la valise puis jeta un dernier coup d'œil à la chambre pour s'assurer qu'elle n'avait rien oublié. Julia la suivit hors de la pièce, puis elles descendirent ensemble. Don Mander les attendait dans l'entrée.

Avant d'arriver au virage de l'escalier, Julia retint Mary par le bras avant que Don ne les voie. Elle comprit tout à coup qu'après le départ de Mary, Don et elle resteraient les deux seuls participants actifs à Bincombe. Malgré son côté effrayant, cette idée soulignait l'alliance inattendue qu'elle venait de conclure avec Mary contre Paul. Elle ne faisait pas confiance à Don Mander, qui semblait beaucoup trop disposé à accepter la nomination de Paul par le conseil d'administration.

« Mary, dit-elle doucement, nous ne pouvons rien faire pour arrêter Paul ?

— Je ne crois pas, ma chérie. Il est entré en projection cet après-midi.

— Alors, c'est trop tard.

— Pour faire quelque chose ici, oui. Mais quand nous serons en Wessex...»

Julia la suivit dans l'entrée et attendit avec elle l'arrivée du taxi de Dorchester. Quand la voiture fut partie, Julia remonta dans sa chambre et rangea ses affaires. Elle but un peu d'eau dans le verre à dents de la salle de bains pour apaiser sa soif, puis elle redescendit parler à Don Mander. On comptait sur son retour en Wessex le soir même ; on ne lui avait assigné aucune tâche particulière, sinon de rester en contact avec David Harkman. John Eliot et son équipe l'attendaient.

Plus tard, tandis que Julia repassait mentalement en revue ses exercices mnémotechniques, elle songea à David Harkman et se souvint que lorsque Paul la tourmentait, le simple fait de penser à David l'avait soutenue.

Autrefois le Wessex avait été un refuge invoué contre Paul ; aujourd'hui, il y avait David, et Paul n'en avait pas la moindre idée.

La chaleur suffocante qui régnait dans son bureau avait contraint David Harkman à enlever sa veste et à dénouer sa cravate. La fenêtre ne laissait entrer presque aucun courant d'air, et le bruit des touristes qui passaient dans la rue pavée en contrebas le distrayait sans cesse. Il compulsait les procès-verbaux du Comité de la culture et des arts, l'organe en théorie responsable à l'intérieur de la Commission des subventions accordées aux ateliers de théâtre locaux, aux galeries d'art, aux écrivains, aux bibliothèques et aux associations musicales. On consacrait bien peu d'argent à la culture, car la plus grande partie du budget de la Commission semblait affectée à ses propres frais de fonctionnement. C'était une lecture déprimante ; la page sur laquelle Harkman avait commencé à jeter ses observations demeurait presque blanche.

Il décrocha le téléphone intérieur et composa un numéro.

« Monsieur Mander ?

— Lui-même.

— David Harkman. Le commissaire a-t-il eu l'occasion d'approuver ma demande ?

— M. Borovitine a été pris toute la journée, Harkman. Voulez-vous essayer à nouveau demain matin ?

— Voilà déjà deux jours que j'attends. Je ne peux pas me mettre au travail avant d'avoir accès aux archives.

— Rappelez-moi demain. »

Ayant pris l'habitude des retards bureaucratiques de Westminster, Harkman avait appris à emprunter des raccourcis au besoin, mais il ne s'était pas attendu à rencontrer la même obstruction ici. Les fonctionnaires devaient être les mêmes dans le monde entier... Néanmoins, la mentalité bureaucratique faisait mauvais ménage avec l'atmosphère idyllique de Dorchester.

Harkman referma le dossier de la culture et des arts et se renversa dans sa chaise, les yeux fixés sur le mur opposé avec irritation. Il était bloqué de tous côtés. Le travail pour lequel on le payait ne pouvait pas vraiment commencer, Julia était occupée toute la journée, et la vague de Blandford lui était devenue interdite. La marée haute arrivait trop tard maintenant, à une heure où il était censé se trouver au bureau. L'exaltation de son expérience de la veille demeurait présente en lui,

mais il ne disposerait d'aucun jour libre avant une semaine. Et il lui faudrait attendre la fin de la semaine suivante s'il voulait y aller après son travail.

C'est dans ces moments de frustration que Harkman ressentait l'appel de son désir secret. Le besoin inexplicable d'être en Wessex, de vivre et de travailler à Dorchester, dont il avait parlé à Julia le premier matin au château. Mais il y avait plus que Dorchester et le Wessex, puisqu'il s'y trouvait à présent et que le besoin n'était pas satisfait.

Tout gravitait autour de Maiden Castle, ce lieu qui l'obsédait. Il ne pouvait parcourir les rues de la ville sans jeter des regards fréquents vers le sud-ouest ; il était incapable de concevoir Dorchester sans le Château voisin, ni de se sentir bien s'il ne savait pas dans quelle direction celui-ci se trouvait. Tout comme les touristes étasuniens se prosternaient cinq fois par jour en direction de La Mecque, Harkman rendait d'instinct de fréquents hommages au château fort bas et arrondi qui dominait la baie.

Ressasser ces questions ne servit qu'à raviver la frustration que lui causaient ces retards bureaucratiques. Comme les jours passaient, Harkman se rendait compte qu'il lui faudrait laisser de côté son travail propre pour enquêter d'abord sur les éventuels documents concernant Maiden Castle et sa communauté.

Sur un coup de tête, il sortit du bureau en vitesse, décidé à aller au Château sans détour, comme si cela suffirait à apaiser son désir. Mais, avant d'avoir parcouru la moitié du couloir menant au bureau principal, il avait changé d'avis. Il s'était déjà rendu au Château, et cela n'avait rien réglé.

Poursuivant son chemin avec toutefois moins de résolution, il traversa le bureau d'accueil où les touristes étasuniens en file indienne attendaient patiemment leur visa anglais.

Dès qu'il arriva sur Marine Boulevard, Harkman dirigea son regard vers le sud-ouest, comme l'aiguille d'une boussole vire vers le nord, et aperçut le Château de l'autre côté de la baie. La journée était ensoleillée et humide, mais des nuages sombres s'accumulaient dans le ciel au-delà de l'édifice. Une lumière étrange auréolait le sommet de la colline, une lueur vert doré, comme celle du soleil par temps d'orage ; Harkman pouvait presque percevoir la chaleur s'accroître, pareille au pouvoir hypnotique que le Château exerçait sur lui : une radiance invisible mais détectable, mystique et élémentaire.

Si la marée haute matinale arrivait trop tard pour lui permettre de monter la vague de Blandford, cela voulait dire que le port restait ouvert toute la journée. Quand Harkman arriva, il trouva le stand encombré de visiteurs.

Il réussit néanmoins à attirer l'attention de Julia.

« Tu peux t'absenter ?

— Pas tout de suite. Nous avons trop de travail. »

Tandis qu'elle parlait, une dispute éclata entre deux clients qui prétendaient chacun avoir choisi le premier un fragile cristal. Les deux hommes se querellaient dans un rapide dialecte nord-américain, riche de mots arabes, incompréhensible pour les Anglais.

« Cinq heures ? dit Harkman.

— D'accord. En espérant que ça se sera calmé ici. »

Elle se détourna, et prit délicatement le vase des mains de l'homme qui s'y agrippait. Harkman la regarda s'interposer et régler le différend avec adresse, favorisant ouvertement l'un des deux mais apaisant l'autre par des flatteries et la suggestion d'un article légèrement plus cher. Elle parlait anglais, ce qui en soi avait un effet tranquillisant. Harkman attendit la conclusion des deux ventes, puis s'éloigna au milieu de la foule des touristes et gagna le bout du quai, qui dominait l'entrée du port. Là, il s'assit sur les pavés et sentit la chaleur du soleil à travers le tissu de son vêtement, rappel de l'été intemporel du centre touristique et de l'incongruité de ses préoccupations.

De nombreux yachts de plaisance profitaient de la marée, prolongeant l'activité du port bien au-delà de cinq heures. Harkman attendit la demie pour retourner au stand.

Julia, l'air fatigué, sembla néanmoins contente de le voir. Après avoir prévenu les deux autres personnes qui tenaient le stand, elle partit avec lui.

« Qu'est-ce que tu aimerais faire ? lui demanda-t-il, en gravissant la colline qui les éloignait de la côte, vers les landes sauvages s'étalant sur des kilomètres autour de la ville.

— Être avec toi. Seule. »

Les habitudes n'ayant pas eu le temps de s'installer, tout ce qui se passait entre eux paraissait nouveau. Malgré l'air chaud saturé d'humidité, ils marchèrent rapidement jusqu'à un vallon abrité à l'écart du chemin, où ils firent l'amour. La jeunesse et la fraîcheur faisaient vibrer leur union de l'excitation d'une rencontre récente, du sentiment d'une conquête réciproque.

Détendu, Harkman se sentait enclin à la tendresse ; quand Julia eut remis son ample vêtement, il l'attira contre lui et ils s'étendirent ensemble dans l'herbe haute.

« Julia, je t'aime. »

Tournant son visage vers le sien, elle s'étira pour l'embrasser dans le cou, juste sous l'oreille.

« Je t'aime aussi, David. »

La nuit précédente, ils avaient répété ces mêmes mots une douzaine de fois en une heure. Chaque fois ils leur étaient apparus

neufs, originaux. Ce soir encore, ils avaient l'impression de se les dire pour la première fois.

David avait passé une grande partie de l'après-midi à méditer sur l'intangible désir qui le liait au Château. Il en avait négligé l'impression de souvenir fuyant que Julia suscitait en lui et qu'il avait de nouveau ressentie en la retrouvant. Il l'éprouvait encore maintenant qu'elle était dans ses bras, mais le sentiment diminuait s'il la tenait serrée contre lui. Rien ne pouvait toutefois entièrement l'écarter.

Cela ne venait pas de Julia, qui lui donnait son affection sans réserve. Elle avait été à l'initiative des premiers baisers, des premiers gestes. À tout point de vue, elle dépendait autant de lui que lui d'elle ; ses réactions, ses gestes, son abandon physique lui donnaient entière satisfaction.

Il possédait Julia de toutes les manières imaginables, hors celle qui naît de la vie commune, mais il n'en faisait pas vraiment l'*expérience*. Elle n'existait que par ses souvenirs.

La nuée orageuse que Harkman avait aperçue plus tôt s'assombrissait davantage, mais ne semblait pas plus proche. Le son de la brise surgie de la mer, à la fois apaisant et impétueux lorsqu'il traversait les hautes herbes, tranchait sur le calme qui d'habitude précède la tempête. Ils avaient entendu le grondement lointain du tonnerre tout l'après-midi, mais l'orage ne frapperait probablement pas avant une heure ou plus.

Harkman, tenant toujours Julia contre lui, écoutait le silence, le calme de la plénitude ; il ressentait le souffle de désirs impérieux quoique déroutants, et attendait le choc inévitable.

Elle remua dans son étreinte et se retourna pour s'allonger sur le dos à côté de lui, laissant sa tête reposer sur le bras de son amant. Elle leva les yeux vers le ciel. Si l'orage n'éclatait pas avant cela, il leur restait près de deux heures avant le coucher du soleil, heure à laquelle aucun d'eux n'ignorait que Julia devrait rentrer à Maiden Castle.

Cet aspect éphémère, dérobé, de leurs échanges avait commencé à ronger Harkman.

« Julia, je veux que tu quittes le Château, déclara-t-il. Viens vivre avec moi à Dorchester. Nous pouvons trouver un endroit...

— Non. C'est impossible ! »

Sa réponse, immédiate et catégorique, l'interloqua.

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne peux pas quitter la communauté.

— Est-ce plus important ? »

Elle se retourna vers lui et lui caressa la poitrine. Le contact de sa peau était soudain devenu étranger, importun.

« Ne parlons pas de ça, dit-elle.

— Quoi ? C'est trop important pour une discussion ? Julia, est-ce que tu m'aimes ?

— Bien sûr.

— Alors la question ne se pose pas. Je t'aime tant que je ne pourrais pas...

— David, ça ne sert à rien. Je ne peux simplement pas quitter le Château maintenant.

— Maintenant ? Alors plus tard ?

— Je ne crois pas. »

Il y avait un sujet que Harkman n'avait jamais abordé avec elle ; il préférerait imaginer, plutôt que de savoir le pire, mais il n'était plus possible de tourner autour. Il fallait être fixé.

« Il y a quelqu'un d'autre, dit-il. Un autre.

— Bien sûr », répondit-elle, très calme.

« Qui ?

— Là n'est pas le problème, David. Je le quitterais pour toi. Tu dois bien savoir ça ?

— Qui est-ce ?

— Tu ne le connais pas. Son nom ne te dirait rien. »

Elle s'assit et le dévisagea avec gravité. La brise jouait dans ses cheveux, et derrière elle l'orage guettait.

« Ne me pose pas de questions sur lui. Si ça ne tenait qu'à ça, je partirais aujourd'hui. »

Harkman, fou de jalousie, l'entendait à peine.

« Mais je l'ai rencontré, dit-il. Le barbu... à l'atelier. Greg, c'est ça ? »

Elle se força à rire évasivement.

« Ce n'est pas Greg. Je te dis que tu ne l'as pas rencontré.

— Il se conduisait de façon très bizarre, l'autre jour. »

Elle secoua la tête avec fermeté.

« Greg est toujours comme ça. Comme tu fais partie de la Commission, il voulait te faire payer davantage.

— Alors qui ?

— Quelqu'un d'autre. Tu ne le connais pas et ne le connaîtras probablement jamais. Peu importe qui c'est.

— Pour moi, ça compte. »

Il lui vint à l'idée que Julia pouvait mentir. Greg avait eu une expression sans équivoque l'autre fois au Château ; une expression qui érigeait des barrières autour de Julia chaque fois que David la regardait.

« David, je t'en prie, arrête de demander ça. Je t'aime, tu le sais, n'est-ce pas ?

— Alors, viens vivre avec moi.

— Je ne peux pas. »

Encore cette réponse catégorique.

« Donne-moi une raison, en dehors de cet homme, pour refuser. »

Elle resta muette un long moment. Harkman crut un instant qu'elle allait éluder la question. Mais elle finit par prendre la parole.

« Je ne peux pas quitter le Château parce que c'est là que je vis et que je travaille.

— Tu travailles à Dorchester.

— Je ne retournerai plus au stand. C'est fini pour moi là-bas.

— Tu ne m'avais pas dit ça.

— Tu ne m'en as pas laissé l'occasion. J'allais t'en informer plus tard. À partir de demain je passerai tout mon temps au Château.

— Alors, je pourrais vivre avec toi là-bas ?

— Non. David...

— Et nous revenons à cet autre homme dont tu ne veux pas me dire le nom.

— Sans doute », dit-elle.

Déçu, furieux et blessé, Harkman avait pensé un instant avoir trouvé un moyen de contourner le problème, mais il en revenait au point de départ.

« Dis-moi ce qu'il y a ? Tu es amoureuse de lui ? »

Ses yeux s'agrandirent, non pas dans une affectation d'innocence, mais avec une authentique surprise.

« Oh non, David ! C'est toi que j'aime.

— Tu vis avec lui... c'est physique ?

— Ça l'était, autrefois. Plus maintenant. Il me répugne. Vraiment. De ce côté-là, c'est fini, mais j'ai besoin de temps pour y réfléchir. Il n'y a que cinq jours que je te connais. »

Cela, il devait bien l'admettre. Quelque chose de profond se passait entre eux, mais c'était pour le moins récent. La certitude du caractère évident de leur union dépassait les conventions. Dans ce moment d'espoir, il avait cru qu'il existait une solution : il était prêt à abandonner son travail pour vivre avec elle, pour devenir un membre de la communauté du Château. L'idée le séduisait encore par sa simplicité, mais il savait aussi que s'il devait en arriver à une décision – ici, sur cette lande, à cet instant –, il voudrait y consacrer le temps de la réflexion. Julia ne se contentait-elle pas de demander la même chose ?

Mais le flou qu'elle laissait planer sur la nature de son rapport avec l'autre homme le blessait en profondeur, comme quelque arme secrète. Ignorer comment cette arme allait le frapper le rendait nerveux, sur le qui-vive.

« Veux-tu essayer d'y réfléchir, Julia ? Tu peux faire ça ?

— Je crois. Donne-moi du temps.

— Dis-moi que tu m'aimes.

— Je t'aime. » Puis plus fermement : « Je t'aime. »

Elle se pencha pour l'embrasser sur les lèvres, mais s'écarta de lui dès la fin du baiser.

« David, ce n'est pas juste cet homme. Si je te disais le reste, est-ce que ça resterait entre nous deux ? Tout à fait confidentiel ?

— Tu le sais bien.

— Je pense à la Commission. Tu sais qu'il y a là-bas plusieurs personnes qui sont résolument hostiles au Château, et comme tu travailles à la Commission, je suis... enfin, je ne sais pas...

— Je n'y suis affecté que pour ses archives, répliqua-t-il vivement. Je ne suis pas fonctionnaire, et je ne fais de confidences à personne là-bas. »

Harkman se sentit mal à l'aise sous l'intensité du regard inquisiteur de Julia.

« Au Château, nous faisons quelque chose dont la Commission n'a pas la moindre idée. Ce n'est pas illégal... mais si le commissaire Borovitine ou l'un de ses adjoints venait à l'apprendre, on nous mettrait tellement de bâtons dans les roues que notre travail deviendrait impossible.

— Alors, il faut bien que ce soit illégal.

— Non... secret. Il y a une distinction.

— Borovitine ne verrait pas une grande différence.

— C'est bien là le problème. »

Elle s'était assise en tailleur à quelque distance, mais se penchait vers lui, sérieuse.

« Tout ce que tu as vu au Château l'autre jour, l'artisanat, les aquaplanes, c'est une couverture. La plupart des gens là-bas sont des scientifiques, des universitaires venus de toute l'Angleterre. Le Château est le seul endroit où ils peuvent prétendre atteindre un idéal commun.

— On n'a plus d'idéaux, à l'université ?

— Les universités sont contrôlées par l'État. Seule la recherche contrôlée par des politiciens et des fonctionnaires y est possible. Nous nous intéressons à la recherche sociale et économique, libre des pressions politiques. Le Château dispose des moyens pour cela, et c'est pourquoi la communauté a été fondée.

— Tu disais *nous*.

— J'en fais partie. Notre réel travail au Château va bientôt commencer, et je vais m'y plonger à fond dans quelques jours. Une fois cette phase terminée, les choses seront différentes. »

Il ne voyait pas en quoi cela l'empêcherait de vivre avec elle au Château. Puis il comprit : on en revenait toujours à l'autre homme. Il lui rendit son regard en silence, conscient que la chose la plus importante de sa vie venait de lui être enlevée.

Julia se pencha à nouveau vers lui, lui posa la main sur le poignet ; elle semblait penser que ses paroles ne suffisaient pas à le convaincre.

« Je suis tout à fait sérieuse, David. Je ne te demande pas grand-chose, sinon de la patience. Les résultats de ce projet pourraient finir par affecter toute l'Angleterre, et je dois m'y engager. Tu devrais comprendre : tu as ton propre travail.

— Il n'érige pas de barrière entre toi et moi.

— Si, tant que tu es attaché à la Commission. »

Harkman marqua un temps d'arrêt.

« Qu'est-ce que c'est que ce projet au Château ? reprit-il.

— Il est évident que je ne peux rien te dire. C'est... un peu comme ton travail, sauf que tes recherches portent sur le passé.

— Et les tiennes, sur l'avenir. »

Il avait parlé avec ironie, mais elle retira sur-le-champ sa main et baissa les yeux.

« Il s'agit d'une recherche sociologique d'un type nouveau, dit-elle. Un point de vue inédit sur le présent. » Elle tourna la tête, leva les yeux vers le nuage orageux au loin. « J'en ai sans doute trop dit. Mais comprends-tu à quel point c'est important ? »

Il la regarda, s'efforçant de ne rien exprimer.

— Je comprends que je ne te verrai plus. Que tu vis avec quelqu'un d'autre. Que ton travail revêt à tes yeux plus d'importance que moi. Et que tout ça est arrivé en l'espace de quelques minutes.

— Il y a autre chose, David. Plus fort que tout cela.

— Quoi donc ?

— Je t'aime. Je ne le dirais pas si je ne le pensais pas. Je t'aime plus que personne que j'aie jamais connu. »

Il secoua la tête mais garda le silence.

Julia s'écarta de lui en se levant. Elle jeta un regard circulaire sur les hautes herbes de la lande que le vent couchait.

« Qu'y a-t-il ? demanda David en se redressant sur un avant-bras. Tu as vu quelqu'un ?

— S'il te plaît, attends... rien qu'une minute. »

Elle s'éloigna de lui avant qu'il ait pu répondre, gravit rapidement le versant de la cuvette où ils s'étaient étendus, et s'enfonça sur la lande en direction de l'ouest. Le grand cumulo-nimbus qui s'étalait sur l'horizon, dégradé de gris du sommet à sa base, paraissait sur le point d'occulter le soleil. Julia, qui avançait face à celui-ci, fut un instant aveuglée. Il la vit s'arrêter, mettre sa main en visière et baisser la tête.

Il crut un instant qu'elle pleurait, quoique son humeur ne laissât en rien présager une telle réaction... Mais il vit qu'elle demeurait immobile, comme si elle méditait ou attendait. Puis elle redressa la tête vers le sud, vers Maiden Castle qui trônait sur sa colline.

Il resta comme elle dans l'expectative, surtout conscient de la juxtaposition des trois « personnages » : le Château, Julia, et lui-même. Il y avait entre eux un lien incontestable, qui menaçait pourtant de les diviser. Tandis que Julia se tenait sur le talus herbeux, ombre chinoise contre le ciel troublé, Harkman essaya de comprendre tout ce qu'ils s'étaient dit au cours de ces dernières minutes. L'explication de l'énigme qui l'avait harcelé depuis la première nuit tomba à l'improviste.

Ce qu'il avait entendu d'elle n'avait pas effectivement été dit : il l'avait fait exister par sa mémoire.

La fille dans le soleil représentait la seule réalité tangible, sa silhouette noire se découpant sur le ciel tourmenté. Harkman avait maintenant la même sensation, mais plus marquée que jamais : tout n'était qu'illusion, rappelée à sa mémoire par lui, pour lui ; irréel.

Avaient-ils parlé d'amour, d'un autre homme, d'un projet scientifique ?

Il n'ignorait pas qu'ils en avaient parlé, mais le contraire était également vrai. La réalité commençait en cet instant, à chaque instant, chassant le passé trompeur.

Alors Julia se retourna vers lui, revint en toute hâte et glissa dans l'herbe.

« David ! cria-t-elle. David, je suis là ! »

Il se leva comme elle courait vers lui, parce qu'il reconnaissait enfin quelque chose en elle, quelque chose qu'il avait cherché en vain ces derniers jours. Elle se précipita dans ses bras, l'embrassa, l'étreignit.

« David, haletait-elle en le couvrant de baisers. Oh, je t'aime ! »

Il la regarda dans les yeux. C'était là : l'ineffable impression de vie, de réalité.

Harkman la sentait dans ses bras et dans son cœur. Disparue l'impression que sa mémoire conditionnait l'existence de Julia. Elle était là, et elle était réelle, totale. Elle lui était revenue.

Mais alors qu'il l'enlaçait, la masse sombre de Maiden Castle dressée derrière elle la rappelait.

Ils se hâtèrent ; le nuage tentaculaire masquait désormais le soleil et l'orage menaçait d'éclater. La pluie ne tombait pas encore, mais le vent était mort et la campagne humide et silencieuse gisait dans l'attente du premier coup de tonnerre.

Le chemin décrivait une fourche en arrivant aux abords de la côte que les habitants appelaient Victoria Beach. Tandis qu'ils s'étreignaient, Julia remarqua que la plage était toujours noire de touristes, d'évidence indifférents à l'averse imminente. On aurait dit que les étrangers n'apprendraient jamais les caprices du temps anglais ; dans quelques minutes ils s'égailleraient tous en quête d'un abri en poussant de hauts cris devant l'orage imprévu. Après avoir quitté David, sur le chemin du Château, elle reconnut plus charitablement qu'ils attendaient sans doute la dernière minute pour rentrer en ville ; les bains de mer étaient devenus presque impossibles dans le monde entier, à cause de la pollution industrielle. La pureté de sa mer constituait un des attraits indéniables du Wessex.

Elle essayait de ne pas penser à ce qui s'était passé entre elle et David : elle lui avait présenté la vérité, il l'avait trouvée intolérable. Tandis qu'elle avançait d'un bon pas vers le Château, elle ressentit une profonde et vague tristesse pour David ; à la vue des visiteurs sur la plage, elle regretta que son rôle ici ne fût pas aussi simple que celui des touristes.

Mais il en avait toujours été ainsi. Elle n'aurait pas dû s'offrir le luxe de David Harkman. La monotonie des préparatifs méticuleux au Château, le besoin de se concentrer et de s'absorber dans son travail avaient toujours existé.

(Puis : un fantôme. Un autre été, une autre vie. David au stand, puis son arrivée au Château un matin, l'essai des aquaplanes pendant qu'elle paressait sur la plage de la crique. Était-ce cinq jours auparavant... ou jamais ? Quand avait-elle jamais eu tout ce temps à gaspiller ?)

Elle était parvenue au premier des remparts du Château quand ce souvenir spectral la frappa. Elle fit halte, songeuse. Comme le rappel d'un rêve, il avait une présence passagère, mais, à la différence du rêve qui s'effiloche, le souvenir restait dans son esprit, elle pouvait l'explorer.

Deux réalités se superposaient : d'un côté la certitude absolue que ces derniers mois, tout au long de l'été, les autres et elle avaient été absorbés par leurs préparatifs dans les tunnels sous le Château ; de l'autre, le souvenir faible mais distinct d'un été différent, le stand, le port, la foule des touristes... et Greg.

David avait parlé de Greg, il le prenait pour son amant, mais elle avait nié. Bien sûr, elle avait nié : Greg n'était rien pour elle.

Le souvenir, plus fébrile, la ramena vers Greg, en train de la posséder.

Un éclair zébra le ciel ; Julia fit volte-face, guettant le fracas du tonnerre : un événement naturel mémorable pour marquer cette mémorable découverte – mais le tonnerre ne vint pas.

Elle leva les yeux vers le mur du rempart, derrière lequel le nuage grossissait. Il se trouvait presque au-dessus d'elle, et, du fait de sa proximité, était passé du bleu-noir à un gris-jaune blafard. Regardant vers l'ouest, d'où provenait l'orage, Julia remarqua que le paysage avait déjà disparu sous une nuée grise ; la pluie était presque sur elle.

Elle pressa le pas, escalada le chemin qui longeait le premier rempart, suivit son cours sinueux et incliné vers le second. Elle courait maintenant, soudain effrayée par la puissance de l'orage.

Elle avait eu l'intention de regagner la maison qu'elle partageait avec Paul, mais celle-ci se trouvait trop loin, à l'autre bout du village. Sa crainte de l'orage se mua en une peur panique d'être frappée par la foudre dans les espaces dégagés au sommet du Château. Elle abandonna le chemin et dévala le versant vers l'entrée des souterrains où s'agglutinaient déjà plusieurs villageois, en regardant le ciel avec appréhension.

Le tonnerre gronda sourdement et la pluie s'abattit : de lourdes gouttes frappaient en sifflant la terre cuite par le soleil. En quelques secondes, l'averse devint un déluge d'eau et de glace combinées. Julia courait dos au vent, et les grêlons lui cinglaient les épaules, le cou, les jambes, martelaient le sol devant elle. Dès les premiers instants de l'averse, son vêtement et ses cheveux trempés s'étaient plaqués contre son corps.

Elle arriva enfin à l'abri en titubant, affolée. Sans réfléchir, elle s'était attendue à ce que le groupe s'écarte pour la laisser entrer, mais ils ne semblaient pas l'avoir remarquée. Elle s'arrêta donc devant eux sous la pluie battante. La foudre frappa à nouveau, suivie presque aussitôt par un coup de tonnerre. Julia réussit à trouver une place parmi ces gens en jouant des coudes, et se trouva enfin à couvert.

Les gens rassemblés dans l'entrée de l'abri continuaient de ne lui accorder aucune attention, bien qu'elle fût tassée contre trois d'entre eux au moins. Elle n'en connaissait aucun, sinon de vue : il s'agissait pour la plupart de fermiers ou d'artisans qui travaillaient dans les

ateliers. Pas un n'était mêlé au travail réel de la communauté.

Ils s'écartèrent tandis que Julia se frayait un passage avec hargne, se plaignant de son insistance entre eux – mais pas directement à son adresse.

Quand elle eut échappé à la pression des corps, elle se retrouva bien à l'intérieur de la construction nue et sans éclairage, sous le toit de béton fissuré. Pour la première fois elle remarqua que Greg faisait partie de ceux qui obstruaient l'entrée, mais il n'avait manifesté aucune reconnaissance. Comme les autres, il semblait captivé par le spectacle de l'orage, depuis la sécurité du refuge.

Un nouvel éclair blanc et brillant fendit le ciel, accompagné d'un roulement de tonnerre assourdissant.

Julia arpenta le couloir jonché de gravats jusqu'à l'étroit escalier tout au fond. Du pouce et de l'index de chaque main elle décolla de ses cuisses le tissu détrem pé de sa tunique, puis descendit rapidement l'escalier. Les tunnels et cellules des laboratoires étaient enterrés à une quinzaine de mètres sous la surface, d'où l'on n'entendait plus l'orage. Les éléments ne pouvaient atteindre les profondeurs de Maiden Castle.

La chambre de John Eliot était vide, comme elle s'y attendait, aussi poursuivit-elle son chemin jusqu'au bout du couloir et entra dans la salle de réunion.

Seul endroit chauffé de tout le système souterrain, cette salle était devenue d'un commun accord le centre de toutes les activités préparatoires. Ici, contrairement aux autres pièces, on avait fait un effort d'ameublement plus que minime, et fait venir du village tables et chaises. Certaines des plus belles pièces d'artisanat du Château avaient été disposées comme décoration ; des centaines de livres couvraient les rayonnages sur l'un des murs.

Quinze des participants choisis occupaient la salle de réunion, ainsi que le Dr Eliot et quelques membres de son équipe. Marilyn, qui écoutait l'une des interminables discussions stratégiques à la grande table du fond, fit signe à Julia dès qu'elle l'aperçut.

John Eliot l'aperçut à son tour, quitta la discussion et s'approcha d'elle.

« Où étiez-vous ? Nous vous attendions.

— J'ai été retenue par l'orage », répondit-elle avant de se rendre compte qu'Eliot n'avait sans doute aucune idée du temps qu'il faisait. Ni lui, ni aucun membre de l'équipe ne semblait jamais quitter les souterrains.

« Je m'en étais douté, fit Eliot en jetant un coup d'œil à ses habits trempés de pluie. Vous voulez aller vous changer ?

— Plus tard. Il pleut encore. Je me sécherai ici.

— De la lecture vous attend. Préférez-vous vous y mettre maintenant ou rejoindre le groupe de discussion ?

— Quel est l'ordre du jour ? demanda Julia.

— L'élection d'un nouveau membre. Pour le moment les opinions sont partagées.

— De qui s'agit-il ?

— Un homme appelé Don Mander. Il travaille à la Commission. Il ferait un excellent administrateur.

— Un homme de la Commission ? répéta Julia en fronçant les sourcils. C'est un peu inhabituel.

— Certains d'entre nous le pensent. Les autres considèrent qu'il faut courir le risque. »

Elle dévisagea Eliot d'un air absent, pensant à David. S'ils pouvaient sérieusement prendre en considération la candidature d'un officiel de la Commission, alors il leur serait difficile de rejeter celle de David. Sa réponse négative à la requête simple et naturelle du jeune homme avait amèrement blessé ce dernier... Mais, à ce moment-là, elle n'entrevoyait aucune possibilité. Maintenant, peut-être pourrait-elle suggérer...

Mais il y avait Paul. Toujours Paul.

« Paul est là ?

— Il est à la morgue, répondit Eliot. Il ne va pas tarder.

— Que pense-t-il de Don Mander ?

— Il est pour.

— Moi aussi, affirma Julia.

— Vous le connaissez ?

— Je l'ai déjà croisé à Dorchester. Je ne sais pas grand-chose de lui mais il me sourit à chaque fois qu'il me voit au stand.

— Je ne vous savais pas vaniteuse, Julia.

— Ce n'est pas ça. Mais je sens quelque chose à propos de Don Mander. Cela a suffi pour la plupart d'entre nous, non ? »

Eliot hocha la tête sans conviction. Julia et les autres avaient déjà essayé de lui expliquer ce sentiment de reconnaissance instinctif, mais Eliot avait affirmé n'avoir jamais rien ressenti de tel. C'était devenu le principal critère de sélection des personnes invitées à rejoindre le projet. Julia connaissait bien ce sentiment, car le même la liait à David.

Le même, mais *différent*.

« Allez-vous parler en faveur de Mander ? demanda Eliot en tournant son regard vers la table où le débat se poursuivait.

— C'est inutile. Sa candidature finira par être acceptée. Mais je peux me fendre d'un « oui », si vous y tenez. Où sont les documents que je dois lire ? »

Julia chercha des yeux un siège pendant qu'Eliot allait prendre un livre sur les étagères. Dans la chaleur de la salle de réunion, ses habits trempés ne la gênaient pas trop. Elle se trouva une place près d'un

radiateur pour laisser l'humidité s'évaporer. Elle rejeta les cheveux en arrière, se demandant si Marilyn aurait un peigne ou une brosse à lui prêter.

D'un coup d'œil, elle compta ceux qui étaient déjà présents. Elle reconnaissait Rod, Nathan, Alicia et Clark, de la communauté du Château ; elle connaissait bien chacun d'entre eux, car ils se trouvaient en Wessex depuis des mois. Il y avait plusieurs autres membres à la table, dont certains qu'elle reconnaissait pour les avoir vus à l'occasion d'autres conférences. Elle leur avait sans doute été présentée, mais ne se souvenait plus de leur nom. Ils habitaient tous Dorchester ou ses environs. Celui-ci travaillait dans une ferme près de Cerne Abbas ; celles-là venaient de villages sur la côte sud de la baie. Ils occupaient tous des fonctions sociales ou universitaires ; tous menaient une double vie pour faciliter leur travail ici. C'était un étrange arrangement ; en tant que membre de la communauté du Château, Julia se félicitait de ne pas devoir recourir à des machinations compliquées pour venir ici.

Eliot revenait avec le livre en l'ouvrant aux pages qu'il avait choisies.

« Voici le passage. »

Le livre, une œuvre ancienne, décrivait les couches inférieures de la région de Wessex avant les bouleversements sismiques du siècle précédent. L'idée, expliqua Eliot, était d'élaborer une théorie qui considérerait l'actuel affaissement du sol seulement comme une phase temporaire de l'évolution géophysique, de sorte que le retour aux circonstances antérieures ou à une situation antérieure puisse être envisagé.

Julia prit le livre avec des sentiments mêlés : géologue de formation, elle n'aurait aucune difficulté avec le jargon technique – cela même qui rendait son travail ardu dans d'autres disciplines – mais en même temps cela voulait dire qu'elle devait revenir en terrain connu, dans un sens presque littéral. Pendant ses études, elle s'était passionnée pour la structure géophysique *actuelle* de cette région qui, à l'échelle géologique, n'avait pris forme qu'hier.

Il lui fallait maintenant apprendre les théories anciennes, les faits anciens ; désapprendre le présent.

En dépit de ses réticences, Julia s'intéressa bientôt au livre. Une demi-heure plus tard, elle lisait toujours quand Paul Mason entra dans la pièce.

Tout le monde remarqua son arrivée, c'était le type d'homme à ça. En tant que directeur du projet, il imposait immédiatement respect et attention. Tout le travail, toutes les fonctions ultérieures du projet venaient de lui. Il avait travaillé des années pour réunir ces gens ; c'était un idéaliste qui avait atteint son idéal, une source d'inspiration

pour tous.

En traversant la pièce, il aperçut Julia et lui lança un de ces sourires secrets qu'il réservait à elle seule. Elle le lui rendit automatiquement, avec l'orgueil instinctif et égoïste de la femme possessive.

Elle ne partageait Paul avec personne ; elle était son épouse.

Le regard de Paul parlait de choses où personne ne pouvait s'immiscer : la vie secrète, l'homme privé. Elle seule connaissait ce point de vue intime sur l'autre Paul, leur compréhension mutuelle lui donnait ce droit.

Tout au fond d'elle-même, un souvenir spectral s'embrasa, comme la flamme d'une allumette dans une cave obscure... et une version spectrale d'elle-même recula d'horreur.

Comme Paul s'asseyait à la table avec les autres, Julia contempla le sol ; cette identité seconde se débattait pour se libérer. Elle pensa à David, à l'amour qu'il avait pour elle et qu'elle lui rendait.

Bientôt elle se mit à trembler.

La violence de l'orage avait fait place, six jours plus tard, à la fraîcheur, au vent et aux rafales. Les frustrations de David Harkman continuaient ; il n'avait pas vu Julia depuis l'après-midi sur la lande, et ses interrogatoires discrets auprès des deux personnes du Château qui tenaient le stand n'avaient abouti à rien. Elles semblaient ne rien savoir d'elle et s'étonnaient de l'intérêt qu'il lui portait.

Mander semblait toujours aussi réticent à lui donner accès aux archives. Le quatrième jour, dans une crise de colère, il avait quitté l'immeuble de la Commission en plein milieu de la matinée et s'était rendu à Child Okeford pour monter la barre. Mais cela aussi l'avait laissé insatisfait : la marée était basse pour la saison, et la vague couverte d'amateurs incapables. En louvoyant pour éviter un groupe de surfeurs, Harkman avait glissé derrière la crête de la vague, et toute l'expédition lui avait paru, de ce fait, futile et irritante.

Futilité et irritation ; Harkman se faisait peu d'illusions sur l'origine de ces deux sentiments qu'il commençait à bien connaître.

Que Julia l'ait quitté juste après son apparent retour – la conscience renouvelée de la présence de « l'intangible » – ne manquait pas d'ironie. Et en dépit de ce qu'elle lui avait dit, Harkman restait convaincu qu'elle l'avait quitté pour un autre homme. Il souffrait d'une réaction humaine : une jalousie durable et cruelle.

Le sixième jour, il s'était à nouveau enquis de la question des archives, et une fois de plus Mander lui avait répondu que le commissaire Borovitine « examinait » sa demande. Harkman, exaspéré, quitta son bureau de la Commission. N'ayant rien de mieux à faire, il alla se promener le long de la côte et observa les vacanciers avec un mélange d'ennui et d'envie. Il arpenta la Promenade d'un bout à l'autre, passant devant la boutique d'aquaplanes et tous les stands, devant Chez Sekker ; puis il suivit la route qui menait à Victoria Beach.

Deux colporteurs s'approchaient, tendant vers lui leurs marchandises. D'abord il ne vit pas ce qu'ils offraient, mais il remarqua qu'ils portaient les vêtements du Château.

« Regardez donc un miroir, monsieur », dit l'un, en lui mettant sous les yeux un petit morceau de verre circulaire.

Harkman aperçut en un éclair un reflet flou de lui-même, mais il

écarta l'homme et passa son chemin. Le miroir était une babiole sans valeur, un bibelot vulgaire. Ces marchands ambulants essayaient de lui en vendre un pour la deuxième fois.

Malgré le temps frais, Victoria Beach était noire de monde, comme d'habitude. Beaucoup de touristes étendus sur le sable saisisaient l'occasion d'un exhibitionnisme de bon ton. Harkman s'arrêta un instant pour les regarder. Les gens avaient toujours l'air de se conduire de la même façon sur les plages : ils se débarrassaient de leur comportement habituel en même temps que de leurs vêtements.

Au-delà de la plage, Maiden Castle reposait sur sa colline, à la fois symbole et incarnation de ses griefs.

Julia s'y trouvait ; mais Harkman, passif dans sa jalousie, n'osait pas aller la voir.

Accoudé à la balustrade qui surplombait la plage, il ressentit à nouveau l'appel primitif du Château, qui symbolisait la pérennité du temps, un lien inexplicable avec le passé.

Il provenait du passé, du passé réel, historique.

Maiden Castle était là, au sommet de sa colline, quand on avait reconstruit Dorchester après les tremblements de terre. Il était là quand la terre avait tremblé et s'était affaissée, et que la mer rampante avait submergé les vallées alentour. Il se dressait sur sa colline, indifférent aux nations et aux ethnies, à leurs disputes et à leurs guerres pour la terre et l'argent, le maïs, le pétrole et le cuivre, l'idéologie et la torture, l'influence politique et la course effrénée à l'armement. Il était là quand le premier train à vapeur avait roulé sur ses rails de fer brillants vers Weymouth, au sud, et il était là quand les rois luttaient contre les parlements, et que les seigneurs féodaux levaient des armées privées pour agrandir leurs terres. Les Romains l'avaient mis à sac, après que les anciens Bretons l'eurent édifié. Le temps s'était déposé autour de Maiden Castle comme des sédiments rocheux que Harkman pouvait fouiller en imagination.

Point focal de son intérêt pour le Wessex, il accaparait son attention.

Il n'était pas venu pour Julia, mais il l'avait trouvée, et il n'était pas venu pour surfer sur le mascaret de Blandford, mais il l'avait fait et il recommencerait. Le Château était au centre de tout : un sentiment de la continuité et de la pérennité du passé du passé.

En longeant Victoria Beach, il pouvait gagner le Château en dix minutes. Harkman pesa jalousie et courage, mais ce dernier céda. Il jeta un dernier regard vers la verte colline embrasée, puis se retourna d'un mouvement brusque et rentra à Dorchester.

À peine plus de dix minutes après son arrivée dans son bureau, le téléphone intérieur sonna.

« Monsieur Harkman ? Ici Cro, de l'information. On me

communiquer que le commissaire vous a autorisé à consulter nos archives.

— Je croyais que M. Mander en était responsable.

— M. Mander a pris quelques jours de congé. Avant son départ, j'ai pris sur moi de m'assurer que vous recevriez votre laissez-passer. Souhaitez-vous les consulter aujourd'hui ?

— Oui, bien sûr. J'arrive. »

Il passa d'abord par le bureau de Cro, puis suivit le petit homme corpulent jusqu'à l'ascenseur.

Les archives étaient entreposées dans le sous-sol de l'immeuble. Derrière un mur blindé, d'innombrables rayonnages métalliques couvraient les quatre murs du grand entrepôt et formaient des allées artificielles dans la largeur de la pièce. Sur les rayonnages s'entassaient les dossiers : boîtes en carton remplies de papiers, livres, brochures, classeurs reliés, autorisations, registres d'état civil, procès-verbaux des tribunaux, nombreux classeurs de circulaires de Westminster et des autres Commissions régionales, statuts, comptes rendus de réunions, journaux, affiches gouvernementales, dossiers de police... Toutes les minutes poussiéreuses du service de l'administration d'État, qui constituaient un testament en désagrégation dédié à la prétention de l'âme bureaucratique, qui ne tolère jamais qu'on jette quoi que ce soit.

« Je vais devoir vous enfermer, Harkman, dit Cro.

— Ça ne fait rien. » Harkman consulta sa montre : il était juste 14 heures. « Venez me chercher à 17 heures, à moins que je téléphone avant. Et je voudrai sans doute passer toute la journée de demain ici. »

Cro indiqua un écriteau jauni et effacé au-dessus de la porte.

« Vous n'avez pas le droit de fumer ici.

— Je n'en avais pas l'intention.

— Vous feriez mieux de me donner vos cigarettes, à tout hasard. »

Harkman toisa Cro avec agressivité, s'efforçant de se contrôler. Malgré un seul contact superficiel avec l'homme, il avait l'impression de le connaître et de le comprendre – lui ou ses semblables. Le statut d'universitaire détaché de Harkman faisait de Cro son subalterne dans la hiérarchie, mais il contrôlait les archives. Pour éviter une scène inutile, Harkman lui tendit ses cigarettes, se rendant compte qu'il se sentait comme un écolier surpris à fumer derrière le gymnase.

Il se força à sourire.

« J'imagine que j'aurais pu être tenté.

— Je vous les garderai », dit Cro, qui les posa sur une étagère à l'extérieur de la pièce. Il ferma la porte à clé, puis salua Harkman de la tête à travers l'épaisse vitre et s'éloigna. Pensif, Harkman contempla ses cigarettes par la vitre, certain qu'il les aurait oubliées si Cro les avait emportées. Maintenant il avait envie de fumer. Il leur tourna le

dos, décidé à se mettre au travail.

Jusque-là, il avait seulement eu accès à l'index, aussi avait-il déjà une compréhension partielle du système de classement et des codes numériques utilisés pour identifier les différentes sections.

Il se promena dans les allées, examinant boîtes et chemises. Les additions les plus récentes à la collection se distinguaient des autres par leurs étiquettes claires, que le temps n'avait pas encore jaunies. Harkman essaya de lire les mots inscrits au dos de différents dossiers, souleva les couvercles poussiéreux des boîtes pour inspecter leur contenu. Dans cet air sec et vicié, ses pas suffisaient à soulever des nuages de fine poussière qui le faisaient pleurer, et qui bientôt lui démangèrent le nez.

Il travailla sans but pendant une demi-heure, sans savoir où regarder, incertain même de ce qu'il cherchait. Il se perdait dans les rangées de dossiers salis ; l'ordre dans lequel ils s'entassaient lui semblait erratique, les procès-verbaux d'une année placés, exprès aurait-on dit, à côté du registre des mariages d'une autre, daté de vingt-trois ans plus tôt.

Il revint à l'index et choisit quelques titres au hasard, pour essayer de débrouiller le système. Après quelques faux départs, il parvint à mettre la main sur l'une des pièces choisies : *Comité du logement, Comptes rendus des réunions, 2117-2119*. Il ne s'intéressait pas aux activités d'un comité qui avait siégé quelque vingt ans auparavant, mais l'avoir trouvé l'aidait à appréhender le système.

Nanti de cette compréhension nouvelle, Harkman s'assit à un bureau, l'index posé devant lui. Il avait déjà relevé certains dossiers qu'il voulait consulter, et sortit son carnet pour cocher deux ou trois documents particulièrement intéressants. À trois heures et quart, il disposait d'une liste d'une quarantaine de titres susceptibles de receler ce qu'il voulait et partit à leur recherche. Un cadastre couvrant tout le XXI^e siècle trônait sur son bureau, ainsi que des dossiers de presse, des annuaires de la Commission pour les trois dernières décennies, des procès-verbaux de réunions et de congrès du Parti, une histoire populaire du XX^e siècle, plusieurs guides de Maiden Castle, et les copies de différents mémorandums échangés entre Westminster et le bureau de l'attaché aux Ressources au cours des deux dernières années. C'est dans cette chemise qu'il découvrit la première référence à Maiden Castle.

Le Bureau interrégional de Londres avait soulevé la question de la consommation d'énergie de la communauté du Château ; la réponse, forte des précautions rhétoriques d'usage, affirmait que la communauté avait accès aux principales sources d'électricité, mais que sa consommation restait négligeable dans la mesure où un certain équipement – dont on ne précisait pas la nature – n'était pas en

marche.

Plus tard, Harkman découvrit dans le même classeur d'autres lettres, concernant cette fois une demande d'estimation de la valeur de mise au rebut ou de récupération de l'équipement de recherche ; la réponse de la Commission – signée D. Mander – prenait la forme d'une lettre attachée à une circulaire imprimée. La circulaire contenait les instructions du Parti au sujet des coopératives indépendantes sur le plan énergétique, et préconisait une ingérence gouvernementale minimale ; le mot tapé à la machine ajoutait simplement que l'état actuel de l'appareillage de Ridpath n'était pas connu, et qu'on l'estimait sans valeur.

Le nom propre du matériel ne revêtait aucune signification pour Harkman.

Dans le cadastre du siècle précédent, Harkman découvrit des extraits des actes datés de 2021 par lesquels les terres de Maiden Castle étaient officiellement transférées du duché de Cornouailles au Bureau soviétique de la Terre et de l'Agriculture. Toutes les terres dont l'État n'avait pas le contrôle officiel avaient à cette époque fait l'objet de tels transferts au profit de Westminster.

Suivit une recherche stérile au cours de laquelle il trouva plusieurs documents sur Maiden Castle ou y faisant allusion, mais il ne s'agissait que de la pâture bureaucratique habituelle : des estimations de population, des relevés de terrain, des rapports sanitaires, un document consultatif sur l'enseignement, les conclusions d'une équipe d'inspecteurs de l'hygiène.

Harkman avait gardé les extraits de journaux comme dernier recours. En fouillant, il s'aperçut qu'on avait fait des tentatives efficaces pour recueillir les nouvelles d'intérêt local, au moins au début de la Commission. Il y avait là toutes sortes de coupures : des précisions sur un projet de route (abandonné depuis), la reconstruction de Dorchester après les tremblements de terre, les premières discussions publiques sur le développement de Dorchester comme centre touristique.

La première avait une manchette à sensation, composée dans un caractère démodé : « Un voyage dans l'avenir ! » Dessous, en brefs alinéas rédigés dans un langage racoleur, s'étalait un reportage sur la constitution de ce que le journal appelait « un réservoir à pensées électroniques » dont les membres « partiraient dans l'avenir » et « entreraient en contact avec nos descendants », le tout dans le but de « résoudre les brûlants problèmes du jour ».

Il y en avait d'autres du même acabit. Chaque article – sans doute à l'intention d'un public plus ou moins illettré – mettait l'accent sur des idées comme le voyage dans le temps, etc. Les dates des articles allaient du début 1983 à l'été 1985. On citait plusieurs fois Maiden

Castle « paré d'antiquité », et le nom du Dr Cari Ridpath (suivant les articles un « savant », un « inventeur » ou un « génie ») figurait en bonne place.

Harkman les lut dans l'ordre chronologique, apprenant davantage de chacun, en laissant de côté les éléments qui relevaient du sensationnel ou de l'imagination journalistique.

En reposant la dernière coupure, il avait l'impression d'avoir trouvé ce qu'il cherchait. À la fin du XX^e siècle – probablement en 1985 –, une fondation de recherche scientifique avait mis au point un moyen d'explorer l'avenir. Ce n'était pas une forme de voyage dans le temps, au sens où les journaux utilisaient l'expression, mais une extrapolation contrôlée et consciente que le matériel de projection du Dr Ridpath visualisait et à laquelle il donnait forme.

L'expérience devait se dérouler dans un laboratoire spécialement construit sous Maiden Castle.

De toute évidence, il s'agissait du matériel mentionné dans les dossiers de la Commission !

Une idée frappa soudain la curiosité de Harkman, le renvoyant aux coupures. Les articles s'accordaient tous sur un point : la période choisie du « futur » projeté serait exactement cent cinquante ans plus tard.

Autrement dit, ils envisageaient l'année 2135... soit deux ans plus tôt !

Désorienté, Harkman se demanda quelles avaient été leurs découvertes et ce qu'ils en avaient fait.

Il examina le vieux journal pendant plusieurs minutes, conscient que ces anciens bouts de papier tissaient un fil jusqu'à ce passé optimiste, cette époque où l'homme, sa technologie n'étant pas encore arrivée à stagnation, pouvait encore regarder vers l'avant. De même que Maiden Castle, construit pour se protéger des ennemis d'antan, avait survécu aux attaques du temps, ces mots, écrits à la hâte, avaient survécu à leurs auteurs. Les hommes retournaient à la poussière, mais les mots et les idées leur survivaient.

Harkman remit les articles en pile et les glissa dans la poche du classeur. Il sentit une légère obstruction, les retira et inspecta l'intérieur.

Tout au fond, pliée en accordéon par les autres, se trouvait une autre coupure. Harkman la dégagea avec précaution et la lissa de la main sur la surface de la table.

Le style différait des autres articles, et la présentation restait sobre ; le titre courant lui apprit son origine : le *Times* du 4 août 1985.

MAIDEN CASTLE – UN RÊVE COÛTEUX ?, disait le titre.

Harkman parcourut rapidement l'article.

Aujourd'hui, dans un ancien château fort breton près de Dorchester, des intellectuels, des économistes, des sociologues et des savants vont rassembler leur intelligence consciente en un fonds commun pour tenter de voir dans l'avenir de la Grande-Bretagne et, par extension, du monde. Des questions ont été posées au Parlement, de nombreux commentaires sont parvenus de diverses sources bien informées, au sujet de ce que certains considèrent purement et simplement comme un fantasme complaisant auquel s'adonnent quelques-uns des plus éminents cerveaux d'Angleterre. L'argent ne serait-il pas mieux dépensé, disent les critiques, au bénéfice d'une recherche sociale plus concrète – le type même de recherche que, dans bien des cas, les participants ont abandonnée au profit de celle-ci ?

En fait, bien que la fondation Wessex soit partiellement subventionnée par le gouvernement (par l'intermédiaire du Conseil de la recherche scientifique), l'essentiel du financement provient de sources privées et industrielles.

Le paragraphe suivant traitait du financement du projet. Harkman y jeta un coup d'œil et passa à la suite.

On a beaucoup parlé des « voyages dans le temps » que les participants pourront accomplir quand leurs consciences seront électroniquement mises en commun, mais les démentis les plus catégoriques ont accueilli ces informations.

Le Dr Nathan Williams, de l'université de Keele, a déclaré hier au cours d'une conférence de presse à Dorchester : « Nous imaginons un monde futur que le projecteur de Ridpath rend tangible. Nos corps resteront à l'intérieur du projecteur et ne le quitteront pas. Notre conscience même, qui semblera vivre le monde projeté, demeurera en fait à l'intérieur du programme dicté par le matériel. »

Au nom du conseil d'administration de la Fondation, M. Thomas Benedict, qui doit personnellement prendre part à l'expérience, a ajouté : « Quant à ce que nous espérons obtenir, nous sommes persuadés que ce que nous apprendrons du monde de 2135 justifiera largement chaque penny investi »

Le projet compte un total de trente-neuf personnes, dont les compétences réunies représentent une impressionnante somme de talents. Beaucoup ont pris un congé indéterminé de leurs postes universitaires pour apporter leur contribution à la projection de Ridpath, et d'autres encore ont abandonné de brillantes carrières dans l'industrie pour mettre leur savoir au service de cette expérience.

Le Dr Ridpath, qui a mis au point son matériel de visualisation et de projection mentale à l'université de Londres, n'a pas pu assister à la conférence de presse d'hier. Depuis une clinique de Londres, où il se trouve

en convalescence à la suite d'une opération, il a déclaré : « C'est l'accomplissement d'un rêve. »

L'article était accompagné de huit photos de participants, huit petites figures qui regardaient Harkman par-delà les années. L'une, l'expression intense, appartenait à Ridpath ; une autre au Dr Williams, un homme mûr au front dégarni, à la mâchoire carrée et intelligente.

Tout au bas de la double colonne de photos, il s'en trouvait deux que Harkman contempla sans comprendre.

Le premier visage était le sien. Dessous, la légende disait : *M. David Harkman, quarante et un ans. Chargé d'enseignement en histoire sociale, London School of Economics.*

La deuxième photo représentait une jolie brune : *Mlle Julia Stretton, vingt-sept ans. Géologue (université de Durham), Mlle Stretton est la plus jeune des participants.*

Harkman resta d'abord incrédule. Il ferma les yeux et secoua la tête, comme pour effacer une vision incroyable. Puis il considéra à nouveau les photos et parcourut l'article, le cœur battant la chamade. Il n'y avait pas à s'y tromper, la jeune femme était Julia ; sans le moindre doute, l'homme qui portait son nom était lui-même.

Harkman sentit quelque chose comme une décharge électrique dans son crâne, comme un court-circuit, et rejeta involontairement la tête en arrière. La réalité se brouilla.

Il s'efforça de garder son calme, de comprendre.

À en croire le journal, cent cinquante ans plus tôt – cent cinquante-deux, pour être précis –, un nommé David Harkman avait rejoint cette expérience de projection mentale. Ils avaient choisi l'année 2135. (*Comment pouvaient-ils l'imaginer ? Sur quoi leur information se fondait-elle ?*)

Julia, ou une jeune femme portant le même nom et le même visage, avait elle aussi pris part au projet.

Et pourtant lui, David Harkman, vivait ici en 2137. Tout comme Julia.

Il était né en 2094 (*il avait quarante-trois ans, l'âge de son alter ego !*)... il était né en 2094, avait fait ses études à Bracknell State School, puis à l'université de Londres, il avait passé son diplôme en histoire sociale, s'était marié... il savait tout cela !

L'année, le monde, les gens... tous l'entouraient. Il faisait partie de ce monde, ce monde réel, inconfortable et dangereux.

Était-ce le genre de monde que ces universitaires du XX^e siècle se représentaient ?

Harkman secoua la tête, incrédule. Personne ne pouvait se débattre avec les innombrables subtilités de tout un ordre social.

(1985 : Avant la destruction de l'Union britannique, pendant les

dernières années de la monarchie, avant la collectivisation de l'industrie et de l'agriculture, avant l'intégration dans le bloc soviétique. Personne alors n'aurait pu prévoir cette société !

L'extrapolation, au sens social, signifiait le contraire de l'Histoire. Elle impliquait de pouvoir tirer des déductions sur l'avenir à partir d'observations du présent. Harkman ne mettait pas en doute la compétence de ces universitaires pour concevoir une spéculation intelligente, mais il savait avec certitude que toute estimation de *son* monde serait fausse. L'Histoire des cent cinquante dernières années, avec toutes ses complexités, lui était presque aussi parfaitement connue que l'histoire de sa propre vie.

L'Histoire définissait l'ordre critique que le présent imposait au passé ; elle ne pouvait pas être créée vers l'avant !

Devant le choc émotionnel, Harkman s'empressait de s'échapper en contestant les principes mêmes de la théorie.

Qui était ce David Harkman ?

Il contempla la photo de l'article avec la même stupéfaction, puis prit dans la poche revolver de son pantalon sa carte d'identité de la Commission, qu'il posa à côté de la photo, toujours incrédule.

Le cliché du journal, figé et peu naturel, semblait avoir été pris en studio. Harkman y avait l'air plus figé que sur la photo d'identité. Son visage était plus plein, ses cheveux plus longs, il manifestait plus d'aplomb.

Néanmoins les deux photos représentaient indubitablement le même homme.

Et il n'y avait qu'à regarder l'ancienne photo de la jeune femme nommée Julia Stretton pour savoir que c'était elle.

Il ne pouvait pas tenir tête à l'impossible. Sa première impulsion fut de se lever et de s'éloigner du bureau, mais à peine arrivé au premier rayonnage, il fit volte-face. Se rasseyant en trébuchant, il manqua tomber de sa chaise.

Ses mains tremblaient ; il sentait sa chemise trempée adhérer à son dos.

Pendant un instant il resta immobile, se tenant des deux mains au rebord de la table.

Enfin il regarda à nouveau le texte de la coupure, relut les propos du Dr Williams : «... *notre conscience, qui semblera vivre le monde projeté, restera en fait à l'intérieur du programme...*»

L'espace d'un instant, Harkman sentit que la solution se cachait dans ces mots : il y avait eu une erreur, quelque chose avait mal tourné. En définitive, tous les articles à sensation des autres journaux disaient vrai : *il avait voyagé dans le temps !*

Cela semblait la seule réponse au dilemme. Bien qu'irrationnelle et incompréhensible, elle expliquerait...

L'idée prit corps quelques secondes, puis son emprise se relâcha et elle s'évanouit.

Ce ne pouvait pas être cela : il ne possédait pas de souvenir du XX^e siècle, ni d'aucune époque antérieure à sa propre vie. Quarante-trois ans, peut-être trente-huit dont il se souvenait clairement. Rien de plus. Une vie ordinaire.

Il relut encore les paroles de Williams : «... *notre conscience, qui semblera vivre...*»

Il existait une possibilité, une possibilité marginale, que ce soit là la phrase clé.

Cela impliquait que tout ce qu'il voyait, tout ce qui l'entourait, ce qu'il mangeait, ce qu'il lisait, ce qu'il se rappelait... était une illusion mentale.

Fébrile, il rejeta sa chaise en arrière et arpena la pièce de long en large.

Tout cela était la réalité, qu'il pouvait toucher, humer. Il respirait l'air moisi de la cave, transpirait dans la pièce sans ventilation, soulevait des nuages de poussière antédiluvienne : c'était le monde de la réalité tangible, et il en était nécessairement ainsi. En passant devant les rangées en apparence interminables de dossiers et de livres, dont chacun contenait ses propres fragments de mémoire du passé, il concentra sa pensée sur ce qu'il entendait par réalité.

Existait-il une réalité intérieure de l'esprit, plus plausible que celle des sensations externes ? Pouvoir toucher quelque chose le rendait-il réel ? L'esprit ne pouvait-il pas créer, dans le moindre détail, toute expérience des sens ? Peut-être rêvait-il cette chaleur, cette poussière...

Il arrêta de tourner en rond, ferma les yeux. Il souhaita que la cave disparaisse... qu'elle disparaisse !

Il attendit, mais la poussière qu'il avait soulevée lui irritait toujours le nez ; il éternua violemment... et la cave n'avait pas bougé.

Harkman s'essuya le nez et les yeux et retourna au bureau.

La coupure contenait un autre élément, qui avait laissé une trace persistante dans sa mémoire.

Il reprit une nouvelle fois le papier jauni, mais ne vit rien. Puis il remarqua la date, imprimée tout en haut : 4 août 1985.

Une date avait quelque chose d'incontestable, d'impartial, c'était un événement connu, désigné, commun à tous.

Le journal annonçait qu'on avait fixé le début du projet pour « aujourd'hui »... La même date, selon toute vraisemblance. Dans ce cas, le futur projeté aurait commencé le 4 août 2135. Où se trouvait-il ce jour-là ? Qu'avait-il fait ?

Il put d'emblée fournir une réponse générale : ces dernières années, il avait travaillé à Londres, au Bureau de la culture. Voilà qui

semblait exclure tout lien autre qu'accidentel avec cette expérience du XX^e siècle, puisque ses racines s'étendaient au-delà – ou en deçà – de cette date. Cette réponse ne le satisfaisait pas pour autant.

Pourquoi le mois d'août 2135 résonnait-il comme une date mémorable ?

Voilà ! Il avait déposé sa demande de transfert à Dorchester à cette époque. Il s'en souvenait parce que son anniversaire tombait le 7 août, et qu'il avait déposé la demande avec un sentiment de résolution, de virage dans sa vie, comme un cadeau qu'il s'offrait. Il avait eu alors l'impression de satisfaire un désir ancien, bien qu'il eût pris la décision de manière plutôt soudaine. L'idée avait commencé à l'obséder trois jours plus tôt, quand il s'était rendu compte qu'aussi longtemps qu'il ne pourrait pas vivre et travailler en Wessex, il ne serait jamais heureux.

Trois jours plus tôt ! Cela faisait le 4 août !

Son besoin incompréhensible de se rendre à Maiden Castle sans aucune raison s'était manifesté le jour même du début de la projection.

Harkman n'aurait su dire en quoi cette conclusion atroce l'affectait. Seuls ses souvenirs antérieurs à cette date lui permettaient de s'accrocher à la réalité ; aussi loin qu'ils remontaient, ils garantissaient son identité.

Les souvenirs existaient : études, carrière, mariage, carrière... En parlant à Julia, quelques jours plus tôt, il s'était remémoré les mêmes souvenirs statiques : des événements isolés comme des points de repère sur une liste.

Ils avaient eu lieu, et n'avaient pas eu lieu. Exactement comme Julia lui était une fois apparue comme une illusion ; Harkman se rendit compte que sa vie jusqu'au 4 août 2135 n'existait que par sa mémoire.

Et les photos du journal étalées devant lui sur la table lui disaient qui il était et d'où il venait.

Une heure et demie plus tard, la porte de la cave s'ouvrit de l'extérieur : Cro venait le libérer.

Harkman y prit à peine garde. Il ramassa la coupure, la glissa dans sa poche et suivit l'homme au rez-de-chaussée. Cro remonta l'escalier, et Harkman gagna la rue. Les maisons de la ville lui paraissaient immatérielles, chancelantes, fantomatiques.

Il descendit jusqu'aux quais. Le vent s'était levé pendant qu'il se trouvait dans la cave, et la pluie arrivait maintenant par ondées depuis les landes à l'intérieur des terres. La fumée de la raffinerie de pétrole se déversait sur la ville, sombre, déprimante, graisseuse. Les rues étaient presque vides, à l'exception des arbres ternes et sales sur les quais.

Tandis que la marée se retirait, Harkman imagina un instant qu'un tourbillon sans fond en pleine mer drainait l'eau, qui, en se retirant du rivage, laissait apparaître dans la baie détrempée et nue les vestiges boueux du XX^e siècle épars sur les terres comme des épaves de navires.

Une fois sa présentation de la nature du projet terminée, Paul Mason emmena Mander voir les installations de la projection Ridpath. Mander, toujours intrigué par la rapidité avec laquelle les autres l'avaient accepté, et plus encore par sa propre promptitude à entrer dans l'esprit du projet, suivit le jeune directeur. Ils parcoururent un couloir latéral jusqu'à un long hall bas de plafond, faiblement éclairé par deux ampoules électriques.

« Nous appelons cet endroit la morgue, Don », dit Mason.

Il alluma d'autres lampes pour éclairer les installations. Mander tiqua en son for intérieur en entendant son prénom ; un quart de siècle dans la fonction publique lui avait fait perdre l'habitude d'une familiarité allant au-delà des initiales.

Des batteries de projecteurs emplissaient les deux bouts de la profonde salle. En entrant, Mander remarqua, sans trop d'intérêt, ce qui ressemblait à une longue rangée de tiroirs-classeurs alignés contre un mur. Mason et quelques autres s'intéressaient au mécanisme qui rendait possible la projection dans le futur, mais Mander était davantage fasciné par les implications psychologiques. Ses années dans le Service régional lui avaient fait oublier sa formation d'origine, dont il ne restait plus qu'une connaissance instinctive des processus mentaux humains – dans ses moments de plus grande lucidité, il constatait qu'elle servait surtout aux intrigues bureaucratiques – et un jargon psychologique rudimentaire, probablement démodé.

Il s'était engagé dans le Service régional avec la certitude naïve que les psychologues qualifiés avaient un rôle utile à jouer dans la gestion parfois délicate des affaires de l'État ; telle était tout au moins la politique de l'Office interrégional de Westminster quand il avait été nommé. Mais des changements successifs à la tête du Parti – en Angleterre aussi bien qu'en Russie – et de subtils aménagements de la ligne idéologique avaient peu à peu laminé tout ce qui pouvait faire l'utilité de sa fonction. Maintenant, après vingt-sept ans, l'avancement automatique lui avait assuré un revenu régulier et une position d'autorité, et le psychologue ambitieux de vingt-sept ans s'était mué, à cinquante-quatre, en un administrateur de toute confiance.

Paul Mason s'approcha du premier tiroir et l'ouvrit, en poussant de l'autre main contre la masse de l'appareil. Après une résistance

initiale, le mécanisme glissa sans heurt, comme si les roulements du tiroir étaient restés intacts au cours des années d'inactivité.

« Pour le moment il n'est pas en service, dit Mason. Essayez-le, si vous voulez.

— Vous voulez dire : que je monte dessus ?

— D'habitude nous disons monter dedans. »

Sa propre pédanterie fit sourire Mason, et Mander ressentit à nouveau la sympathie instinctive que le jeune homme lui avait inspirée dès leur rencontre. Le charisme de Mason avait quelque chose de fédérateur ; tous paraissaient captivés par son physique et sa personnalité.

« Rien ne peut vous arriver tant que le courant n'est pas branché », poursuivit Mason. Il posa la main sur les pointes métalliques brillantes des contacts neuraux pour appuyer ses paroles.

« Si je montais dedans, que m'arriverait-il ? demanda Mander.

— Rien pour l'instant. Vous n'êtes pas claustrophobe, Don ?

— Pas du tout. »

Mander avait aussitôt secoué la tête, soucieux d'affirmer sans équivoque qu'il n'existait pas en lui la moindre petite névrose pour l'empêcher de faire partie de l'équipe. Les quelques moments passés au Château lui avaient inspiré un intense désir d'être accepté.

Avant que cet homme – comment s'appelait-il, Nathan Williams ? – ne vienne le voir dans son bureau, il n'avait jamais eu le moindre soupçon sur les activités du Château. Maintenant une voix intérieure le pressait de s'unir aux autres, de ne plus faire qu'un avec eux.

« Parce que, continuait Paul Mason, l'intérieur de chaque unité de projection est exigu, et bien que l'on soit inconscient une fois dedans, l'idée peut paraître gênante à certains.

— Je vais essayer », dit Mander.

Il voulait effacer la trace de doute dans la voix de Mason.

Son âge posait aussi problème ; lors des présentations, quelqu'un lui avait directement posé la question, et malgré la politesse des réactions, il avait eu l'impression que certains le trouvaient trop vieux.

Il espérait communiquer des qualités telles que sa disponibilité, son intérêt et son enthousiasme.

Mason l'aïda à s'étendre sur le tiroir et lui montra comment installer les épaules sur les supports. Mander sentit les contacts neuraux faire pression sur lui, quoique amortis par ses vêtements.

« Cela vous paraîtra inconfortable, dit Mason, mais ne vous débattiez pas si vous sentez un accès de claustrophobie. Je vais vous ressortir après quelques secondes. Vous êtes prêt ?

— Oui.

— La climatisation est débranchée, il n'y a pas d'aération à

l'intérieur. Et il fera noir. »

Mason poussa le tiroir de tout son poids et Mander se sentit glisser vers l'intérieur. L'obscurité de l'intérieur l'enveloppa, et un instant plus tard le tiroir stoppa contre des butoirs à ressort. D'instinct, il leva la tête pour essayer de voir autour de lui, mais son front heurta aussitôt quelque chose de lisse, froid et dur placé juste au-dessus de lui. Il décolla les mains du corps pour tâter leur abord immédiat, mais elles se heurtèrent aux parois métalliques du tiroir, et il s'aperçut qu'il n'avait que quelques millimètres de jeu. L'intérieur de l'appareil était froid et sans air. Il n'avait pas menti au sujet de la claustrophobie, mais il lui vint au bout de quelques secondes l'idée qu'il n'avait que la parole de Mason ; si celui-ci décidait de le laisser là, il serait piégé.

Avant de pouvoir se torturer davantage, il sentit à son grand soulagement le tiroir se déplacer. Une lumière grise apparut au bout du tiroir, autour de ses pieds. Il vit à chacun de ses côtés un entrelacs de fils, des tubes de métal qui longeaient le petit réceptacle, de la peinture grise écaillée. Levant les yeux, il aperçut un reflet fuyant de son visage... mais le tiroir glissa au-dehors et c'est Paul Mason qu'il vit. Il se sentait idiot, allongé là comme un corps prêt à la dissection sur une table d'autopsie ; le sobriquet macabre donné à l'endroit lui revint en mémoire.

« Alors ? Vous vous sentez de taille ? »

Mason l'aida à descendre du tiroir. Au moment de toucher le sol, il fut pris d'un étourdissement qu'il dissimula en appliquant une claque éloquente sur le métal froid.

« C'est une drôle d'expérience.

— Vous êtes des nôtres ?

— Bien sûr. »

Ce n'était pas le confinement qui avait provoqué son malaise, mais le reflet fugace de son visage... un instant de reconnaissance, un visage dans un miroir circulaire.

Mason remit le tiroir en place, rendant à la rangée de cabines grises son uniformité. L'appareil inutilisé sous le Château pendant un siècle et demi, héritage d'une ère plus prospère, avait conservé son efficacité chirurgicale.

Ils passèrent lentement devant la rangée de cabines. Mason frôlait du doigt les poignées métalliques à intervalles réguliers.

« Combien y en a-t-il en tout ? dit Mander.

— Trente-neuf. Ce qui limite dans les faits le nombre de participants.

— Les effectifs sont déjà complets ?

— Trente-six pour l'instant. Trente-huit, si l'on compte vous et moi. »

Mander, sur le point de faire la remarque évidente qu'il restait

une personne à trouver, garda le silence en saisissant l'allusion discrète aux trente-six participants. Il n'était pas encore tout à fait accepté.

Il méditait cette pensée quand ils firent demi-tour au bout de la longue rangée.

« Paul... le fait que je travaille à la Commission ne vous inquiète pas ? En salle de réunion, quelqu'un disait...

— Ça ne change rien. Je suis de votre côté.

— Vous êtes seul à décider ?

— Non, il y a eu vote. Si vous voulez être des nôtres, vous le pouvez. Vous avez des réticences ?

— Aucune.

— Alors, à quoi pensiez-vous ? »

Mander dévisagea l'autre, mais la franchise du regard qu'il rencontra le désarma.

« À la nature dissidente du projet, dit-il. Tout le monde connaît la politique du Parti en matière de recherche appliquée. Il me suffit de retourner à Dorchester, de télégraphier à Westminster une liste des gens que j'ai rencontrés aujourd'hui, et dans quelques heures vous seriez tous arrêtés.

— Mais vous ne feriez pas ça, Don ? »

Chez n'importe qui ces mots auraient contenu une menace, mais dans la bouche de Paul ce n'était qu'une question directe. À laquelle Mander donna une réponse directe.

« Non, je ne le ferais pas. Mais je me demandais si vous étiez conscients de cette possibilité.

— Elle a été discutée.

— Et alors ?

— Je vous l'ai dit. Vous avez été accepté sans réserves. »

Comme ils quittaient la morgue, Paul Mason éteignit les lumières à l'exception des deux plafonniers. Ils retournèrent à la salle de réunion.

Mander pensait : je suis accepté, comme je les ai moi-même acceptés. Maintenant qu'il avait rompu avec sa vie à la Commission, la décision lui semblait d'une justesse absolue. Il reconnaissait les gens d'ici. Même les inconnus, ceux dont on lui disait qu'ils venaient d'autres régions du pays, avaient un comportement amical et familial, comme s'il était déjà leur collègue. Et puis il y avait les autres : ceux qu'il avait souvent vus à Dorchester, dont il ne connaissait pas le nom, mais le visage. La fille du stand, par exemple ; il avait appris son nom lorsqu'il lui avait parlé pour la première fois : Julia Stretton. Pour une raison inexplicable, elle paraissait l'une des plus favorables à son admission, et tandis que certains autres s'interrogeaient sur sa carrière à la Commission, elle était intervenue spontanément à plusieurs

reprises pour prendre sa défense.

Ces premières réticences écartées, Mander avait été stupéfait de l'harmonie évidente à l'intérieur du groupe. Outre l'enthousiasme que lui inspirait le projet, Mander se sentait gagné par le même sentiment. Tout au long de sa carrière, s'il avait parfois fait preuve de complaisance envers les réussites du Parti, il avait souvent critiqué dans sa jeunesse les moyens par lesquels celui-ci parvenait à ses fins. Il n'avait jamais vraiment abandonné ses griefs, et en vieillissant il avait compris que la pire conséquence du régime soviétique était d'avoir fait stagner la culture et la société anglaises. Le pays était prêt pour une révolution sociale de la même ampleur que la révolution politique de la fin du XX^e siècle. Les problèmes de cette époque troublée étaient aussi enfouis dans le passé que les années en question, mais aucune société n'était idéale. Un coup d'œil vers l'avenir pourrait suggérer une orientation.

« Il nous manque toujours un membre, Don. Vous connaissez quelqu'un que nous pourrions approcher ?

— Pourquoi ne pas suivre la procédure habituelle ?

— Bien sûr. C'est pour ça que je vous pose la question. La sélection se fonde sur la recommandation des autres participants. »

Mander secoua la tête.

« Je ne pense connaître personne qui ferait l'affaire. »

Ils étaient arrivés au bout du tunnel latéral. Un courant d'air humide s'enroula autour des jambes de Mander. À quelques mètres d'eux, la porte ouverte de la salle de réunion laissait passer de la lumière et des voix.

« Voyez-vous, j'aimerais que le projet commence aussitôt que possible. Tout à l'heure, je dirais.

— Déjà ? dit Mander. Mais comment trouver quelqu'un pour une tâche aussi importante ? Sur la foi de ma seule suggestion ?

— Le groupe décidera. Ça se passe toujours comme ça. Présentez quelques noms. Dès que nous entendrons le bon, nous le saurons.

— Puis-je savoir comment ?

— De la même façon que nous avons reconnu le vôtre dès qu'il a été avancé.

— Je ne connais pas grand monde à Dorchester », fit remarquer Mander.

L'isolement de sa vie privée, qu'il avait considéré comme un bastion contre les tensions du travail quotidien pendant des années, apparaissait tout à coup comme une tare sociale. En entrant dans la salle avec Paul Mason, Mander passait en revue ses rares connaissances et essayait de se les figurer ici. Dès qu'un nom lui venait à l'esprit, il l'écartait automatiquement.

Une table ronde était en cours, une discussion à bâtons rompus où

tous les participants exprimaient leurs idées sur le futur, les discutaient et pour finir les mettaient en commun. Mander et Paul trouvèrent deux chaises libres et se joignirent au débat... et Mander perçut aussitôt un rééquilibrage de la discussion. Au lieu de parler à la cantonade, on se tournait vers Paul : lui dirigeait, orientait. Au milieu des autres, Paul apparaissait comme le chef incontestable. Leur respect pour lui sautait aux yeux : il lui suffisait de prendre la parole pour imposer le silence, de faire une suggestion pour en obtenir l'approbation. Toutefois Paul ne tirait pas parti de sa position, il semblait ouvert aux idées, réceptif aux propositions des autres. En définitive, il dirigeait le débat avec bon sens et humour. Mander se surprit à admirer son intelligence et la chaleur de sa personnalité.

Une seule personne manifestait une légère résistance au meneur naturel du groupe : Julia, la fille du stand, qui se trouvait en face de Mander. Il constata qu'elle regardait de son côté quand elle intervenait. Il se demanda pourquoi sa participation allait à contre-courant de la discussion. Il soupçonna d'abord un conflit entre elle et Paul, mais rien de tel ne transparaissait dans ses propos. Puis il surprit une expression de Paul au moment où celui-ci lui parlait, et devina qu'elle recouvrait autre chose qu'un rapport de travail. C'était peut-être l'explication.

À un moment donné, Mander lui-même lança une idée, sur laquelle Julia rebondit la première. Elle semblait vouloir être d'accord avec lui, ce qui lui parut agréable, quoique déroutant. Quelques minutes plus tard il avança une deuxième suggestion pour vérifier sa réaction, et elle parla de nouveau la première.

Lors d'une pause-café, Mander vit Mason parler longtemps à Julia en privé. Elle souriait et approuvait, mais Mander nota les jointures de ses mains, blanches de crispation.

Le nouveau venu profita de l'interruption pour bavarder avec autant de monde que possible.

Un de ceux qu'il tenait le plus à rencontrer était un ancien chimiste de l'université d'York, qui se camouflait comme pêcheur au village de Broadmayne. Le nom de l'homme avait retenu l'attention de Mander à la Commission, car ses absences répétées avaient éveillé chez un voisin le soupçon qu'il se livrait à un commerce privé de poisson. D'ailleurs, Mander avait, par distraction, négligé la plainte et laissé la note moisir dans une corbeille métallique sur son bureau.

Paul Mason revint à sa chaise, marquant la fin de la pause, et chacun reprit sa place.

« Avant de pouvoir continuer, dit-il, nous devons sélectionner le dernier membre de notre équipe. Quelqu'un a-t-il une suggestion ? »

Mander sentit sur lui le poids de la responsabilité, mais il décida d'écouter les autres. Il y eut une discussion générale sur le type de

personnalité qui convenait à la tâche, mais on n'avança aucun nom.

Paul se tourna vers lui.

« Et vous, Don ? Des idées ? »

— Je vous l'ai dit, Paul. Je ne connais pas grand monde par ici. »

Dans le silence qui suivit, Paul continuait de le dévisager.

« Quelqu'un à la Commission peut-être ? » dit alors Julia.

Mander secoua aussitôt la tête. Là, il n'y avait personne.

« Don, je suis sûre que vous pouvez penser à quelqu'un », insista-t-elle.

À ces mots, Paul lui lança un regard pénétrant, et Mander remarqua qu'elle tenait les mains contractées sur les genoux. Encore une fois, il eut la certitude qu'elle contenait avec peine une tension profonde.

« Je ne sais pas », dit-il.

Il pensa au commissaire Borovitine, à Cro, à l'un des employés du bureau d'accueil avec qui il déjeunait parfois.

« Il y a peut-être... »

— Qui, Don ?

— Un historien de Londres, qui est ici pour un travail de recherche. David Harkman.

— C'est lui ! » lança quelqu'un.

On aurait dit qu'un courant d'air frais s'était mis à souffler sur la pièce étouffante. Julia rit, comme de soulagement, et Mander éprouva pour la première fois un véritable sentiment de communication avec elle, avec chaque membre du projet. David Harkman était l'homme, c'était lui le participant manquant. Avec lui, le projet serait complet.

Les gens s'interpellaient à travers la pièce, plusieurs s'étaient levés de leurs sièges.

Seul Paul Mason demeurait immobile, il se taisait et observait, d'abord Mander, puis Julia. L'homme de la Commission affronta le regard de Mason, et remarqua dans ses yeux une sauvagerie, un fanatisme, qui n'y étaient pas auparavant.

Poursuivie par le visage furieux de Paul, Julia dévalait le dernier rempart du fort, la tête baissée contre la pluie. Paul, avec son sourire débonnaire ; Paul, suggérant que Don Mander aille chercher Harkman ; Paul à la porte de la salle de réunion, faisant mine de la tenir ouverte pour elle alors qu'il l'empêchait de sortir à l'insu des autres.

Mais elle l'avait défié, et elle l'avait fait en silence. Pourquoi ne pas laisser Don y aller, Julia ? » Pas de réponse, Paul. « Comment vas-tu le reconnaître, Julia ? » Pas de réponse, Paul. Elle seule avait perçu les sous-entendus de sa conduite faussement aimable : pour la première fois depuis trois ans de vie commune au Château, Paul la soupçonnait.

Pas de réponse à cela, Paul, parce que cette fois, pour la première fois, il y avait une raison.

Paul exerçait une influence hypnotique sur eux. Julia y avait elle aussi succombé quand il était arrivé au château, mais plus depuis qu'elle connaissait David.

Elle se mouilla les pieds et les jambes en courant parmi les hautes herbes jusqu'à la digue de béton qui, en cet endroit, délimitait la côte. Julia sentait l'influence de Paul s'effacer et faire place à la perspective heureuse de David.

Après les tunnels étroits et humides, le grand air avait une odeur fraîche et propre. En comparaison seulement : malgré le vent et la pluie, l'atmosphère était chargée de l'habituelle brume sale qui couvrait le paysage d'une fine pellicule grise et ternissait l'herbe et les arbres.

En longeant la muraille de béton boueuse, striée de rouille, Julia plongea les mains dans les poches de l'imperméable qu'elle avait emprunté à Marilyn pour les tenir au chaud et au sec.

En se retirant, la mer exposait ses habituels rebus jusqu'à la marque laissée par son niveau supérieur : une traînée noire de pétrole, des débris, des containers en plastique, des cadavres d'oiseaux de mer et de poissons. Le reflux s'accompagnait toujours d'une odeur d'acide, comme si la marée basse mettait à nu les corps malsains et les poisons qu'elle avait elle-même sécrétés au contact de la boue et du gravier de la plage immonde.

Devant elle, à travers le voile lugubre de la pluie, Julia distinguait l'origine de la pollution de la baie : Dorchester, ville honnie du pétrole, parasite exploité et exploiteur.

C'est à Victoria Beach que les pipe-lines atteignaient le rivage tels quatre serpents métalliques morts qui rampaient hors de la mer. À leur intersection avec la digue se trouvait un poste de garde militaire. Julia passa sans s'arrêter, les yeux baissés vers les tuyaux noirs soudés qui formaient, en s'élevant hors de la mer, un brise-lames artificiel où venaient mourir les vagues huileuses. Il n'y avait que deux sentinelles en vue : l'une se tenait sur le parapet de la digue, le fusil en bandoulière sur l'épaule, l'autre attendait à la porte du poste. Les deux soldats, tournés vers la mer, observaient le trafic incessant de cargos, de tankers, d'hélicoptères qui grouillaient comme une vermine tropicale au milieu de la forêt lacustre des puits de forage et des plates-formes.

Du côté des terres, les quatre pipe-lines parallèles viraient tous ensemble vers la raffinerie qui dominait l'arrière-pays de Dorchester ; une agglomération bizarre, mi-rouille, mi-argent, de tours, de grues, de câbles, de lumières, de flammes et de fumée, de réservoirs blancs alignés à travers la campagne, tumuli modernes riches en dépôts fossiles.

Julia se souvint comme David et elle avaient fait l'amour sur la lande.

De la longue courbe de Victoria Beach, elle apercevait la bande grise de la digue qui tournait vers Dorchester, sur sa colline au-dessus de la mer. Le vent traversait la lande, chargé de pluie, et la trempait. La ville exerçait sur la jeune femme essoufflée une attraction puissante due à la présence de David, mais en même temps sa nature la repoussait. Sortir du Château revenait à s'échapper d'un donjon ; non pas de l'enfermement crépusculaire des tunnels mais de l'angoissante emprise psychologique de Paul. Quand elle se trouvait à ses côtés, il parvenait à exclure David de sa vie, comme s'il savait... mais jusqu'à quelques minutes plus tôt, quand Mander avait prononcé le nom de son amant, Paul n'avait pas eu le moindre soupçon de son existence. Maintenant, presque contre la volonté de Paul, mais avec le soutien tacite des autres, David pourrait se joindre au projet.

Elle reprit sa course, cette fois au milieu des flaques d'eau qui parsemaient la chaussée défoncée. Alors...

« Julia ! »

Le vent emportait les sons, mais elle reconnut tout de suite la voix de David. Il était tout proche mais elle ne le voyait pas. Quelque chose l'incita à se retourner vers le large, vers les squelettes noirs des derricks sur la mer grêlée par la pluie. De leur sommet jaillissaient les flammes orange des gaz rejetés.

En riant, elle se tourna aussitôt vers les terres, d'où David accourait. Elle cria son nom, éprouvant à nouveau la même sensation que lorsqu'elle avait entendu Don Mander le prononcer : il ne contenait pas plus l'homme que les mots ne renfermaient l'amour.

David, au pied du mur sur lequel elle se tenait, cherchait de tous côtés un accès jusqu'à elle. Sur le versant marin, le mur descendait en pente douce avec une base concave pour renvoyer les vagues, mais l'autre versant plongeait à la verticale. Des escaliers de béton, comme ceux des digues dans les ports, grimpaient par endroits, mais il n'y en avait aucun à proximité.

« Par là ! » fit-elle en indiquant la direction du Château.

Les pipe-lines traversant la digue rendaient possible l'accès au sommet en plusieurs points.

Il se mit à courir, bientôt imité par Julia, qui ne le quittait pas des yeux.

Il arriva au bas de l'escalier et gravit les marches deux par deux. Essoufflée, elle se jeta dans ses bras en riant, et ils s'embrassèrent comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis six ans et non six jours. Elle sentait ses lèvres, froides et humides, contre son visage et son cou, et sous ses doigts ses cheveux qui frissaient à cause de la pluie.

« Que fais-tu ici ? dit-il en s'écartant d'elle. Je te croyais au Château.

— Je te cherche », dit-elle en le serrant plus fort, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent joue contre joue.

Elle l'embrassa sur l'oreille, sentit l'humidité de ses cheveux contre son front.

« Viens au Château, David. Tout est arrangé. Ils veulent que tu viennes là-bas. »

Il garda le silence.

« David ? C'est ce que tu voulais, non ? »

Il recula au bord de la digue et contempla vers la raffinerie le lamentable paysage battu par la pluie.

« Non, dit-il. Plus maintenant. Et je ne veux pas que tu restes là-bas. »

Elle le dévisagea sans comprendre, lui prit la main.

« Tu ne comprends pas, David. Ils t'attendent. Paul, Don Mander... tous les autres. Ils ont besoin de toi. Je suis venue te chercher. »

Il la regarda.

« Rien que parce que les autres veulent de moi ?

— Non. Je suis venue... parce que je ne peux pas cesser de penser à toi, et que tu voulais vivre avec moi au Château.

— Ou le contraire. Que tu vives avec moi loin du Château. À Dorchester, n'importe où. Pas là-bas.

— David, je dois y retourner. »

Elle avait dit cela avec calme, effrayée d'en arriver à la même impasse que lors de leur dernière rencontre. Elle pouvait tenir tête à Paul avec David à ses côtés... Il ne devait pas laisser cette peur l'empêcher de venir avec elle.

Une autre rafale de pluie zébra la digue, et ils lui tournèrent le dos. David, trempé dans son costume de ville, avait l'air transi et déprimé ; elle s'approcha de lui, lui passa un bras autour de la taille.

« David... retournons au Château. Au moins pour nous abriter de la pluie. Nous pourrions parler là-bas.

— Non, nous allons parler ici. Je ne veux pas aller au Château.

— C'est pourtant là que tu allais.

— Pour te trouver et t'emmener. »

Il indiqua le pied du mur, du côté des terres.

« Abritons-nous du vent, Julia. Juste quelques minutes. »

Son visage luisait de pluie. Julia voyait son col s'assombrir contre son cou.

« D'accord. »

Il la précéda sur les marches de béton ; dès qu'ils furent au-dessous du mur, le bruit de la mer diminuait. Ils se réfugièrent à l'abri des marches.

« Raconte-moi ce qui s'est passé au Château.

— Tu veux parler de notre travail ?

— Oui. »

Elle se sentait prise au piège. Et pourtant... avec David, ça ne la gênait pas.

« Il y a un homme, nommé Paul Mason. Il est responsable du projet, et c'est... »

— Je sais. Tu n'as pas besoin de me le dire. C'est l'homme avec qui tu vis. »

Elle lui prit les deux mains.

« David, je te promets que je n'ai pas couché avec Paul depuis que je t'ai rencontré.

— Mais tu vis toujours avec lui.

— Je suis obligée... Je ne peux pas changer comme ça. Dès que le travail sera fini, je déménagerai. Il faut attendre jusque-là.

— Alors, parle-moi plutôt du travail.

— Il y a au total trente-huit personnes. Dans les jours à venir, nous allons mettre en marche un appareillage qui se trouve sous le Château, pour créer un futur imaginaire. Je ne sais pas comment l'appareil fonctionne ; c'est Paul qui s'occupe de tout ça. Je ne peux pas vraiment t'expliquer, mais tous ces gens-là ont une espèce, comment dire, de compréhension. Je ne m'exprime pas très bien. Tout le monde est d'accord... une sorte de télépathie. »

Harkman l'avait observée pendant qu'elle parlait.

« Julia, ces gens. Comment s'appellent-ils ?

— Tu ne les connais pas.

— C'est possible. Tu viens de parler de Don Mander. Il en fait partie ?

— Oui. C'est le seul que tu peux connaître.

— Nathan Williams y est ?

— Comment le sais-tu ? demanda Julia, surprise.

— J'ai vu son nom quelque part. Dis-m'en d'autres. »

Elle lui en cita quelques-uns, avec parfois du mal à se souvenir des noms de famille. Il n'en reconnut qu'un : Mary Rickard.

— Mary Rickard. La chimiste, de Bristol ?

— C'est ça. Mais comment... ?

— Et Tom Benedict ? Ou Cari Ridpath ? »

Ceux-là ne lui disaient rien, même si le premier évoquait un vague écho familial. Harkman eut l'air troublé, mais il n'insista pas.

« Nous ne pouvons pas aller au Château, Julia, affirma-t-il.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai peur de ce qui peut y arriver. » Il avait un air étrange et la dominait, la bloquait dans l'étroit espace. Elle s'alarma.

« Écoute, Julia... sais-tu d'où nous venons ? Sais-tu comment nous sommes arrivés ici ?

— Bien sûr !

— Je ne parle pas de ton passé... C'est autre chose. Le Wessex, Dorchester, le Château ! Je croyais savoir où je me trouvais, d'où je venais. Mais plus maintenant. »

Il parlait vite, et elle ne le suivait pas. « Tu te souviens ? Notre dernière rencontre... Ce que nous avons fait...

— Nous sommes allés sur la lande, et nous avons parlé.

— Oui, et nous avons fait l'amour. Un orage approchait, mais tant que nous étions là-bas il faisait chaud et sec. Tu te rappelles ?

— Oui, David.

— Moi aussi. Je me souviens que nous nous sommes aimés là-bas, sur la lande. (Il tendit le bras.) À l'endroit exact où se trouve la raffinerie ! »

Elle vit les tours argentées, la fumée, les réservoirs. « Nous n'étions pas du tout près de la raffinerie !

— Tu te souviens de l'avoir vue ? »

Pendant les six derniers jours, seul le souvenir d'avoir fait l'amour sur la lande avec David aidait Julia à résister à Paul. « Elle était là, David... Mais derrière nous.

— Tu en es sûre ?

— Je crois... »

La raffinerie était là, elle avait toujours été là.

« Je le crois aussi. Mais je n'en suis pas sûr. Je sais qu'il y a des années que cette raffinerie est là, que Dorchester a été reconstruit comme port pétrolier, et que l'économie du Wessex dépend de ces puits. Mais tu te souviens des touristes ?

— Quoi ? Ici, à Dorchester ? demanda-t-elle en riant.

— Ça m'a fait rire aussi, quand je me suis souvenu d'eux.

— On en a vu un ou deux, dit-elle. Ils vont dans toute la Grande-Bretagne.

— La Grande-Bretagne ? dit David. Ou l'Angleterre ? »

Elle secoua la tête.

« Non ! S'il te plaît !

— Alors écoute, Julia, essaie de comprendre. Tu dis que tu travailles à une sorte d'expérience pour projeter un monde futur, alors tu dois voir les conséquences. Pour qu'elle réussisse, pour qu'elle ait le plus petit degré de cohérence, il faut que ce soit un monde tout entier, un monde *d'apparence réelle*, avec des gens que tu ne connais pas, des événements que tu ne comprends pas. Et pour que tu évolues dans ce monde, *toi aussi* tu dois en faire partie, avec une identité nouvelle, et probablement sans aucun souvenir de ton existence ici.

— Comment sais-tu tout cela ? dit-elle.

— Alors, c'est vrai ?

— Paul dit que c'est ce qui va nous arriver. Mais ce sera seulement provisoire, pour la durée de la projection.

— Quelle que soit sa durée, dit David. Julia, cet après-midi j'ai trouvé des coupures de journaux. Là-dedans j'ai lu que l'installation du Château, ces appareils dont tu parlais, avaient déjà servi une fois. Au XX^e siècle. Un groupe de savants, trente-neuf personnes, avec des noms comme Nathan Williams, Mary Rickard, David Harkman, Julia Stretton, ont lancé une projection dans *leur* futur. Le monde qu'ils ont projeté était ce monde-ci... aujourd'hui, ici ! »

Julia crut qu'elle allait encore éclater de rire, mais l'intensité de l'expression de David suffit à la calmer.

« Tu comprends, Julia ? Toi et moi, nous étions dans cette projection. Toi et moi, nous sommes les produits de notre propre imagination ! »

D'un geste soudain, il fouilla dans sa poche, en sortit un chiffon de papier jauni.

« Voilà ce que j'ai trouvé. Il est authentique, j'en suis sûr. »

Elle lui prit le papier des mains et vit les huit photos imprimées. Au bas de la colonne, elle se vit, elle, David et les autres...

Elle lut le texte. L'un des noms se détacha.

« Tom, dit-elle. Ils parlent de Tom Benedict...

— Tu le connais ?

— Non, Tom est mort... Je crois... Il...»

Soudain, elle perdit le souvenir, qui paradoxalement tentait de remonter à la surface. Il n'y avait pas de photo de lui, mais le nom suffisait. Un administrateur... une Fondation Wessex... tout cela était enterré au plus profond de son inconscient.

« Je ne comprends pas, dit-elle. Je connais la plupart de ces gens. Ils sont au Château, ils m'attendent.

— Tous ? dit David.

— Pas le Dr Ridpath. Je ne le connais pas. Mais les autres... regarde, voilà Nathan et Mary. Mais ils ne parlent pas de Paul. C'est bizarre, c'est pourtant lui le directeur. »

Des pensées naissaient et mouraient au même instant, des instincts contredisaient immédiatement ses réactions. C'était elle, mais ça ne pouvait pas être elle. On parlait de Tom, mais elle ne connaissait personne de ce nom. Paul n'était pas cité, mais comment un compte rendu pouvait-il le passer sous silence ? Ces gens vivaient *maintenant*, pas cent cinquante ans plus tôt...

« Est-ce que quelqu'un au Château est au courant de cela ? demanda David.

— Personne n'en a parlé.

— Alors, tout comme nous, ils n'en ont pas le souvenir. »

Elle saisit la balle au bond.

« Mais j'en connais certains depuis des années ! Ils sont tous nés ici. Comme moi, comme toi ! »

Tandis qu'elle parlait, le souvenir de sa mère et de son père lui revint automatiquement : comme une photo, sans paroles, sans mouvements. Ils se trouvaient quelque part dans les limbes de son passé.

Les limbes de son passé : c'était une expression qu'elle employait parfois en plaisantant, pour bannir son éducation, pour se dissocier de ses origines. Mais recelait-elle une vérité plus profonde ?

« Tu ne vois pas ce que ça veut dire pour toi et moi, Julia ? Nous ne sommes pas chez nous, ici, même si nous le croyons. Mais c'est tout ce que nous connaissons ! Il n'y a aucun moyen de revenir. »

Julia essayait de s'agripper à sa propre réalité ; elle secoua la tête.

« Tout ce que je sais, c'est que je suis liée aux autres. Exactement comme toi.

— Pas moi.

— Si tu venais au Château, tu t'en apercevrais.

— C'est pour ça que je veux t'en éloigner. Julia, je suis amoureux de toi... Nous sommes tous les deux ici, ensemble, et je veux que rien ne change. Tu ne comprends pas ? Ça me suffit. La réalité se limite à ce que j'ai à ma portée, c'est-à-dire toi. Nous pouvons vivre ici. »

Elle avança vers lui, et il la prit de ses bras.

« Je ne sais pas, David », dit-elle, et ils s'embrassèrent.

Elle voulait se détendre, s'abandonner, mais la tension, trop forte, les éloigna l'un de l'autre.

« Je ne comprends plus rien, dit-il. Qu'allons-nous faire ?

— Si tu crois en ce morceau de papier, dit Julia, pourquoi ne pouvons-nous pas retourner au Château ?

— Parce que j'en ai peur. Depuis que je suis à Dorchester, j'ai été attiré par le Château... il m'obsède. Je ne savais pas pourquoi, et puis j'ai lu ça. Je voulais que tout soit plus clair, et, bien que je croie ce papier authentique, il me plonge dans la confusion. Je le comprends, mais je ne peux pas supporter ce qu'il implique.

— Alors tu veux t'enfuir ?

— Avec toi, oui.

— Pourquoi, David ?

— Parce que je ne vois pas d'autre choix. »

Elle tenait toujours la coupure du journal, qui tremblait entre ses doigts. La pluie dégouttait des marches, et deux grosses gouttes s'étalèrent sur le morceau de papier, comme de l'huile sur du colon.

« Tu ne penses pas que nous devrions montrer ça aux autres ? » dit-elle.

Il secoua la tête, lui reprit le papier des mains puis le chiffonna entre ses doigts et le lança sur le sol détrempé.

« Voilà ma réponse. Il n'y a pas d'autre choix. »

Julia contempla la petite boule de papier à ses pieds. Elle s'imprégnait déjà de pluie. Julia s'inclina et la ramassa, avant de la fourrer dans la poche de son manteau. David n'essaya pas de l'arrêter. Elle s'écarta de lui et fit quelques pas sous le crachin.

En sortant du Château, elle croyait avoir résolu le dilemme. Elle voulait être avec David plus que tout au monde. Pendant quelque temps, elle avait vu en Paul un obstacle, mais elle savait qu'elle pourrait lui résister avec David à ses côtés.

Tout avait semblé si simple, et pourtant, David, avec son morceau de papier, ne voulait que fuir. Fuir revenait à renier tout ce qu'elle ressentait, et ne rien résoudre.

Elle l'observa encore, la tête enfoncée dans les épaules, les mains dans les poches, à l'abri des marches de béton, qui la regardait et attendait. Elle lui tourna le dos.

Elle sortit de sa poche la coupure de journal et la défroissa. Une déchirure était apparue sur la largeur du papier mouillé et sale.

Protégeant la feuille de son corps, elle lut l'article d'un bout à l'autre. Puis elle le relut, et encore une troisième fois. Elle s'efforça d'ignorer le fait qu'une photo d'elle-même la dévisageait.

Cela n'évoquait aucun souvenir. Elle avait beau essayer, l'article n'était qu'un accessoire du passé pour elle. Mais elle ne pouvait pas éviter les noms... un en particulier.

Elle laissa de côté la raison – qui ne lui permettait pas de connaître Tom Benedict – et réagit à l'irrationnel. Bientôt il y eut d'autres souvenirs.

Des images d'un passé tranquille, d'un autre été... Une époque ensoleillée, des touristes fourmillant dans Dorchester, une idylle avec David. Il y avait, près du Château, une crique que David parcourait de long en large sur un aquaplane, tandis qu'elle l'attendait nue, allongée au soleil. Elle se rappelait un stand sur le port, la chaleur montant des pavés, les riches yachts amarrés, des étrangers dans des costumes insolites et bigarrés qui marchandaient avec elle.

Thomas, Tom, n'était dans aucun de ses souvenirs, mais il était partout.

Puis, comme si sa conscience reprenait le dessus, elle examina à nouveau les mots de l'article, et vit la date tout en haut.

En 1985, un dénommé Nathan Williams avait dit : « notre conscience, qui semblera vivre le monde projeté... »

N'était-ce pas précisément ce qu'elle et les autres se proposaient de faire au Château ?

Ils cherchaient à explorer un monde futur... un monde meilleur. Comme tous les participants l'avaient affirmé à de nombreuses reprises, ils avaient pris pour modèle la Grande-Bretagne de la fin du XX^e siècle.

Ils envisageaient une époque, située cent cinquante ans dans l'avenir, où la Grande-Bretagne serait à *nouveau* une monarchie constitutionnelle, à *nouveau* un État unifié, où le monde serait à *nouveau* le lieu d'une concurrence acharnée, où l'équilibre du pouvoir serait à *nouveau* entre les mains de l'Union soviétique et des États-Unis, où il y aurait à *nouveau* ces problèmes en apparence insurmontables qui donnaient à la vie un but et une raison d'être, où la technologie et la science avaient encore un rôle de première importance à jouer dans le développement du monde...

Ce futur devait-il être modelé sur une époque du passé, lui ressembler en tous points ?

Ou devait-il être le passé même, le passé *véritable*, sur lequel ils fondaient leur scénario ?

« Il faut que ce soit un monde entier, un monde d'apparence réelle... », avait dit David.

Il parlait du projet de Paul Mason au Château, mais cela s'appliquait aussi à leur monde du Wessex. Cette vie paraissait en tous points réelle... et, cent cinquante ans plus tôt, une expérience du XX^e siècle s'était fixé pour but de créer un monde d'apparence réelle.

David croyait que la vie de Julia, comme la sienne, faisait partie de cette apparence de réalité. Et qu'il en était de même pour l'existence des autres participants ; ils étaient tous originaires du XX^e

siècle.

Si c'était vrai...

Alors elle comprit : le projet de Paul au Château n'allait pas les emmener dans un futur imaginaire, mais les ramener. S'ils entraient dans sa projection, elle les reconduirait dans le passé, jusqu'au point d'où ils étaient partis !

Elle revint vers David, sachant que, quoi qu'il pût dire ou faire, elle allait retourner au Château.

Elle lui rendit le papier trempé.

« David, nous...

— Je sais ce que tu comptes faire, dit-il. Je crois que je me suis décidé, moi aussi. Je ne veux pas rester ici, il n'y a nulle part où aller. »

David remit le papier dans sa poche.

« Tu crois que tu peux supporter ce que ça implique ? lui demanda-t-elle.

— Je ne sais toujours pas », dit-il.

Au sommet du second rempart de terre, Julia lui montra l'entrée des souterrains. David Harkman se tourna vers le plateau qui couronnait la colline fortifiée. Il s'était attendu à y découvrir des habitations – peut-être les maisons des participants – mais l'herbe drue ne portait pas la moindre trace de pas. Il n'y avait ni maisons, ni chemins, ni hommes. Les nuages bas et plombés qui arrivaient de l'ouest semblaient à portée de main, au-dessus d'eux.

Il regarda à l'est la baie parsemée de derricks et de puits. L'homme et ses entreprises en avaient souillé l'eau sombre et froide.

« Autrefois je voulais aller nager là-bas », dit-il.

Julia le regarda, incrédule.

« Il y avait un port ici, quelque part dans le passé, je suppose. Les gens montaient sur des planches à moteur et essayaient de se tenir au sommet de la barre de Blandford. Quand je suis arrivé ici, je voulais essayer.

— Je n'en ai jamais entendu parler, dit Julia. Et la vague n'est rien de plus qu'un gros rouleau. On ne pourrait jamais monter dessus.

— N'empêche, j'aurais aimé voir ça.

— Viens, entrons », dit-elle.

Il la suivit le long de la pente en essayant de se débarrasser d'un souvenir onirique : l'expansion de la vague sous la planche, la plainte aiguë du moteur, le tonnerre blanc du brisant qui s'effondrait... mais la fugace réminiscence n'appartenait pas à son expérience.

Il suivit Julia ; les hautes herbes striaient son pantalon de traces humides qui le firent frissonner. Cela faisait plus d'une heure qu'il marchait sous la pluie, trempé jusqu'aux os. L'endroit, dégagé et battu par les vents, n'offrait aucun abri contre le froid et l'humidité. La construction de béton ne comprenait aucune porte, laissant le vent s'y engouffrer. Des flaques d'eau sale parsemaient le sol couvert de boue et de gravats. Julia descendit devant lui les marches d'un escalier.

Sous la pluie, elle avait tenté de lui expliquer pourquoi elle ne voulait pas transiger sur son retour au Château. Elle avait parlé d'un retour au XX^e siècle mais ni l'un ni l'autre n'avaient de liens émotionnels avec ce passé. Ils appartenaient tous deux au Wessex.

Harkman, lui, obéissait à sa propre motivation, celle-là même qui l'avait persuadé qu'une tentative d'évasion échouerait. Maiden Castle

exerçait toujours son pouvoir sur lui. Tant qu'il vivrait, il ressentirait cette attraction.

Il se trouvait désormais au cœur de ce lieu qui l'avait appelé, au point focal de la source invisible et rayonnante qui le sollicitait. Et, comme devant le corps dénudé d'une femme longtemps convoitée, il éprouvait simultanément la satisfaction d'un désir trop retenu et une vague déception une fois le mystère dissipé. Le tunnel froid au pied de l'escalier manquait de lumière. Les portes qui perçaient chacun de ses côtés à intervalle régulier étaient toutes fermées, apparemment à clé. Des déchets jonchaient le sol : des papiers déchirés, quelques bouteilles, des éclats de miroirs brisés, une paire de chaussures. Malgré leur revêtement de béton, il se dégageait des parois une odeur insistante de terre ou d'argile.

« Tu as passé les six derniers jours ici ? demanda-t-il.

— On est mieux dans la salle de réunion, dit Julia.

— Tout l'endroit est humide.

— Ce n'est pas un centre de remise en forme. »

Ils étaient parvenus à une porte au bout du couloir, et Julia l'arrêta.

« David... Tu vas rencontrer les autres. Tu vas leur montrer l'article ?

— Qu'en penses-tu ? Est-ce que ça vaut mieux ?

— Je n'en sais rien. Je suis convaincue que c'est le moyen de revenir au XX^e siècle, et si j'ai raison, si c'est de là que nous venons, alors nous comprendrons en y arrivant. Tu crois que quelqu'un nous attend là-bas ?

— Je ne peux pas te répondre. »

Il voulut avancer, mais Julia le retint par le bras.

« Tu vas faire la connaissance de Paul. Tu ne feras pas de scandale ?

— Est-ce que j'aurai une raison ?

— Non, dit-elle en l'embrassant sur la joue. Tu sais ce que j'ai dit, et tu sais ce que je veux. »

Le tenant toujours par le bras, mais maintenant avec douceur, elle ouvrit la porte derrière lui.

« Voici la salle de réunion. »

Harkman entra et regarda autour de lui, prêt à la trouver pleine de monde... mais elle était vide. La lumière était restée allumée, et l'air chaud sentait légèrement le renfermé. De nombreux livres et journaux s'épalaient sur les tables, des tasses et des soucoupes sales avaient été laissées sur le sol à côté des sièges. Quelqu'un avait abandonné sa veste accrochée à un portemanteau sur la porte.

« Tu crois qu'ils nous ont entendus venir ? » demanda Harkman, ironique.

Julia regarda encore la pièce, comme si quelque chose lui avait échappé.

« Je suis partie il y a à peine deux heures. Ils devraient encore être là.

— Dans une des autres salles ?

— Elles ne servent jamais. Ils doivent tous être dans le hall de projection. »

Il la suivit le long d'un tunnel latéral vers une porte d'où s'échappait une lumière intense. En pénétrant dans le hall, Harkman sentit la chaleur des lampes braquées sur lui. Se protégeant les yeux de la main, il parcourut la salle du regard, mais il lui fallut plusieurs secondes pour apercevoir quelque chose : à l'autre bout du hall, un homme se tenait derrière l'une des batteries de projecteurs et attendait.

L'homme les observa, muet, tandis qu'ils entraient. À la gauche de Harkman, une rangée de grands tiroirs métalliques courait sur toute la longueur du hall. Au centre de la salle et pour une raison quelconque, en un point où convergeaient plusieurs faisceaux lumineux, se dressait une grande pile de vêtements. Harkman eut la pensée incongrue qu'on aurait dit le décor d'une orgie interrompue par une descente de police.

« C'est toi, Paul ? » lança Julia en plissant les yeux sous la lumière aveuglante des lampes.

La silhouette demeura impassible pendant près d'une demi-minute. Pendant ce temps, Harkman avançait, retenu par la main de Julia posée sur son bras ; mais enfin l'autre vint lentement vers eux.

« Ils sont tous partis, dit-il. Le projet est en route.

— Déjà ? dit Julia, stupéfaite. Mais tu devais attendre...

— J'avais toutes les personnes qu'il me fallait. Aucune raison pour retarder le départ. »

Julia leva les yeux vers Harkman, qui y lut une peur étrange.

« Paul, j'ai trouvé David Harkman. Tu te souviens ? Don Mander l'avait proposé.

— David Harkman, hein ?

— David, voici Paul Mason, le directeur de notre projet.

— Mason ? »

Harkman tendit la main, mais Mason l'ignore et regarda Julia.

« Voici donc ce David Harkman qui est tellement précieux pour mon projet ? Eh bien, il ne sert à rien, nous avons commencé et il est trop tard pour inclure un nouveau participant. »

Il se détourna et gagna les cabines. Les deux mains étendues, il appuya les paumes contre le métal lisse.

« Je ne vous connais pas, Harkman. D'où venez-vous ? Que venez-vous faire ici ? »

Harkman, irrité par la conduite de l'homme, à mi-chemin entre le

trouble mental et la grossièreté pure et simple, fut tenté de lui lancer une réponse cinglante. Un regard inquiet de Julia lui rappela qu'il devait éviter toute scène.

« Je travaillais à la Commission régionale, Mason, répondit-il. J'ai été envoyé par le Bureau de la culture...

— Je n'ai pas confiance en la Commission, Harkman, ni en personne qui y travaille. Que venez-vous faire ici ?

— Paul, il a été approuvé par les autres.

— Les autres sont partis. Toi et moi sommes les deux derniers. Je veux savoir ce que cet homme de la Commission vient faire ici.

— Nous le voulons, Paul !

— C'est toi qui le dis. C'est moi qui choisis les participants au projet, pas toi. »

Julia se retourna vers Harkman, maintenant désespérée et perplexe, puis se dirigea vers Mason. Il lui tourna immédiatement le dos et longea la rangée des tiroirs, passant fébrilement la main sur la surface métallique.

Après tous les événements de la journée, Harkman n'avait eu aucune idée préconçue de ce qui pouvait l'attendre au Château... Mais cela, ce Mason qui semblait avoir perdu la raison, il n'avait aucun moyen de l'affronter.

« Julia, est-ce qu'il est malade ? demanda-t-il doucement.

— Je ne l'ai jamais vu comme ça. Quand je suis partie, il était en colère... Mais je ne m'attendais pas à ça. Et où sont tous les autres ?

— Qu'allons-nous faire ? »

Julia se taisait, scrutant la silhouette de Paul animée d'étranges mouvements. Celui-ci s'était à nouveau placé au centre du faisceau lumineux, les mains appliquées sur la cabine la plus proche.

À le regarder, Harkman pouvait déterminer ce qui avait autrefois attiré Julia en lui. Il devait avoir le même âge qu'elle ; ses cheveux noirs, ses traits bien dessinés faisaient de lui un homme incontestablement beau, mais un pli de sa bouche, ses yeux serrés forçaient l'antipathie de Harkman. Que Paul, son rival auprès de Julia, partageât cette antipathie ne l'étonna pas ; ce genre de confrontation voyait généralement se déchaîner les sentiments refoulés.

« Tu sais comment fonctionne l'appareil ? demanda Harkman à Julia.

— Oui... Paul nous l'a expliqué hier.

— Il semble incapable d'expliquer quoi que ce soit pour l'instant. Comment procède-t-on ?

— Chaque participant a son tiroir. Le mien est là », dit-elle en désignant un tiroir, le huitième ou neuvième de leur côté. Harkman comprit qu'il s'agissait d'un des trois qu'on n'avait pas encore complètement refermés.

« Comment sais-tu qu'il s'agit du tien ? Ils se ressemblent tous.

— Parce que... Je ne suis pas sûre. » Julia regarda les deux autres, secoua la tête. « Je *sais* que c'est le mien. Parce que je le sens. Je ne peux pas dire pourquoi.

— Mais en quoi l'un est-il différent de l'autre ?

— C'est une question de schémas neuraux et cérébraux. Le Dr Eliot...»

Elle s'interrompit soudain et regarda Harkman, alarmée.

« Qu'y a-t-il ?

— Le Dr Eliot devrait être ici ! Et Marilyn. Et le reste de l'équipe. Paul était catégorique... le projet ne devait pas démarrer sans surveillance médicale.

— Alors, où sont-ils ?

— Paul, où est le Dr Eliot ? » cria Julia à travers la salle.

Paul grogna quelque chose d'inaudible, mais ne se retourna pas.

« Continue, Julia. Qu'arrive-t-il aux participants ?

— Nous devons nous étendre dans le tiroir, et quand il est fermé la lumière s'allume à l'intérieur, déclenchant une réaction cérébrale qui relie nos consciences au projecteur. Il y a des électrodes à l'intérieur. »

Ils s'approchèrent du tiroir que Julia avait désigné comme le sien et l'ouvrirent. Au bruit des roulements, Paul leur fit face.

« Que faites-vous ? Mon expérience est en cours. Je ne veux pas d'interférence.

— Ne fais pas attention à lui, Julia, fit Harkman. Continue. »

Elle indiqua les appuis rembourrés pour la tête et les épaules, et, au milieu, une rangée de courtes électrodes pointues.

« Nous devons nous allonger pour qu'elles s'appliquent sur la peau. J'ai déjà essayé. Ça pique un peu, mais autrement ça ne fait pas mal. »

Harkman regarda la pile de vêtements au milieu du sol.

« Et pour ça, on se déshabille ?

— Bien sûr. »

Harkman contemplait le tiroir avec des sentiments mêlés ; les lumières éblouissantes et les propos délirants de Mason ; le sérieux de Julia. Mais la contagion le prenait ; il touchait au cœur de son obsession. Un tiroir dans une cabine lui était destiné, et il devinait lequel. Comme Julia, il ne savait pas *comment* il le reconnaissait... mais il savait lequel des deux tiroirs restants était le sien.

Paul Mason les observait toujours depuis la batterie de projecteurs.

« J'ai tué les autres ! hurla-t-il. Je vous tuerai aussi. Écarte-toi, Julia... tu sais ce qui va t'arriver !

— Il est sérieux, dit Harkman.

— Je ne sais pas. Aide-moi », dit Julia, désorientée par le comportement démentiel de Mason.

Elle posa les mains sur le tiroir voisin du sien, qu'ils ouvrirent à deux. À l'intérieur reposait le corps nu et inconscient d'un jeune homme. Son immobilité était telle que Harkman le crut un instant bel et bien mort. Julia se pencha sur son visage et présenta la joue sous les narines du jeune homme.

Elle plaça sa main sur le cœur.

« Il respire toujours, dit-elle.

— Alors qu'est-ce que Mason voulait dire par « tuer tout le monde » ?

— David, je ne sais pas. Nous devons faire comme s'il n'était pas là. Je ne comprends pas ce qui a craqué chez lui... Tout allait bien cet après-midi. »

Mais on ne pouvait pas ignorer Mason, car il avançait lentement vers eux, dos à la rangée de tiroirs. Il bredouillait des propos incohérents.

« Pourquoi est-il inconscient ? dit Harkman en regardant le jeune homme dans le tiroir.

— Parce qu'il est en projection, je pense. Je ne suis même pas sûre de ça. »

Harkman constata avec surprise qu'il reconnaissait le jeune homme. C'était le colporteur aux miroirs, celui qu'il avait parfois vu dans les rues de Dorchester.

« Qui est-ce ? demanda-t-il.

— Il s'appelle Steve. Je ne sais pas grand-chose de lui. »

Ils refermèrent le tiroir.

« Que faisons-nous, Paul ? Nous allons jusqu'au bout ? »

Elle regarda Paul, qui progressait toujours vers eux en marmonnant pour lui-même.

« J'ai peur, David. Rien n'a plus aucun sens... Seul le vieux journal paraît crédible.

— Tu y crois ?

— Je suis obligée. Et toi aussi. Tout le reste est dément.

— Julia, je te tue si tu entres dans cette machine ! » Mason était tout près d'eux et les dévisageait avec des yeux égarés. « C'est moi qui ai préparé tout ça... et ce sera toi et moi, seuls, ensemble. Nous étions d'accord là-dessus !

— Enlève tes vêtements, Julia. Je retiendrai Mason », dit Harkman.

Il fit un pas pour se placer entre elle et Paul. Celui-ci ne perdit pas un instant et l'attaqua par-derrière. Il enserra le cou de Harkman au creux de son coude, en lui tirant la tête. De l'autre main, il cherchait à lui griffer les yeux. Julia poussa un cri.

Pris par surprise, Harkman se sentit entraîné en arrière. La main se refermait sur son visage, tâtonnant sauvagement entre son nez et ses yeux ; un doigt s'introduisit dans une narine et se mit à tirer. D'instinct, Harkman donna un coup de tête et logea son coude dans le ventre de Mason. L'étau sur son cou se relâcha aussitôt. Harkman se retourna et lança un coup maladroit et inexpérimenté à la tempe de Mason. Celui-ci recula en titubant et tomba mollement contre les tiroirs.

« David, ça va ? »

— Oui, dit-il à bout de souffle, le cœur battant la chamade. Je t'en prie, Julia... Entre dans la machine. C'est tout ce qu'il nous reste à faire.

— Je ne peux pas y aller toute seule. Ce qui va se passer me terrifie.

— Je serai avec toi. Je te le promets. Je ne tarderai pas à te suivre. »

Derrière eux, Mason poussa un hurlement de rage en essayant de se remettre sur ses pieds. Harkman lui fit face, les poings serrés. Il ne savait pas se battre, et le comportement insensé de Mason lui faisait peur. Au moment où Mason se rétablissait, il lui balaya les jambes pour le maintenir au sol.

« Vas-y, Julia ! Je le tiens à distance. »

Elle hésita encore quelques secondes, puis défit les boutons de l'imperméable. Comme son bras restait accroché dans la manche qu'elle retirait, Harkman vint à son aide. Ses doigts maniaient gauchement le vêtement alors qu'elle surveillait Paul.

« Julia ! s'écria Mason. Ne pars pas ! »

— C'est ce que nous avions prévu, Paul.

— Tu vas mourir, Julia ! Tu seras tuée !

— Ne lui parle pas, dit Harkman. Ça aggrave son état. Reste calme et laisse-moi m'en occuper. »

Ils étaient enfin parvenus à lui enlever le manteau. Elle rejeta ses cheveux en arrière, encore humides et emmêlés par la pluie, et se souleva pour embrasser rapidement Harkman.

« Viens tout de suite, dit-elle. Tu sais quel est ton tiroir ? »

— Celui-là, je pense. »

Il indiquait celui qu'il avait reconnu comme le sien, juste derrière Paul Mason toujours recroquevillé sur le sol.

« David, c'est bien cela ! Nous le sentons tous les deux ! dit Julia.

— Qu'est-ce que je fais ? »

— Tu peux fermer le tiroir de l'intérieur, dit-elle. Il y a une poignée. Et un grand miroir au-dessus de toi... fixe-le »

Mason, bien qu'étourdi, essayait de se relever, mais il ne coordonnait pas ses gestes. Harkman lui lança un coup d'œil, prêt à

frapper encore une fois. « Entre dans le tiroir, Julia. Je vais t'aider. » Une fois le tiroir ouvert en grand, Julia s'assit sur la surface métallique, puis s'allongea. Elle ajusta plus confortablement la position de sa tête et de ses épaules, et écarta ses cheveux pour qu'ils ne gênent pas le contact avec les électrodes. « Je suis prête, David. » Il se pencha sur elle et frôla ses lèvres. « Je t'aime, Julia. Tu as peur ?

— Plus maintenant, répondit-elle en lui souriant. Nous faisons ce qu'il faut.

— Moi non plus, je n'ai pas peur. Tu es prête ? » Sur le sol, à quelques mètres de là, Paul Mason grogna.

« Oui, vas-y. »

David poussa le tiroir et le sentit glisser régulièrement dans le corps de la machine. Il baissa les yeux sur elle pour saisir son expression, mais elle avait détourné son visage et regardait sur le côté.

Le tiroir se referma. À la dernière seconde, Harkman vit une lumière brillante s'allumer à l'intérieur du compartiment. Quand le tiroir arriva dans sa position finale, un mince trait de lumière délimita ses contours avec netteté.

Mason s'était levé et écarté des compartiments.

« Harkman, où est Julia ? »

Il ne répondit pas et voulut contourner Mason, mais celui-ci se mit en travers de son chemin.

« Vous vous êtes assez mêlé de ça, Harkman. Pour qui vous prenez-vous ? Où est Julia ? Qu'avez-vous fait d'elle ?

— Écartez-vous, Mason.

— Vous n'entrerez pas dans l'appareil. Je vous tuerai.

— Vous ne pouvez pas m'en empêcher. »

Ils se faisaient face. Le cœur de David Harkman s'emballa. Mason se ramassait sur lui-même, comme pour se préparer à sauter. Puis il regarda vers le tiroir de Julia. La brillante lumière intérieure vacilla ; les deux hommes la virent faiblir puis disparaître.

Mason se tourna complètement vers les tiroirs, et Harkman fit un pas en avant.

Une sonnerie retentit dans l'obscurité ; puis Julia ressentit une secousse et un mouvement coulissant... Enfin la lumière frappa ses yeux. Autour d'elle, des gens s'agitaient dans l'atmosphère chaude. « C'est Mlle Stretton ! » dit quelqu'un. Une autre voix domina le vacarme métallique et le brouhaha général : « Infirmière ! Un sédatif ! » Julia ressentit l'habituelle première impression en ouvrant les yeux, l'impression que le tiroir du projecteur de Ridpath s'était rouvert au moment où il avait été fermé, qu'elle se trouvait toujours en Wessex... Mais il y avait trop de monde et ni Paul ni David ne se trouvaient parmi eux.

Un homme en blouse blanche se tenait au-dessus d'elle, la tête tournée et le bras tendu avec impatience vers quelqu'un qui arrivait en courant. De l'autre main il prenait le pouls radial de Julia. L'infirmière déposa une seringue hypodermique dans la main ouverte du docteur et se pencha pour désinfecter l'intérieur du coude de Julia.

Elle se tortilla, tentant de se dégager. Une douleur lui traversa le dos.

« Non ! » dit-elle, d'une voix qui lui semblait passer par des lèvres gonflées et meurtries ; ses narines sèches et sa gorge la faisaient souffrir. « Non... s'il vous plaît, pas de sédatif.

— Tenez-la immobile.

— Non ! dit encore Julia, qui libéra son bras de toute la force dont elle était capable avant de le replier sur son ventre. Je vais bien... s'il vous plaît, ne me donnez pas de sédatif. »

Le docteur, en qui Julia reconnut Trowbridge, s'empara à nouveau de son poignet, comme s'il allait lui ouvrir le bras de force, mais il se pencha alors sur elle et la regarda dans les yeux.

« Vous connaissez votre nom ? dit-il.

— Bien sûr... Julia Stretton.

— Vous vous rappelez où vous avez été ?

— Dans la projection du Wessex.

— Bien, ne bougez pas. » Il libéra son poignet et rendit la seringue à l'infirmière. « Allez chercher le Dr Eliot, dit-il à celle-ci, et dites-lui que Mlle Stretton semble avoir conservé la mémoire. »

L'infirmière s'éloigna.

« Pouvez-vous bouger la tête, Julia ? Essayez très lentement. »

Elle essaya de lever la tête du support, mais une douleur aiguë lui vrilla aussitôt la nuque.

« Les électrodes sont toujours en contact, dit le Dr Trowbridge. Je vais vous dégager doucement. »

Il la prit par les épaules. Centimètre par centimètre, il lui souleva une omoplate, la délivrant des électrodes de ce même côté. Entre-temps le Dr Eliot était arrivé ; ensemble, les deux hommes la soulevèrent péniblement. Elle se retrouva assise dans le tiroir, la tête baissée entre les genoux, tandis que Trowbridge appliquait une pommade apaisante sur la zone irritée de la nuque et du dos. Julia s'enroula dans la couverture qu'on lui mit sur les épaules.

En s'éveillant à la conscience des précédents événements, Julia ressentit des émotions intenses et contradictoires ; la colère et la confusion se mêlaient à la douleur. Sa fureur se concentrait sur Paul : il s'était inséré dans la projection, avait déformé le monde du Wessex de façon efficace et destructrice. Que le hall de projection grouille de monde, principalement de membres du personnel médical, la laissait dans un état de confusion intense. Regardant entre ses jambes, elle aperçut quelqu'un qu'on éloignait sur un brancard, suivit de deux infirmiers qui portaient un équipement à oxygène. On en emportait un autre sur une civière. Alors qu'on soignait le cou de Julia, quelqu'un appela le Dr Eliot, qui s'éloigna rapidement.

Dans sa rage silencieuse, Julia gardait le souvenir de David. En dépit de tout de Paul et de ses déformations insensées, de toutes les altérations qu'il avait provoquées, David était resté le même.

« David ? David est sorti ? demanda-t-elle.

— David Harkman ? Non, pas pour l'instant » Le Dr Trowbridge lui repoussa la tête entre les genoux. « Ne bougez pas.

— Il faut que je parle à quelqu'un. S'il vous plaît...

— Vous pourrez parler au Dr Eliot dans un instant.

— Mais dites-moi au moins ce qui se passe ici.

— Il y a une alerte générale. Il a dû arriver quelque chose à la projection : tout le monde revient en même temps. »

On appela le Dr Trowbridge ; il laissa Julia avec la gaze qui lui pendait au cou.

N'ayant pas le droit de bouger, elle ne pouvait pas voir ce qui se passait, mais écouta ce qu'il disait à l'infirmière. Julia entendit son nom prononcé plusieurs fois, ainsi que : « Pas de traumatisme apparent... », « Nous n'avons pas testé ses fonctions motrices, mais elles semblent normales... », « Il faut que le Dr Eliot vienne lui parler dès qu'il sera libre... »

Tandis qu'une infirmière lui nettoyait la nuque et lui faisait un pansement, Julia essaya à nouveau de regarder sur les côtés. Elle était toujours assise sur le tiroir, son champ de vision bloqué par les

personnes qui s'affairaient autour d'elle, mais elle crut voir la plupart des tiroirs ouverts. Elle essaya de déterminer si celui de David l'était aussi, mais il se révéla trop difficile à repérer.

L'infirmière fixait la gaze sur ses omoplates avec du sparadrap.

« C'est fini, mademoiselle Stretton. Vous enlèverez le pansement demain.

— Je peux descendre maintenant ? »

L'infirmière regarda en direction du Dr Trowbridge, penché sur un brancard.

« Le docteur vous a autorisée ?

— Non... mais je me sens bien.

— Voyons comment vous bougez les bras. »

Julia fléchit les muscles, tourna les poignets ; en dehors de la raideur coutumière après la récupération, elle n'avait pas de difficulté.

« Je vais vous chercher un infirmier. »

À l'instant, Julia vit entrer un petit groupe.

« Voilà Marilyn, dit-elle. Elle va m'aider. »

Marilyn l'aperçut avant que l'infirmière ne lui ait fait signe, la héla et courut vers elle.

« John Eliot dit que tu vas bien ! dit-elle en embrassant Julia sur la joue. Que s'est-il passé dans la projection, Julia ? Tu le sais ?

— Oui, j'ai tout vu.

— Alors, tu peux te souvenir ?

— Bien sûr.

— Julia, il est arrivé quelque chose d'affreux aux autres. Ils sont tous frappés d'amnésie.

— Mais... comment ?

— On ne sait pas. C'était une telle bousculade. Tout le monde revenait en même temps. Aucun ne se rappelle qui il est, d'où il vient, ce qui lui arrive maintenant. On en a emmené la plupart à l'hôpital de Dorchester, mais quelques-uns sont rentrés à Bincombe House. Et il y a plus grave que l'amnésie. Le Dr Eliot craint des troubles cérébraux dans certains cas, et Don Mander a eu une attaque. »

Julia la dévisagea, horrifiée.

« Mais qu'a-t-il pu se passer ?

— Personne ne le sait. Tu es probablement la seule à pouvoir nous le dire. »

Elle regarda Marilyn, pensant à David dans le projecteur.

« David est déjà sorti, David Harkman ?

— Je ne crois pas... Attends, je vais vérifier. »

Marilyn échangea quelques mots avec le Dr Trowbridge.

« Non, il est toujours en projection, dit-elle en revenant.

— Marilyn, aide-moi à descendre. Il faut que je parle au Dr Eliot. »

Passant le bras autour du cou de l'autre fille, Julia posa les pieds sur le sol. Elle se tint debout en s'appuyant de tout son poids sur Marilyn mais, après quelques secondes d'incertitude, elle constata qu'elle s'en sortait toute seule. Elle se tint à la paroi métallique du compartiment le plus proche, serrant la couverture autour d'elle.

« Qui d'autre est encore dans la projection, Marilyn ?

— Rien qu'une personne... Paul Mason. »

Julia se souvint de l'éclairage violent du hall, un simulacre futur de celui-ci. Elle se souvint de la démente de Paul et de ses menaces... puis pensa à David, seul avec lui, en Wessex.

Elle secoua faiblement la tête, sans savoir si elle préférait que David reste là-bas ou revienne à... ceci. Il y avait plus de deux ans qu'il se trouvait à l'intérieur de la projection ; il risquait de subir des conséquences physiologiques épouvantables à son retour, sans même compter l'amnésie dont parlait Marilyn. Troubles cérébraux, attaques... Était-ce ce qui l'attendait ?

Elle éprouva un besoin irrépessible de remonter dans son tiroir, de se laisser glisser à l'intérieur du compartiment... et de retourner dans le futur.

« Tu vas bien, Julia ? »

Elle ouvrit les yeux, vit Marilyn près d'elle.

« Oui... j'ai juste un peu froid.

— Essayons de récupérer tes vêtements.

— Une blouse chirurgicale fera l'affaire. Il faut que je parle à Eliot. »

Arrivées au milieu du hall, elles durent s'écarter devant un autre brancard qu'on évacuait. À son passage Julia essaya de voir de qui il s'agissait, mais un masque à oxygène couvrait le visage. Savoir que c'était un des participants, un des partenaires de son monde privé, procura à Julia un sentiment d'identification intime. Néanmoins, elle ne put même pas reconnaître si c'était un homme ou une femme. Elle se détourna et fixa le mur jusqu'à ce que le brancard eût disparu. Eliot apparut dans l'encadrement d'une porte à l'autre bout du grand couloir.

« Julia ! On vous a examinée ?

— Oui, je vais bien.

— Dieu merci ! Vous vous souvenez de tout ?

— Dans les moindres détails, dit-elle, consciente de l'ironie sinistre de ces détails.

— Venez dans mon bureau dès que vous serez habillée. Nous devons découvrir ce qui a flanché.

— Paul Mason », dit-elle – mais pour elle-même.

Marilyn l'accompagna jusqu'à une cabine où elle se changea. Les vêtements qu'elle avait portés étaient restés là, mais sa volonté

inconsciente de préserver le provisoire l'empêcha d'y toucher. Une part importante d'elle était toujours en Wessex, toujours avec David. Tant qu'il ne serait pas rentré et en sécurité, elle ne se sentirait ni tranquille ni en phase dans le présent.

Elle trouva une blouse chirurgicale pliée en haut d'une étagère et l'enfila.

Les deux femmes se rendirent aussitôt après au bureau d'Eliot, où Julia attendit les nouvelles avec anxiété. Mais Eliot ne lui dit rien qu'elle n'eût déjà entendu. Depuis deux heures, les participants revenaient ; tous, sauf elle, souffraient de troubles mentaux ou nerveux chroniques. Elle avait été la dernière à rentrer, pour le moment.

« Bien sûr, cela ne peut que signifier la fin de la projection, dit Eliot. Je ne vois pas dans quelles circonstances on pourrait la remettre en marche.

— Mais David ? dit aussitôt Julia.

— Évidemment le projecteur restera en activité. Du moins jusqu'à la récupération de Harkman et Mason.

— Est-ce qu'on essaie de les en sortir ? »

Eliot secoua la tête.

« Je ne peux autoriser personne à y retourner. »

Il lui apprit que trois administrateurs arrivaient le lendemain à Dorchester pour reprendre le contrôle du projet.

Julia écoutait tout cela avec la sensation insolite de superposition des réalités qui suivait toujours une récupération. Rien n'avait changé : ni les administrateurs, ni la fondation. À l'extérieur du Château s'étendait le XX^e siècle, le monde qu'elle connaissait, et qui attendait son inévitable retour.

Mais ce monde n'était plus le sien. Elle avait cessé d'appartenir organiquement au monde réel le jour où elle était entrée dans la projection. Le futur était sa nouvelle patrie ; sa vie ne pourrait jamais reprendre son cours normal, sinon dans le Wessex de son esprit.

Elle ne pourrait jamais accepter que le futur, sa réalité, n'existe plus. Le Wessex, ce monde de sécurité intemporelle, de stabilité garantie, d'harmonie inconsciente.

Tel était le caractère du vrai Wessex, pas de la perversion cauchemardesque créée par la conscience maligne de Paul.

« Julia, dit Eliot, qu'est-il arrivé au programme ? Pourquoi tout le monde est-il revenu ?

— À cause de Mason, dit-elle en pensant à Paul et à David. Parce que c'est ce qu'il voulait faire, ce qu'il préparait. »

Elle se rappela l'après-midi sur la lande avec David, le moment exact où elle avait rejoint la projection, et se mit à parler des changements que Paul Mason avait apportés en Wessex, délibérément

ou inconsciemment. À revivre ces quelques jours du futur, elle connut de nouveau le sentiment croissant de confusion provoqué en elle par ce monde protéiforme, mais elle était cette fois pleinement consciente de ses différentes perspectives. La destruction de Dorchester comme station touristique ; l'apparition de la raffinerie et des puits de pétrole ; la pollution et la saleté ; les innombrables petits changements dans le décor et la population ; la disparition du village du Château, et de la plupart des sujets auxiliaires.

Tout cela... et le changement principal. La folie de Paul.

« À mon dernier passage ici, la semaine dernière, Mason m'a confié que les administrateurs l'avaient autorisé à modifier la projection. Il n'a pas dit comment, pas directement. Mais maintenant je comprends. Il a essayé de lancer une *seconde* projection à partir du projecteur de Ridpath qui existe en Wessex. Je ne peux pas comprendre ce qu'il espérait... »

— Vous n'avez signalé ça ni à moi ni aux autres, dit Eliot. Vous en avez eu l'occasion à plusieurs reprises. »

Julia se passa le doigt sur la gorge, elle sentit encore la contusion que la tentative de viol de Paul lui avait laissée en souvenir.

« Je ne pouvais pas... pas à ce moment-là. »

Elle se souvint du sentiment de culpabilité, de la confusion que Paul lui avait inspirés ; des conflits intérieurs, de la longue lutte pour se reprendre et retrouver son identité.

« Il... il me faisait chanter, reprit-elle. Nous avons vécu ensemble, il y a des années. Ça a duré deux ans, et j'ai fini par m'enfuir, ce qu'il ne m'a jamais pardonné. »

— Julia, vous auriez dû me dire cela. Vous connaissez la régie au sujet...

— Ça n'aurait rien changé, John. Il avait les administrateurs avec lui. Et puis, quand il a appris l'existence de cette règle, il l'a retournée contre moi. Il m'a fait croire que si je vous révélais ça, ce serait moi et pas lui qui serais exclue, à cause de sa position devant le Conseil d'administration. Je ne pouvais pas prendre ce risque... Le Wessex est trop important pour moi. »

À revivre les tourments causés par la réapparition de Paul, elle fondit en larmes. Toutes ses craintes s'étaient réalisées : une fois de plus, Paul avait détruit tout ce qu'elle possédait.

Eliot la laissa pleurer dans un silence gêné. Marilyn la consola et lui passa un mouchoir.

« Voilà ce qu'a fait Paul. Tout cela à cause de moi ! »

Julia pressait le mouchoir humide entre ses doigts, le chiffonnait en boule.

« Il souhaitait inconsciemment changer ce que j'avais en Wessex. Il a présenté un plan quelconque aux administrateurs, mais ce n'était

pas sa véritable intention, parce qu'il ne la connaissait pas lui-même ! C'est un déséquilibré, un névrosé. Je l'ai toujours su ! »

Elle se calma et décrivit à Eliot le projet que Paul avait mis sur pied en Wessex. Les autres participants y avaient été attirés, incapables de contrecarrer sa volonté. La plupart n'avaient pas la moindre idée qu'un nouveau participant avait rejoint la projection ; la présence soudaine d'une personnalité charismatique et égocentrique avait surmonté toutes les résistances qu'ils auraient pu opposer en d'autres circonstances. Et ainsi, attirés dans sa folie, ils avaient collaboré avec lui à créer une nouvelle projection... qui s'appuyait sur leurs souvenirs enfouis du monde réel.

« Paul dirigeait le projet ! De manière consciente, parce qu'il s'était attribué le rôle de directeur du projet, mais aussi inconsciente car son obsession du présent déteignait sur tout le monde. Nous l'avons tous suivi, à cause de la force de son influence. »

Elle s'arrêta au souvenir de la personnalité influente de Paul projetée par lui-même. Il avait l'air si sympathique, si vrai, si solide.

Le souvenir la blessait en profondeur, comme une agression sexuelle. Durant ces quelques jours en Wessex – le Wessex de Paul –, elle avait vu la représentation inconsciente que Paul se faisait lui-même, qui correspondait trait pour trait au Paul qu'elle haïssait dans la vie réelle.

« Julia, vous ne pouvez pas croire qu'un homme seul a pu provoquer tout cela.

— Je l'ai vu, je l'ai vécu. »

Eliot n'avait jamais complètement compris les véritables subtilités de la projection. Personne n'en était capable à moins de s'être rendu en Wessex. Elle essaya de décrire ce qu'elle avait vécu, tout en sachant que ses paroles sembleraient paranoïaques à toute oreille extérieure à la projection. Eliot était doux, il s'efforçait de comprendre, mais il ne saurait jamais, à moins de l'éprouver par lui-même, à quel point une personnalité pouvait insidieusement en influencer une autre.

« Vous-même, vous semblez y avoir résisté, dit-il. Comment se fait-il que vous seule ayez conservé la mémoire ? »

Elle connaissait la réponse à cette question, trop forte pour qu'elle l'ignore.

« À cause de David Harkman.

— Vous savez que Harkman est toujours dans la projection ?

— Oui, bien sûr.

— Et il a pris part à la seconde projection ?

— Non... »

Julia essaya de trouver une explication qui sonnerait vraie à ses propres yeux.

Elle choisit d'exprimer la vérité par une demi-vérité.

« John, mon double est tombé amoureux de David Harkman. » Après un temps d'arrêt, elle poursuivit : « Dans la projection, Paul essayait de me posséder, mais il n'arrivait pas à m'atteindre à cause de David Harkman. Il a saturé les consciences des autres, mais il ne pouvait toucher ni à moi ni à David. Inconsciemment, il essayait de fermer la projection en ramenant les autres, mais il avait toujours eu l'intention de me faire rester en Wessex, seule avec lui. Il a dit quelque chose comme : « J'ai préparé ça pour nous deux. » Mais il n'avait pas vraiment compris ce qui se passait avec David.

— Pourquoi pas, Julia ?

— Parce que je ne le lui ai pas dit... Je n'ai rien dit à personne. Paul ne savait pas ce que David était devenu pour moi...»

À ce moment, le téléphone sonna sur le bureau d'Eliot, qui décrocha.

« Oui ? Ah ! monsieur Bonner. »

Julia se rappelait que ce nom appartenait au conseiller juridique des administrateurs.

Marilyn, qui était restée assise dans son coin pendant toute la conversation, dit :

« Tu veux un autre mouchoir, Julia ?

— Non merci. »

Mais, s'apercevant que des larmes lui coulaient toujours le long des joues, elle accepta.

« Tu sais pourquoi tous les autres ont perdu la mémoire ? demanda Marilyn.

— Je suppose que leur esprit ne pouvait en supporter davantage. »

Mais l'argument sonnait faux même à ses oreilles ; le cerveau humain n'était pas un appareillage électrique dont un plomb peut sauter.

Elle essaya d'entendre ce que disait Eliot, mais il leur avait tourné le dos et parlait à mi-voix dans le téléphone.

La perte de mémoire était similaire à celle qu'ils avaient tous subie dans la projection : totalement détachés de leur vie réelle, ils adoptaient une nouvelle identité. Après deux ans d'expérience, elle s'y était faite, mais à sa première récupération Julia avait été affolée par la prise de conscience : le souvenir de l'amnésie, pour ainsi dire. Le double de Paul les avait avertis. Un jour, pendant la préparation du projet, Paul avait dit : « En arrivant dans le futur (il voulait dire le présent), vous perdrez vos identités actuelles et en acquerrez de nouvelles. »

Il avait compris au moins cela du fonctionnement du projecteur. Et il avait vu juste : les participants étaient revenus sans mémoire.

Mais pourquoi ? Ils étaient tous revenus de projection à plusieurs reprises auparavant... avec une mémoire complète. Julia essaya de

comprendre pourquoi, cette fois, il devait en être autrement.

Les jeunes gens aux miroirs, les déclenchements hypnotiques.

Voilà ! Les autres récupérations se faisaient par le biais de suggestions hypnotiques implantées dans le présent, dans le monde réel. Cette récupération s'était passée bien différemment. Le projecteur avait fonctionné d'un bout à l'autre, il avait été utilisé de la même manière que dans le présent. Même les deux récupérateurs s'étaient programmés pour y prendre part ; Julia se souvint de la vision de Steve dans son tiroir, se projetant avec les autres.

On n'avait utilisé aucun miroir, à l'exception de ceux placés dans les compartiments.

Dans le monde de Wessex, projeté depuis le présent, les participants avaient créé une seconde projection. Ils s'étaient *imaginés* dans le passé. Ils étaient devenus des projections d'eux-mêmes !

L'idée fit frémir Julia.

Ceci était le monde *réel*, non ? Ou une projection ?

Elle regarda Marilyn, assise à quelques mètres d'elle... et Eliot, qui parlait au téléphone. Ils appartenaient au monde réel, au XX^e siècle... n'étaient pas des produits de l'imagination.

Mais ils avaient été en Wessex à un moment, à *l'intérieur de la projection* !

Paul, ou un autre, leur avait donné une existence de sujets auxiliaires en les imaginant ! Julia se rappela Eliot dans les discussions, elle se souvint d'avoir emprunté un imperméable à Marilyn.

« Tu te sens bien, Julia ? »

Elle tendit la main pour toucher le bras de Marilyn. Il était solide, concret. Elle bondit, retira vivement sa main.

« Qu'y a-t-il, Julia ? »

Elle renversa sa chaise en se levant. Elle éprouvait tout à coup le besoin de voir le monde extérieur, la vallée de la Frome et la ville de Dorchester dans les terres, les traînées blanches des avions à réaction dans le ciel, le chemin de fer qui passait près du Château, les routes, la circulation...

Le monde était-il toujours le même ? Existait-il seulement ?

Elle sortit en courant du bureau d'Eliot, gagna le froid tunnel à l'odeur terreuse. À l'autre bout se trouvaient les portes métalliques de l'ascenseur : le chemin vers l'extérieur. Elle parcourut la distance qui l'en séparait en courant, poussée par une terreur atavique.

Les jours passés à l'intérieur du projecteur l'avaient affaiblie : elle trébucha, et arrivée à l'ascenseur dut s'appuyer sur les portes, haletante.

Tout comme son corps, sa résolution vacillait, et elle n'alla pas plus loin.

Le monde serait ce qu'il était. La projection créait un monde *d'apparence réelle*. Cela revenait donc au même. Il serait comme elle s'attendait à le trouver... et par conséquent cela n'avait pas d'importance.

Appuyée aux portes de l'ascenseur, elle tentait de reprendre son souffle. Marilyn s'approchait d'elle.

« Julia, qu'est-ce que tu fais ?

— Tout va bien. Je vais bien à présent. J'avais seulement besoin d'un peu d'air frais... mais j'ai changé d'avis.

— Retournons attendre dans le bureau. »

Toujours essoufflée par sa course dans le couloir, Julia regarda à nouveau Marilyn. Elle réalisa que, même si elle passait le reste de sa vie en compagnie de cette fille, qu'elle la voyait et lui parlait à chaque instant de la journée, elle ne serait jamais plus convaincue de la réalité de son existence.

Si elle lui tournait le dos, est-ce que Marilyn disparaissait ? Est-ce qu'elle réapparaîtrait dès qu'elle tournerait derechef les yeux vers elle ?

« David Harkman est-il sorti du projecteur maintenant ? dit-elle en essayant de garder une voix calme.

— Retournons voir John Eliot. Il doit être au courant.

— Entendu. »

Elles revinrent vers le bureau, mais au moment où Marilyn ouvrait la porte, Julia s'enfuit de nouveau. Elle courut le long du tunnel, s'enfonçant dans les entrailles du Château. Elle entendit Marilyn crier son nom, puis appeler le Dr Eliot avec insistance.

Julia tourna au coin, passa devant la salle de réunion et s'engouffra dans le hall de projection.

Le calme et l'ordre y régnaient à nouveau, et Julia se heurta au silence et au vide. L'alarme semblait passée.

Deux brancards attendaient encore, entourés de deux équipes d'infirmiers. L'oxygène et les couvertures étaient gardés à portée de la main, et les médicaments disposés sur un plateau à proximité. Le Dr Trowbridge se trouvait parmi les infirmiers.

À son entrée, il se tourna vers elle.

« Avez-vous vu le Dr Eliot ? dit-il.

— Oui, dit Julia. Il m'a déclarée en bonne santé. »

Elle était en forme parce qu'elle le voulait. Qu'elle s'imagine malade, et elle tomberait malade.

« Vous devriez être en train de vous reposer, dit le Dr Trowbridge.

— Il faut que j'attende ici... que j'attende le Dr Eliot. »

Trowbridge lui tourna le dos, et Julia avança lentement – se contraignant à adopter une allure désinvolte – le long de la rangée de cabines. La vue de presque tous les tiroirs ouverts laissait croire à un

cambrilage de grande ampleur, comme si le contenu des tiroirs avait été raflé sans discrimination. Deux tiroirs restaient cependant fermés, leur précieux contenu humain à l'abri du monde.

Elle essaya d'imaginer l'activité consciente des deux hommes dans ce monde projeté par leurs deux personnalités. Le conflit intense qu'il devait refléter s'exprimerait de toutes les manières possibles, depuis l'inconscient jusqu'à la conscience, jusqu'au corps. Elle se souvint de la violence physique dont Paul avait fait preuve en attaquant David, elle se souvint de sa démente.

Julia s'approcha du tiroir le plus proche, celui qui contenait le corps de David. Son nom, imprimé en petites majuscules noires sur une carte blanche, en ornait la porte.

Le Dr Trowbridge lui tournait le dos et parlait avec deux infirmiers. Julia posa les mains sur la poignée du tiroir de David, mais les retira aussitôt.

Elle voulait le revoir... mais l'idée la terrorisait.

L'émotion qui l'avait submergée quand elle parlait à Eliot monta à nouveau ; elle lâcha un sanglot, qu'elle ravala en feignant de tousser... mais Trowbridge parlait toujours et ne la remarqua pas.

Elle s'empara une nouvelle fois de la poignée, et cette fois-ci la tira de toutes les forces qui lui restaient. Le tiroir lui résista un instant, puis glissa doucement.

Le corps de David Harkman était étendu devant elle, et dès qu'elle vit son visage Julia pleura sans retenue.

Il était immobile et raide, comme mort, mais ses yeux remuaient sous les paupières et sa poitrine s'élevait à un rythme régulier. On avait laissé son corps se détériorer encore plus que la dernière fois qu'elle l'avait vu : sa peau nue avait encore pâli, son corps devenu mou paraissait gonflé d'eau. Il avait les cheveux longs et emmêlés, et ses ongles s'incurvaient vers les paumes des mains.

Elle s'écroula et passa un bras autour de sa poitrine, amoureuse...

Quelque chose d'indicible lui disait qu'il ne reviendrait jamais, qu'il ne quitterait plus le Wessex de l'esprit, qu'il s'était fondu dans le monde créé en partie par lui. Elle pleurait parce qu'il était là-bas et elle ici, et qu'elle ne souhaitait rien d'autre qu'être à ses côtés.

Il l'avait observée sous l'abri de la digue, tandis qu'elle lisait le morceau de journal chiffonné. Bien sûr, elle s'en souvenait maintenant ; l'article était paru le jour du début de la projection, plus de deux ans auparavant. « Il est authentique, j'en suis sûr », avait-il dit. Elle aurait tant voulu lui dire qu'il avait raison... mais qu'est-ce que cela changeait ? Elle ne savait plus ce qui était réel, et s'en moquait. David, sa seule réalité, se trouvait en Wessex.

Julia pleura, s'essuya les yeux avec le mouchoir trempé qu'elle serrait toujours dans sa main. Elle embrassa le visage inerte de David,

puis se redressa. Revenant devant le tiroir, elle s'y appuya de tout son poids, et bientôt il rentra régulièrement dans son logement, de nouveau en sécurité.

Engourdie, elle se dirigea vers son propre tiroir.

Elle laissa tomber sa blouse, qui ne tenait que par trois cordons sur le devant. L'un des infirmiers l'aperçut et informa le Dr Trowbridge.

« Mademoiselle Stretton... Que faites-vous ? »

Elle ne répondit pas, mais chercha et trouva dans son dos un coin du sparadrap collé en travers de ses épaules. Elle tira dessus en grimaçant de douleur. Le sparadrap résista avant de céder enfin. En le laissant tomber, elle vit que des gouttes de sang s'étaient mêlées aux taches jaunes de l'antiseptique.

Elle s'assit et ramena les jambes sur son tiroir.

« Julia ! »

Eliot était apparu à l'entrée du hall, Marilyn sur ses talons.

« Julia, sortez de là. Trowbridge, faites-la descendre !

— J'y retourne, John ! cria-t-elle en retour.

— Je vous l'ai dit, personne ne doit plus se servir du projecteur. On m'a demandé de l'arrêter. »

Trowbridge, qui pendant l'échange avait traversé la salle, se tenait maintenant à quelques mètres d'elle, l'air indécis.

« Vous ne pouvez pas l'arrêter s'il reste des gens à l'intérieur, dit Julia. Vous savez que ça les tuerait.

— J'ai reçu des instructions du Conseil d'administration. »

En parlant, il avait lentement avancé vers elle. Julia comprit qu'Eliot, lui, n'hésiterait pas. Elle savait ce qu'elle voulait, et sans doute avec plus de certitude qu'elle n'en avait jamais manifesté de sa vie.

Parce qu'elle le voulait, elle défia du regard Trowbridge, qui se détournait.

Parce qu'elle le voulait, elle dévisagea Eliot, qui s'arrêta.

« Vas-y, Julia ! Fais attention ! » lui lança Marilyn de la porte.

Julia ferma les yeux. Elle s'étendit sur le tiroir, s'installa sur les supports, sursauta de douleur quand les électrodes entrèrent dans les vieilles égratignures. Elle tendit la main derrière elle, trouva la poignée à l'intérieur de la cabine. Sous l'effort de traction, les électrodes accrochèrent, déchirèrent la chair... Le tiroir se déplaçait néanmoins et l'entraînait dans l'obscurité sèche et chaude.

Lorsque le tiroir se referma, de fortes lumières intérieures s'allumèrent, et Julia plongea les yeux dans un miroir circulaire au-dessus d'elle.

Julia courait le long du grand tunnel sous Maiden Castle, le tissu rugueux de son vêtement lui irritant les jambes. Ses souvenirs étaient intacts.

Pour la première fois depuis le début de la projection. Julia avait pleine conscience d'elle-même et de l'endroit. Elle se souvenait de la crise de démence de Paul dans le hall de projection, des cris et de la lutte ; elle se souvenait de son retour au monde des années 1980 ; elle se rappelait avoir couru dans ce couloir pour échapper à Marilyn, qui criait son nom. Mais ici c'était le Wessex, et il n'y avait pas de Marilyn, ni de Dr Eliot. Elle arrivait au bout du tunnel, et personne ne l'appelait. Elle était seule.

Les lumières éblouissantes du hall de projection se reflétaient dans le tunnel latéral. Julia ralentit l'allure ; elle ne savait pas à quoi s'attendre. David et Paul s'affrontaient-ils toujours ? Paul était-il toujours ramassé dans son coin, à délirer sur la mort et le pouvoir ?

Elle n'entendit aucun bruit en pénétrant dans la longue salle. Elle éprouva une impression de déjà-vu, et en effet, comme peu de temps auparavant, Julia cherchait désespérément David, se protégeant les yeux contre les projecteurs aveuglants.

Le hall était vide. Sur le côté, les tiroirs fermés formaient une muraille uniforme, définitive. Quand elle avait quitté le Wessex, deux tiroirs étaient ouverts : un pour David, l'autre pour Paul. Maintenant tous les tiroirs s'étaient refermés sur leurs secrets.

Au milieu de la salle, la pile de vêtements abandonnés se découpait sur la lumière.

« David ? » appela-t-elle, la voix tremblante et incertaine.

Ce bruit, le premier qu'elle émettait volontairement depuis son entrée dans le hall, l'alarma sur-le-champ. Elle ressentit une peur soudaine, irrationnelle, que ce bruit fût sortir Paul de quelque cachette.

La salle restait pourtant silencieuse, à l'exception du ronronnement de l'appareillage de projection.

Julia s'était attendue à retrouver les deux hommes ; leur absence la déconcertait. Que leur était-il arrivé ? Comme ils n'étaient pas revenus dans le présent, elle en avait déduit qu'ils se trouvaient toujours en Wessex. Où étaient-ils maintenant ?

Mais leurs tiroirs étaient fermés : auraient-ils pu retourner dans le présent à son insu ? Impossible. Elle en gardait un souvenir très clair : ni l'un ni l'autre n'était apparu. Elle se rappelait les deux tiroirs clos, les deux brancards et les infirmiers en attente. Elle avait d'ailleurs vu le corps de David quelques secondes avant de grimper dans son propre tiroir.

L'idée que le transfert du présent au futur et inversement était instantané ne cessait de la hanter. La possibilité existait... Paul et David devaient être revenus au moment où elle-même avait pénétré dans l'appareil.

Quelle autre explication y avait-il ?

Elle s'approcha du tiroir qu'elle savait celui de David, consciente de répéter une deuxième fois les gestes de son alter ego dans le présent. *Cette Julia-là* s'était approchée du tiroir, à la recherche d'un David qu'elle avait perdu, et cette Julia ne l'avait pas trouvé. Avec la même terreur instinctive, elle écarta les mains du tiroir sans pouvoir se résoudre à le toucher.

Elle recula, se retourna. Seule dans un monde qui était entièrement sien, Julia ressentit la terreur de l'inconnu.

Elle côtoyait la pile de vêtements, qu'elle inspecta du regard. Au sommet, elle reconnut aussitôt la veste de David, sous laquelle se trouvait le reste de ses vêtements soigneusement pliés.

Elle toucha la veste humide de pluie, la porta à sa joue et la tint comme s'il s'agissait de la dernière trace de lui.

Accablée, elle laissa retomber la veste sur la pile et cria son nom.

Alors, elle entendit, très étouffé :

« Julia... »

La voix de David ! Elle traversa le hall en courant et s'empara sans la moindre hésitation de la poignée, tira de toute sa force, faisant immédiatement apparaître son corps nu.

David était de toute évidence conscient et éveillé, car il bougea la tête avant même que le tiroir ne fût entièrement sorti, se cognant le front contre le rebord métallique.

Il grimaça de douleur et laissa sa tête retomber.

Elle regarda son corps bien portant, son teint sanguin... et, sur le visage, un mélange comique de douleur et de plaisir.

Elle éclata d'un rire presque hystérique. Les mots ne pouvaient exprimer son soulagement.

« Oh ! David... »

— Aide-moi à sortir de là au lieu de rire bêtement ! Je me suis cru coincé pour toujours ! »

Elle s'inclina et posa le bras sur sa poitrine, appuyant la joue contre la sienne. Elle riait encore, mais pleurait aussi... David la prit dans ses bras et l'attira contre lui.

Une grimace déforma à nouveau ses traits.

« Les aiguilles... elles me piquent. »

Elle s'écarta et l'aida à se dégager des supports. Il s'assit, dans la même position que Julia lorsque le Dr Trowbridge l'avait sortie, et se frotta la nuque. Un coup d'œil assura Julia que les aiguilles lui avaient à peine égratigné le haut du dos.

Elle se pressa contre David pendant plusieurs minutes, les pensées entièrement occupées par lui.

« David, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle enfin. Pourquoi n'es-tu pas revenu dans le présent ?

— J'ai fait ce que tu avais dit... mais rien ne s'est produit. J'étais en train de contempler un reflet de mon visage en me demandant ce qui était censé arriver, et surtout comment j'allais sortir de là, quand je t'ai entendue à l'extérieur.

« Mais tu aurais dû revenir instantanément. Le projecteur a été arrêté ?

— Pas que je sache. En tout cas je n'y aurais pas touché, même si j'avais su comment.

— Alors c'est Paul qui a dû le manipuler. »

David secoua la tête. Il sauta à terre et marcha jusqu'à ses vêtements.

« Mason est dans l'appareil, déclara-t-il.

— Vous vous êtes battus ?

— Pas après ton départ. Il continuait de divaguer, mais il m'ignorait complètement, il parlait de se projeter dans le futur, d'essayer de te suivre. Il est allé tout seul à son tiroir, j'ai attendu qu'il s'y soit introduit... et puis j'ai essayé de te suivre. Mais tu vois, ça n'a pas marché.

— Pourquoi, David ?

— Je suppose que je suis immunisé. »

Il plaisantait, mais les mots éveillèrent un écho dans la mémoire de Julia ; sa nouvelle mémoire, celle qui s'étendait jusqu'au XX^e siècle.

Sa dernière fois hors du projecteur, pendant la réunion à laquelle assistait Paul, Andy et Steve, de retour du Wessex, avaient rapporté que le miroir n'avait fait aucun effet à David.

(Et un souvenir plus profond, enfoui sous plusieurs couches de conscience, luttait pour remonter à la surface : un matin au stand, à Dorchester ; David, tout exalté d'avoir chevauché la barre de Blandford, qui essayait d'en parler alors que les touristes s'attroupaient autour du stand ; Steve, qui surgissait avec un miroir et essayait de le montrer ou de le vendre à David ; elle-même, qui lui prenait le miroir et le brisait sur le sol ; David indifférent, qui voulait la voir plus tard le même jour ; Steve qui s'éloignait du stand.)

David séjournait en Wessex sans interruption depuis plus de deux

ans ; les déclenchements hypnotiques profonds s'étaient-ils perdus ? Était-il devenu aussi résistant au miroir à l'intérieur du projecteur qu'à ceux que portaient les récupérateurs ?

« Ca doit aussi être ton cas, puisque tu es toujours ici...

— Moi, j'ai choisi de revenir. Tout ce que tu disais était vrai. Regarde... (Elle lui prit son pantalon au moment où il allait l'enfiler et fouilla les poches. La coupure de journal s'y trouvait toujours.) Cela, David... c'est vrai. Quand tu m'as mise dans le projecteur, je suis retournée au XX^e siècle. Une fois là-bas, je me suis *souvenue* de tout ce qui est vrai en nous. Nous ne sommes réels ni l'un ni l'autre, mais ça n'a pas d'importance ! Nous sommes réels l'un pour l'autre. J'ai vu ce qui arrivait dans le présent, et je n'ai pas pu tenir. Il a fallu que je revienne. »

Elle se demandait comment commencer : le Conseil d'administration ; sa vie commune avec Paul ; la détérioration mentale des autres.

Et le corps réel de David ; pâle, bouffi, laissé sans soins. Si jamais il revenait, s'il essayait d'assumer son identité réelle, y survivrait-il ?

« David, c'est la seule réalité qui nous reste ! Ce qu'a fait Paul Mason... j'ai du mal à l'expliquer. Il a mis en route la seconde projection ici, et j'ai cru que c'était un moyen de rentrer. Mais ce qu'il projette, c'est un XX^e siècle *imaginaire*... celui où a été imprimé ce journal ! »

David rit nerveusement en lui prenant le morceau de papier.

« D'abord ce truc me dit que je n'existe pas, et maintenant tu viens me dire que ça, ça n'existe pas !

— C'est vrai. (Elle se rappela l'alerte, au retour des participants.) La plupart des autres sont devenus fous... dans ce monde projeté.

— Mais pas toi.

— Non... j'avais quelque chose en quoi croire, quelque chose dont j'étais certaine.

— C'est-à-dire ? »

Elle secoua la tête et lui sourit.

« Si tu ne sais pas, David, je ne vais pas te le dire. »

Ayant presque fini de se vêtir, il redressa le col de sa chemise : se concentrer sur un geste familier et anodin pour éviter de penser à l'impensable.

« David, tu ne comprends pas ? Le journal disait la vérité sur nous à un moment donné, mais maintenant il se trompe. Quand nous nous sommes rencontrés, nos identités étaient des projections du passé. Mais Paul a changé cela. Son projet, ce projet, *imagine* le passé. Pas celui d'où nous venons, mais un passé très proche ! Et la projection de Paul a parfaitement réussi ; je le sais, parce que j'y suis allée ! C'est une projection à double sens... des gens du Wessex, qui étaient

projetés depuis le passé, projettent dans le passé d'où ils sont partis. C'en était trop pour eux. Ils ont perdu la raison. (Elle passa la main dans ses cheveux, et s'aperçut qu'ils étaient encore humides de la pluie de l'heure précédente.) Je crois que je commence à la perdre, moi aussi ! »

Elle s'approcha des tiroirs et saisit la poignée du plus proche.

« Si Wessex est encore une projection, David, ce tiroir devrait être vide. Le double projeté devrait soit disparaître soit reprendre sa vie normale en Wessex quand la conscience du participant se retire. Mais sais-tu ce qu'il y a à l'intérieur de ceci ? Est-ce qu'il y a quelqu'un... ou bien le tiroir est-il vide ? »

Tandis qu'elle parlait, David l'observait, pensif. Le journal lui avait échappé des doigts et reposait sur le tas de vêtements.

« Julia, je ne crois pas que tu devrais ouvrir ce tiroir.

— Il le faut ! »

Elle tira, sentit la résistance familière... et le tiroir coulissa. Le corps de Nathan Williams gisait à l'intérieur, immobile, mais vivant. Sa poitrine se levait à un rythme régulier, et ses yeux remuaient derrière ses paupières closes.

« Il projette, David. Son esprit fonctionne. »

Elle ouvrit un deuxième tiroir, puis un troisième. Tous contenaient les corps de personnes qu'elle connaissait.

Et pensant à leur destinée, à ce qui était arrivé à ces esprits, Julia referma les tiroirs. Elle avait vu leur projection.

« Tu as regardé ton propre tiroir, Julia ?

— Non ! »

— Tu devrais. Est-ce que ton tiroir est vide ?

— Forcément... puisque je suis ici !

— Es-tu un produit de ton imagination, comme moi de la mienne ?

— David, je ne veux pas le savoir ! »

Il avait retourné son argument, insoutenable, contre elle. Elle recula, recula encore, jusqu'au mur opposé. Le tas de vêtements s'élevait entre elle et David... et elle vit, à côté d'un imperméable humide, un vêtement brun, rudimentaire, identique à celui qu'elle portait. Elle regarda son corps. Le bas du vêtement, que le manteau n'avait pas couvert gardait des traces sombres d'humidité. Elle se rappela comme il frottait contre ses jambes lorsqu'elle courait dans le tunnel.

Le vêtement sur la pile était humide, lui aussi.

Elle seule s'était rendue dans le passé projeté, et en était sortie indemne. Elle seule était revenue à la réalité, avec l'intégralité de ses souvenirs. Elle était en Wessex : l'avenir, le présent. Maintenant.

David ouvrit le tiroir qu'elle avait utilisé, et regarda à l'intérieur.

Il resta immobile plusieurs secondes.

« Tu devrais regarder, Julia, dit-il enfin.

— Non, David. Non ! »

D'où elle était, elle voyait deux jambes blanches et nues allongées dans le tiroir. Le reste du corps lui était dissimulé par David.

« Tu es comme les autres, Julia. Tu es étendue ici et tu projettes.

— Ferme le tiroir, David. Je t'en prie ! »

Il se tourna vers elle avec un sourire narquois.

« Tu es très belle nue. Viens voir. »

Elle ne pouvait ni bouger ni détourner la tête.

« David, s'il te plaît, ferme ce tiroir ! »

Toute trace d'ironie avait quitté son visage. Redevenu sérieux, il s'appuya contre le tiroir qui glissa en place.

« Je ne comprends pas, Julia. Es-tu réelle ? Et moi ?

— Je ne peux plus penser à ça. » Elle se sentait sur le point de s'évanouir ou de perdre l'esprit comme les autres. « Nous sommes aussi réels que possible. Je sais seulement que je t'aime. La réalité peut-elle se résumer à cela ?

— Pour moi, oui. »

Il s'approcha et lui passa un bras autour des épaules.

« Je suis désolé, Julia. Je n'aurais pas dû ouvrir le tiroir.

— Je crois que tu devais le faire. Nous devons savoir. Ça n'a l'air de rien changer.

— Qu'allons-nous faire ? Est-ce que nous pouvons sortir d'ici ?

— Tu veux ?

— Je demande si nous le pouvons.

— Nous pouvons faire tout ce que nous voulons, dit Julia. Nous sommes complètement libres, pour l'instant.

— C'est-à-dire ?

— Quand j'étais dans... dans le présent, j'ai entendu dire que le projecteur de Ridpath allait être arrêté.

— Pour moi, ça ne veut rien dire. Quel effet cela devrait-il avoir ?

— Personne ne le sait vraiment. Ridpath lui-même croyait que cela tuerait tous les participants encore à l'intérieur. L'expérience n'a jamais été tentée.

Alors une idée diffuse – rassurante ? confuse ? – plana un instant comme un insecte en vol. Quand elle avait quitté le présent, Eliot avait dit qu'il avait reçu des administrateurs l'ordre d'interrompre la projection. Mais cela s'était produit dans le monde qu'elle supposait projeté d'ici. Cela aurait-il le moindre effet ? Que devenait le présent qui projetait le Wessex ? Était-il resté le même... ou bien avait-on arrêté le système ? Est-ce que chaque monde dépendait de celui qui le projetait pour nourrir sa propre réalité ?

« Julia, partons d'ici. J'ai tout ce que je désire. Nous sommes

ensemble... Cela me suffit. »

Julia, troublée par ses réflexions vertigineuses, sentit la main de David se poser sur la sienne. Elle secoua la tête, comme pour écarter l'idée insistante, puis vit à l'expression de David qu'il avait pris son geste pour une réponse négative. Elle serra les doigts sur sa main.

« Pardon. C'est ce que je veux, moi aussi, dit-elle.

— Viens, retournons à Dorchester. »

Tout à coup elle eut peur de ce qui pouvait se trouver hors du Château, mais elle savait que David évitait délibérément d'y penser, et tenta de l'imiter.

« Tu crois qu'il pleut toujours ? dit-elle. Je prends l'imperméable ?

— Il est à toi ?

— Non. Je l'ai emprunté... à Marilyn. »

Le sujet auxiliaire Marilyn, celle qui pour quelque temps avait résidé au Château. Marilyn avait disparu, mais pas son manteau. En le voyant, Julia se souvint que la vraie Marilyn, l'autre, avait un manteau en tous points semblables.

« Tu n'en auras pas besoin, dit David, laisse-le ici. »

Tout en parlant de l'imperméable, ils s'étaient rapprochés de la porte. Comme David lorsqu'il avait ajusté son col, c'était une manière de se raccrocher à une réalité plus simple, un besoin de prosaïsme.

Alors qu'ils s'apprêtaient à pénétrer dans le tunnel, Julia s'arracha au bras de David et fit demi-tour vers la salle de projection. Une pensée insistante l'inquiétait.

« Qu'y a-t-il ? demanda David.

— Paul ! Que lui est-il arrivé ?

— Je t'ai dit : il est entré en projection avec les autres.

— Mais non... J'étais là-bas. Il n'était pas revenu. J'en suis sûre... ils l'attendaient.

— Est-ce qu'il est immunisé, lui aussi ?

— Non. Enfin, je ne pense pas. » Elle saisit la main de David, s'y agrippa, effarée. « Tu es sûr qu'il est bien entré dans le projecteur ?

— Bien sûr... Je l'ai vu s'enfermer.

— Quand ?

— Quelques instants après toi. Deux, trois minutes... je ne suis pas sûr.

— Mais... » Julia regarda David, désespérée. « Mais Paul n'est pas revenu, dit-elle encore. J'en suis certaine. Les docteurs attendaient. Toi et Paul, vous étiez les derniers.

— Alors il est coincé dedans, comme moi tout à l'heure. »

David la repoussa et courut dans le hall.

Quelque chose d'inhumain monta en elle :

« Ne le laisse pas sortir, David !

— S'il est piégé, je dois le faire. C'est son tiroir ?

— Je crois, oui... » Elle osait à peine regarder.

David fit coulisser le tiroir, et elle vit apparaître les jambes pâles, inertes, les pieds légèrement écartés. Comme la poitrine, puis le visage, se présentaient à sa vue, Julia se mit à trembler et dut prendre appui sur le mur du tunnel. L'instinct inhumain ne l'avait pas quittée ; le désir de se venger de toutes ces années d'humiliation en le laissant enfermé dans le tiroir, dans le piège de la cabine, mort ou vif.

David se penchait sur le corps.

« Il est vivant ? demanda Julia, le poing serré sur la bouche.

— Il respire... ses yeux sont fermés.

— Il projette ?

— Je ne sais pas... Viens voir. »

Elle avait été incapable de regarder son propre corps dans le tiroir, et il en allait de même pour Paul. Cet homme avait dominé toute sa vie adulte, d'abord par sa présence, ensuite par son absence. Il avait pris l'ascendant sur la projection avant de la détruire.

Une terreur primitive s'était emparée d'elle : celle de n'être jamais libérée de lui.

« Ferme le tiroir, David.

— Pas avant que tu ne me dises ce qui lui arrive.

— Est-ce que ses yeux bougent ? Est-ce qu'il cligne des paupières ?

— Un peu, oui.

— Alors il projette. »

David contemplait toujours le corps inconscient, sans savoir quoi faire. Julia attendait toujours dans le tunnel.

— Ferme ce tiroir, David. S'il te plaît.

— Mais si tu dis qu'il n'est pas revenu au... au passé, où est-ce qu'il se projette ?

— Pour l'amour du ciel ! »

Elle jaillit du tunnel dans la pièce, écarta David et plaça les mains sur le devant du tiroir. Alors elle vit le visage de Paul.

Elle s'arrêta en comprenant qu'il était bel et bien en train de se projeter. La peur l'avait poussée, l'idée qu'il pouvait bien être allongé là à faire semblant, à attendre son heure pour mettre en œuvre une vengeance d'un genre nouveau. Mais sa paranoïa était dépourvue sans fondement : Paul était plongé aussi loin dans la projection que tous les autres. Il ne pouvait pas s'échapper ; il n'y avait aucun retour possible.

Elle le regarda fixement, se sentant de plus en plus forte. Elle savait qu'elle ne le reverrait plus jamais. Les yeux fixés sur lui, directe, impassible, elle referma le tiroir.

David observait son visage, il commençait sans doute à mesurer sa peur de Paul. Elle lui rendit son regard et se força à sourire.

« Je regrette, David... je devais le faire. Je croyais qu'il allait se

redresser et nous menacer à nouveau. Comme avant. »

David la prit par la main.

« Je ne veux jamais savoir ce que t'a fait Mason.

— Ça n'a plus aucune importance, dit-elle eu sachant cette fois que c'était la vérité.

— Partons, dit David. J'ai assez vu cet endroit. »

Ils sortirent du hall de projection en laissant les lumières allumées.

« Il n'est pas retourné au présent. C'est vrai, dit Julia à mi-chemin du tunnel.

— Alors où est-il ?

— Dans le futur ? tout seul ? »

Paul seul croyait en une seconde projection ; ne comprenait pas, à un niveau inconscient, que le futur qu'il projetait se trouvait être le passé ; pensait le futur comme une réalité.

Quand ils arrivèrent au pied de la cage d'ascenseur et commencèrent l'ascension des quelques marches qui menaient à ses portes, Julia se demanda à quoi ressemblerait un monde créé par Paul ; un monde que lui seul aurait imaginé, où il pourrait exercer une volonté totale quoique inconsciente. Emmènerait-il avec lui, comme sujet auxiliaire, une image d'elle ? Ou ferait-il du monde même un auxiliaire de son propre moi ? Existerait-il dans ce monde quelqu'un qui ne soit pas asservi à sa volonté, qui lui résiste, qui ne soit pas la proie de sa malice et de ses sarcasmes destructeurs ?

Julia avait déjà connu un tel monde. Mais il appartenait au passé.

Il ne pleuvait plus, mais un vent glacial s'était levé. Julia et David s'arrêtèrent au sommet du rempart de terre pour regarder Dorchester de l'autre côté de la baie. La nuit lourde et nuageuse enveloppait la ville d'un voile d'obscurité. Seul le port, jamais en repos, brillait dans le noir, inondé d'une lumière scintillante par des lampes à arc blanches. De nuit en nuit, l'activité incessante des pétroliers se poursuivait, tandis que navires de ravitaillement et péniches allaient et venaient dans la baie.

Derrière la ville, la raffinerie au travail étalait sa saleté à travers la lande, lançait un voile de fumée que les lampes coloraient d'orange. Les pipe-lines qui reliaient la sombre bâtisse à la mer rampaient, parallèles, éclairés par mesure de sécurité. Des dizaines de derricks parsemaient la baie, carrés, dressés hors de l'eau jusqu'à l'horizon ; des lumières blanches flamboyaient irrégulièrement sur les superstructures, des lumières pour le travail, des lumières pour la navigation. Depuis le Château, les puits avaient l'air d'une armada au repos ayant réduit sa voilure au large dans l'attente de la marée pour le débarquement.

Au-delà de la baie et de la ville, les collines noires du Wessex se découpaient sur l'horizon de la nuit.

« Attendons », dit David en s'asseyant dans l'herbe humide.

Julia l'imita, indifférente au froid et à l'humidité. Elle se blottit dans ses bras, se réchauffa au contact de son corps.

Immobiles, ils laissèrent le temps passer. Après un moment, le sol sembla moins froid, comme s'ils l'avaient réchauffé. Julia promena sa main autour d'elle et trouva l'herbe sèche.

« Je n'ai plus si froid, dit-elle.

— Moi non plus. Je crois que le vent est tombé. »

À présent, une douce brise chargée de la chaleur du jour les effleurait.

« Où allons-nous vivre, Julia ?

— J'imagine qu'il faudra que ce soit à Dorchester, dit-elle. C'est le seul endroit que je connaisse.

— Nous sommes tout seuls maintenant ?

— Oui, je pense. »

Un peu plus tard, David lui fit remarquer que la flamme orange

au-dessous de la raffinerie, la torche des gaz de rebut, s'affaiblissait. Elle s'éteignit carrément, bientôt suivie par un groupe de projecteurs qui l'entouraient. Pendant un long moment, il n'y eut aucune réaction apparente à l'intérieur de la raffinerie, dont l'activité normale se poursuivait.

« Regarde les pipe-lines, David ! »

Les projecteurs surplombant les quatre grands oléoducs s'éteignirent l'un après l'autre, le plus proche de la raffinerie en premier. David et Julia eurent l'impression que les pipe-lines se rétractaient lentement devant la raffinerie et reculaient dans la mer d'où ils étaient venus. Quand le dernier projecteur eut disparu, ils se tournèrent vers la baie où les derricks éteignaient systématiquement leurs lumières, sans précipitation. Bientôt seule resta visible la grande plate-forme de ravitaillement au milieu de la baie.

La raffinerie s'évanouissait morceau par morceau dans la nuit ; les lumières, les flammes s'éteignaient et avec elles les réservoirs, les tuyaux, les portiques. Bientôt la plate-forme de ravitaillement disparut à son tour.

Au-dessus d'eux, les nuages se dispersèrent et les étoiles apparurent.

Dorchester, sombre et silencieux, demeurait sur sa colline. Ses rues et ses maisons restaient dans l'ombre, le calme régnait au port.

Pendant longtemps rien ne se produisit ; Julia, toujours dans les bras de David, s'assoupit. Elle avait chaud et se sentait bien sur le rempart du Château, comme si la vie incandescente s'étendait à ses abords immédiats. Il y avait dans l'air une odeur de fleurs, une odeur capiteuse et estivale qui annonçait le jour.

Soudain, au loin, il y eut une bruyante explosion, dont l'écho, se répercutant à travers la baie, de l'île de Purbeck aux collines du Wessex, semblait zigzaguer à travers l'entonnoir de la baie.

« Qu'est-ce que c'était ? demanda Julia, que le bruit avait réveillée.

— Le canon de Blandford. Le mascaret va arriver. »

Mais Blanford Passage se trouvait trop loin et il ne faisait pas assez clair pour qu'on distingue la vague. Tous deux eurent cependant le même sentiment : la marée allait rafraîchir et renouveler les eaux de la baie, traînant derrière elle le poids de l'océan, froid, propre, vivant.

Des lumières colorées scintillèrent à Dorchester, les lampes qu'on avait accrochées dans les arbres qui bordaient la mer. Elles se réfléchissaient dans l'eau immobile et silencieuse, que la marée ne troublait pas encore.

Les réverbères s'allumèrent à Dorchester ; les fenêtres et les portes se muèrent en carrés de lumière dorée. Le port s'anima à nouveau,

cette fois de yachts qui dansaient à leur mouillage. Julia et David entendirent de la musique et des voix s'élever dans le silence de la baie. Un groupe riait, et quand les lumières au-dessus de Chez Sekker s'allumèrent, ils virent qu'on avait écarté les tables de la terrasse et qu'une foule dansait et se pressait dans l'air chaud de la nuit.

Tous deux s'endormirent l'un contre l'autre, en sécurité sur le rempart du Château.

Ils s'éveillèrent une heure après l'aube, alors que le soleil, brillance jaune dans un ciel pur, était encore bas sur les collines anglaises.

Main dans la main, Julia et David descendirent à Dorchester et, passant devant Victoria Beach, où le reflux laissait apparaître les bancs de sable blanc, ils entendirent le muezzin lancer son appel du haut du minaret de la mosquée.

Plus tard, sur Marine Boulevard, en flânant devant les cafés et les stands aux volets baissés pour la nuit, ils virent les chalutiers traverser la baie vide vers le port, lourds de la pêche du jour.

Un vent fort soufflait du sud-est, soulevant les eaux de Blandford Passage. De l'écume blanche perlait à l'embouchure sud du canal. David Harkman, protégé des éléments par sa combinaison étanche, ne sentait pas le souffle puissant, mais quand il avait quitté le port de Child Okeford et manœuvré l'aquaplane vers le centre du passage, les remous avaient failli l'arracher de sa planche à plusieurs reprises.

Il bénéficiait de conditions idéales pour monter la vague. La saison était désormais trop avancée, sinon pour les surfeurs endurcis – même si la récente vague de beau temps automnal avait ramené assez de touristes à Dorchester pour persuader les cafés et les bars de rouvrir. Ces trois derniers jours, seule une douzaine de surfeurs, Harkman y compris, se partageait la vague. Il n'avait pas eu besoin de jouer des coudes pour arriver sur la crête ; le vent du sud-est et les marées de syzygie lui avaient valu quatre courses excellentes rien que la première semaine.

Cependant il cherchait toujours la vague parfaite pour couronner la saison. Maintenant qu'il avait plus de temps pour chevaucher la vague, il était connu de nombreux habitués de Child Okeford et avait beaucoup appris de leur expérience. Il y avait toujours cette recherche de la perfection : une combinaison d'attitude, de vitesse ; d'audace et de jugement.

Il aurait suffi à David Harkman de parcourir toute la longueur du Passage sans être pris par la vague au moment où elle frisait et faisait irruption dans la baie. Cela, il n'y était pas encore parvenu ; soit il tombait en arrière au dernier moment, soit le rouleau s'abattait sur lui avec un fracas de tonnerre. Monter chaque jour des vagues d'une hauteur et d'une vitesse qui auraient découragé les moins expérimentés ne l'effrayait pas outre mesure. Que la vague fût trente mètres ou, comme au cours de la semaine passée, près du double, son amour-propre exigeait d'arriver au bout d'une course.

La hauteur de la vague était néanmoins un facteur décisif. Récemment, les stewards avaient parlé d'interdire les courses tant qu'elle ne baisserait pas, car plusieurs amateurs avaient été blessés. Au club de Child Okeford, les vieux disaient que seules les vagues des tempêtes d'hiver montaient plus haut, et que personne n'était jamais revenu vivant après s'être mesuré à elles.

À force de s'exercer, Harkman avait amélioré sa technique. Il n'en continuait pas moins d'aller de long en large dans le Passage dans l'attente du coup de canon, pour essayer de jauger la force de la lame et s'accoutumer à la pression du vent. Le vent jouait contre lui tant qu'il escaladait la vague, mais devenait un allié une fois qu'il était parvenu à la crête.

Enfin le canon tira, et tous les sportifs se tournèrent vers la mer de Somerset au nord pour estimer la distance de la vague, visible depuis quelques minutes ; les marées de syzygie gagnaient en force en pleine mer, et la barre apparut à Harkman comme un énorme tambour cylindrique à demi submergé qui roulait vers lui.

Il ferma son masque et ouvrit l'arrivée d'oxygène.

Le temps d'une course en ligne droite contre la lame et d'un virage en épingle du sommet d'une vague à une autre... et il sentit la poussée du mascaret. Comme toujours Harkman s'était placé du côté Wessex du Passage et plus loin vers l'embouchure que la plupart des autres surfeurs ; aussi quand il accéléra devant la vague, nombre d'entre eux étaient déjà à mi-hauteur. Sur une aussi grande vague, le moteur devait rester à plein régime pendant toute la durée de la course. Harkman descendit sur le côté, fit demi-tour et accéléra à nouveau, louvoyant et zigzagant pour retarder son arrivée sur la crête. Mais à chaque virage celle-ci lui apparaissait plus proche. La vague gagnait en hauteur et en volume, et la vitesse immense qu'elle avait acquise revenait à s'élever de dix ou vingt mètres à chaque virage ; il fallait pourtant maintenir une altitude raisonnable pour ne pas atteindre la crête trop tôt. Plusieurs surfeurs avaient déjà chu, désarçonnés de leur planche par la lame déchiquetée. Une fois tombé, on n'avait presque aucune chance de regagner la vague ; même si on arrivait à remonter assez vite sur l'aquaplane, le moteur n'aurait certainement pas la force de vous porter sur le versant opposé de la crête.

Il restait maintenant moins de cent mètres jusqu'au goulet, et Harkman se trouvait dans la zone la plus battue par le vent. Toute lame, toute ligne d'écume constituait un obstacle difficile à surmonter. À chaque manœuvre de l'appareil, à chaque bond d'une lame à une autre, il sentait le vent soulever et pousser la planche.

Son estimation avait été exacte ; arrivé à moins de cinquante mètres du goulet il était presque parvenu à la crête ; il ralentit le moteur et laissa la vague le porter jusqu'à son sommet affûté. Une fois qu'il fut en haut, la vague commença à friser et il accéléra encore, pour garder de l'avance. Le vent de face soulevait le nez de la planche et empêchait la vague de se briser.

Même une fois le goulet passé, la vague, frisant, écumant, continuait de monter.

Harkman poussa de l'avant, jusqu'à l'extrême bord.

Il bascula son poids en avant, faisant glisser la planche vers le bas et sur le côté, la plongeant dans l'écume qui diminuait. Un moment de confusion gris-vert, la succion de l'eau sur sa tête... et il fut projeté dans les airs.

Sous lui, le mur intérieur de la vague était presque vertical, et Harkman déplaça son poids, rabattit le nez de la planche contre le vent pour essayer de rattraper l'angle d'inclinaison.

Au-dessus de lui, la vague se brisait enfin ; lentement, semblait-il, avec une terrible majesté.

Un coup de vent capricieux arriva de côté, souleva le nez de l'aquaplane, le déséquilibrant. Harkman, à l'intérieur du rouleau, lança ses bras en tous sens, sentit son emprise sur la planche se relâcher...

... Mais ensuite le silence tomba.

Les hurlements du vent, la plainte insistante du moteur, le grondement de tonnerre de la vague... tout s'évanouit. Harkman, retombant de la planche, flottait dans l'air.

Il s'était figé en vol, nu et seul dans un ciel. Il avait les bras et les jambes libres, il pouvait tourner la tête.

Lentement, très lentement, il fit basculer son corps, se contorsionna pour essayer de voir au-dessous.

Sous lui, la vague, les falaises et la mer avaient disparu. Il flottait au-dessus de la campagne : un paysage doux, vert, parsemé de prés ondulants, de cottages, de haies entre lesquelles une route serpentait. Harkman y voyait les voitures circuler, le soleil se refléter sur leur carrosserie métallique. Derrière lui, à l'endroit où se trouvait Blandford Passage, une petite ville s'encastrait entre deux collines formant une vallée jaune dans la brume automnale. L'air sentait le bois brûlé, les vapeurs d'essence, l'herbe coupée.

Anticipant une chute imminente, il battit des bras et des jambes, comme si cela pouvait le sauver... Mais il tourna seulement sur le côté, jusqu'à faire face au sud. Son regard s'étendait depuis la vallée de la Frome jusqu'aux collines de Purbeck, et encore plus loin jusqu'à la mer scintillante, argentée, baignée de soleil.

Il serra les paupières pour écarter cette vision. Mais lorsqu'il les rouvrit rien n'avait changé.

Harkman regarda le sol et ressentit pour la première fois l'effet de son altitude vertigineuse, déclenchant par-là même sa chute. L'air rugit à ses oreilles, il sentait la pression du vent sur ses bras, ses jambes, son ventre. Le sol semblait s'élever à sa rencontre. Dans sa panique, il essaya de s'accrocher à l'air, comme s'il cherchait à attraper une corde ou un filet.

Le mouvement cessa immédiatement, et il fut de nouveau

suspendu en l'air, nettement plus bas qu'auparavant. Il entendait maintenant la circulation sur la route, un camion-remorque se faisait dépasser par une moto, dont le bruit saccadé du moteur lui parvint.

Harkman souhaita remonter, et sentit aussitôt la pression du vent dans son dos tandis qu'il s'élevait à nouveau. Arrivé à son ancienne altitude, il pivota de nouveau sur lui-même... et contempla le paysage tranquille avec ses collines boisées, ses champs et pâturages verdoyants.

Ce qu'il voyait n'avait pour lui aucun sens, produit d'un désir inconscient qu'il ne pouvait pas contrôler.

Lequel l'avait exclu, et qu'il avait rejeté à son tour.

Puisqu'il venait du passé inconscient, oublié, ce paysage de ses rêves était à la fois pleinement familier et volontairement abandonné. Un monde à jamais irréel.

Il avait une fois déjà rejeté ce fantasme inconscient hors de sa vie ; cette fois Harkman choisit de chasser le rêve en toute conscience.

Il baissa les yeux sur son corps : la combinaison brillante apparut, adhéra à lui, couverte de gouttelettes salées étincelant dans le soleil. Il sentit une contraction sur sa poitrine, un poids dans son dos. Quelque chose de noir, doux et rembourré lui enveloppa la tête, et sa vision s'embruma quand la visière du casque tomba devant ses yeux.

L'oxygène du cylindre dans son dos se mit à siffler ; il respira profondément.

Il tourna dans l'air jusqu'à se retrouver en position verticale, tâta du pied devant lui, trouva la surface rugueuse de l'aquaplane. La pédale de contrôle entoura son pied droit.

Il corrigea son altitude en se penchant en avant et en inclinant le nez de la planche dans la même direction.

Le vent se mit à souffler, et la forme aérodynamique de l'aquaplane y répondit, planant dans les courants. Harkman maintenait le contrôle en déplaçant son poids et son équilibre pour garder l'appareil à l'horizontale.

La pénombre l'entourna quand la vague de Blandford frisa une nouvelle fois au-dessus de sa tête ; au-dessous, la muraille quasi verticale de la vague reflétait le soleil de ses innombrables facettes.

La vague avança au-dessus de lui, démarra et s'arrêta comme dans un film projeté image par image. Harkman craignit la violence primaire de la vague, interrompit le mouvement, s'efforçant toujours d'équilibrer la planche dans les renvois de courants du vent.

Il commença à tomber et perdit le contrôle de la vague. Le vent relevait le nez de l'appareil, et il n'arriva à le ramener vers le bas qu'au prix de mouvements désespérés des bras. La planche battit l'eau lourdement, et il poussa aussitôt le moteur à fond, titubant à la recherche de son équilibre. Il leva les yeux, vit le rouleau noir se

former au-dessus de lui... Dans sa terreur, il fonça sur la pente, plus bas, plus bas, plus bas.

Quelques secondes plus tard, la vague s'écrasait derrière lui, l'inondant d'embruns qui s'accrochaient à lui. Il se tenait toujours droit, filant et avançant la vague des quelques mètres cruciaux qui le sauvaient du rouleau tourbillonnant. Il se trouvait désormais en haute mer dans la baie de Dorchester, et l'aquaplane bondissait d'une crête écumante à l'autre... Mais derrière lui la vague s'écroulait, se disloquait, déferlait toujours, l'écrasait de sa niasse alors même qu'elle venait mourir.

Comme elle perdait de la vitesse en s'étalant, Harkman l'eut bientôt laissée derrière lui. Il tourna l'aquaplane vers l'ouest et mit le cap sur Dorchester. Peu après il passa devant les plages où quelques touristes s'ébattaient encore sous leur parasol bigarré ; il les salua bêtement de la main, pour leur transmettre son excitation.

Il glissa avec la marée sur tout le chemin, et quand il arriva en rasant les flots dans les hauts fonds du port, les yachts des touristes étaient toujours échoués dans la boue.

Ce jour-là, à la tombée de la nuit, Julia et lui se rendirent Chez Sekker pour dîner de pêche locale. Sur le chemin ils s'arrêtèrent devant le stand de Maiden Castle. Mark et Hannah se tenaient derrière le comptoir comme d'habitude, mais aujourd'hui il y avait une nouvelle vendeuse avec eux. Elle regarda David et Julia avec curiosité, mais ne put les intéresser à un achat.

Au moment où ils s'éloignaient du stand, un jeune colporteur portant les vêtements de Maiden Castle sortit de la foule et s'approcha d'eux.

« Regardez ce miroir, monsieur, dit-il en mettant une petite glace circulaire sous le nez de Harkman.

— Non, merci », répondit-il.

Julia, à son bras, rit et se pressa contre lui. En montant les marches de la terrasse de Chez Sekker, ils entendirent une voix féminine furieuse, et, un instant plus tard, le tintement du verre brisé sur les pavés.

FIN